VOYAGE
DU
CORREAL

TOM. I.

LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. F222
Shelf .C79
Office

UNITED STATES OF AMERICA.

Octavo A. 938.

VOYAGES
DE
FRANCOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES,
Contenant ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant ſon ſéjour depuis 1666. juſqu'en 1697.

TRADUITS DE L'ESPAGNOL

AVEC UNE

RELATION
De la Guiane de Walter Raleigh & le Voyage de Narborough à la Mer du Sud par le Detroit de Magellan.

TRADUITS DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

Library of Congress
1867
City of Washington

A AMSTERDAM,
Chez *J. FREDERIC BERNARD* 1722.

F2221
.C79
Offic

RELATION DES VOYAGES De FRANÇOIS COREAL, AUX INDES OCCIDENTALES,

Contenant une Description exacte de ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son séjour, depuis 1666. *jusques en* 1697.

Chapitre Premier

L'Auteur, après avoir déclaré le sujet de son Voïage aux Indes Occidentales, *donne la Description des principales Iles* Antilles.

JE quitai *Cartagene* ma patrie à l'age de dix-huit ans, plein de passion pour Voyager, & animé de cette curiosité assés ordinaire aux jeunes gens, mais

Dessein quel'Auteur à de *voyager.*

mais qui n'étant pas ſoutenue par la prudence & par les biens degenere facilement en libertinage. Mes Parens voïant qu'ils ne gagneroient rien à contraindre mes volontés, & qu'au contraire ils ne feroient qu'irriter la paſſion, me laiſſerent à ma deſtinée. Ils me firent pourtant mettre ſur un Gallion à la faveur de quelques petites recommandations, qui ne m'éleverent preſque pas audeſſus du Rang de petit apprentif Marinier, tel que je l'étois. Nous nous embarquames donc à la garde de Dieu en 1666. le 19. May & fimes voiles de *Cadix* deux jours après. Je ne puis aſſez dire avec quelle facilité je m'accoutumai pendant cette Navigation à la vie libertine des gens de mer; ce qui peut être contribua beaucoup à me faire oublier mon païs natal, & à me faire ſupporter la fatigue de ce voyage. Il faut ajouter à cela les raiſonnemens des Equipages, qui ſe prometoient de faire bonne vie en *Amerique*, où il n'eſt queſtion que de piller aux dépens du Roy, & des Indiens, comme je l'ai remarqué plus d'une fois

fois dans mes courſes, & comme je le dirai dans cette Relation.

Le 3. Juin nous mouillames à *Sainte Croix*, d'où nous repartimes le 8. nous étant paſſablement rafraichis. On trouve toujours toute ſorte de bons fruits dans les *Canaries* & ſur tout à *Sainte Croix*: mais je ne m'arréterai pas à décrire ces Iles, qui ſont à preſent très connues & frequentées d'une infinité de Navigateurs Europeans.

Aïant paſſé la hauteur de *Gomera*, nous fimes d'abord le Sud, pour éviter d'étre pris des calmes, après quoi nous ſillames Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'à 23. Degrés de hauteur, où nous primes l'Oueſt juſqu'aux Iles *du Vent*; ſans qu'il ſe paſſât rien d'extraordinaire dans notre Navigation depuis le 8. Juin juſqu'au 25. que nous mouillames l'ancre à la *Deſirada* qui eſt une Ile giſant à 18. lieuës de la *Guardeloupe*.

Je laiſſe là le reſte de la route de notre Flotte, pour venir à la Deſcription des Iles où j'ai été; & je crois que l'on ne trouvera pas mauvais que j'épargne ainſi aux Lecteurs la peine de relire des choſes qui ſe

trouvent dans toutes les Relations. Mon deſſein eſt de n'écrire ici que des choſes nouvelles & utiles.

Deſirada Cette Ile *Deſirada* peut avoir vint lieues de tour, ſa beauté juſtifie ſon nom : elle eſt à l'Orient de la *Guardeloupe*, & n'eſt pas éloignée de *Marie galante*, autre Ile fort bonne, où il croit quantité d'arbres odoriferans, de Racines &c.

On trouve encore à l'Orient de la *Guardeloupe* ſix petites Iles nommées *de los Santos* & *Sainte Barbe*; mais on ne tient pas compte de ces Iles, qui ne ſont que des ecueils infertilles. Il eſt dangereux pour les Mariniers de les reconnoitre de trop près.

Dominica. La *Dominica*, ainſi nommée à cauſe qu'elle fut decouverte un Dimanche, git un peu plus loin. C'étoit une Ile de Canibales au tems de nos premieres Navigations, & ſi pleine d'arbres, qu'à peine pouvoit on y paſſer. Les Canibales y ſont en partie detruits, mais cette Ile eſt encore aujourd'hui couverte de bois. On dit qu'autrefois l'Ile *Mandanina* ou *Martinique*, qui eſt dans le voiſinage, n'étoit habitée que par des fem-

femmes *Amazones*, & que les Canibales les venoient voir de tems en tems, & enmenoient les enfans mâles qu'ils en avoient, laiſſans les filles aux Meres : mais je tiens que ce ſont des contes.

Il y a 40. lieues de là à l'Ile de *Monſerrat*, & l'on voit ici, outre les ſuſdites Iles, & ſans compter pluſieurs rochers ; *Saint Vincent*, *Grenade* & *Sainte Lucie*, les *Grenadilles* &c.

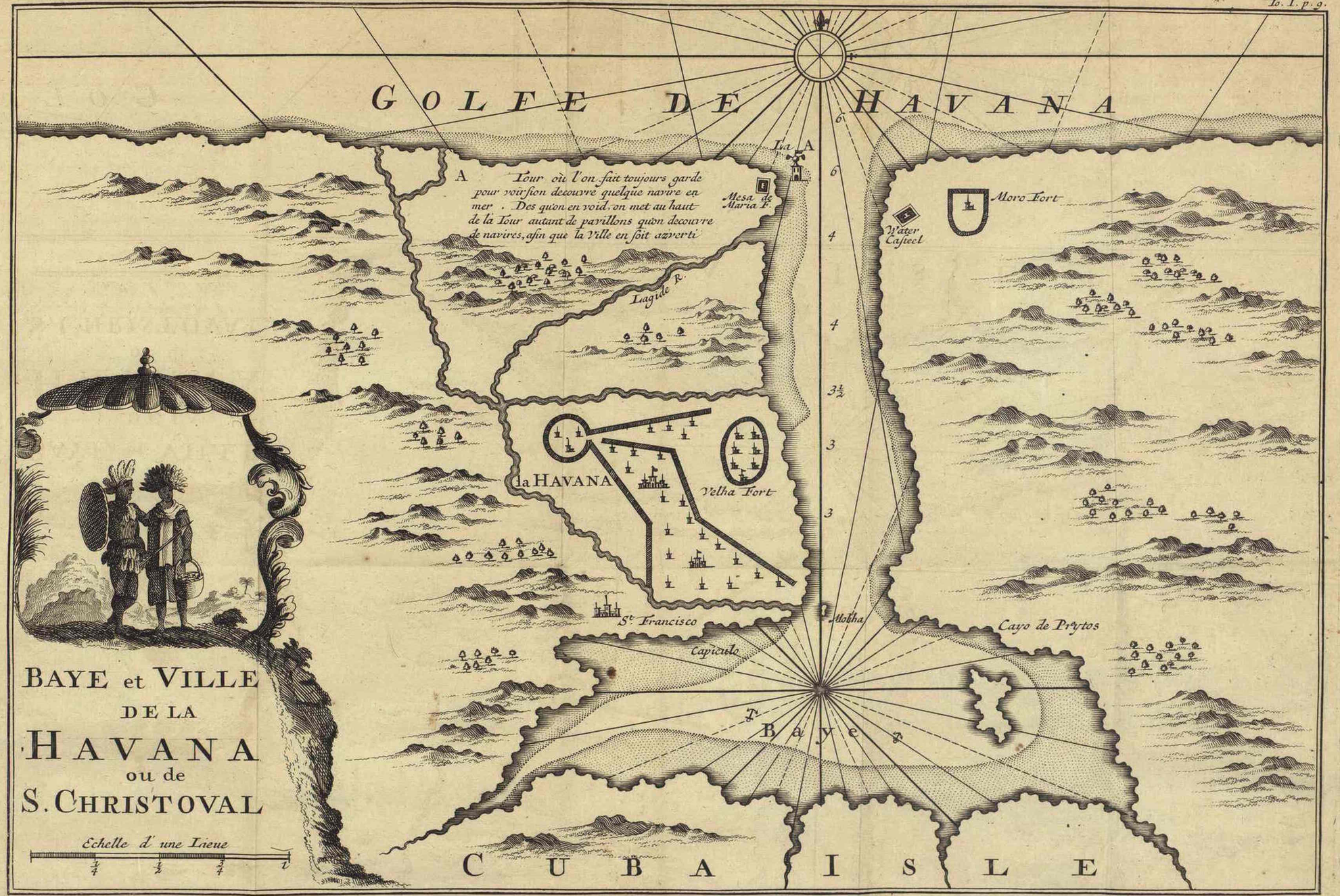
Mais *Cuba* eſt une Ile tout autre- *Cuba.*
ment conſiderable, que celles dont j'ai parlé ; c'eſt une des plus grandes *Antilles* que *Chriſtofle Colomb* découvrit en 1492. & que l'on nomme auſſi quelquefois *Ilha de Sant-Jago* du nom de la Ville de *San-Jago*. L'Ile de *Cuba* a du côté de l'Eſt celle de *San Domingo*, à l'Oueſt *Yucatan*, au Nord la grande pointe de *la Floride* & les Iles *Lucayes*, au Sud l'Ile de la *Jamaïque*. Ainſi ſa ſituation eſt très avantageuſe ſoit pour la ſortie, ſoit pour l'entrée de nos Flottes. *Cuba* s'étend plus en longueur qu'en largeur, & a d'un bout à l'autre près de trois cens lieues d'étenduë ; de Nord à Sud

ſoiſſante dix; en largeur quinſe, & en quelques endroits dix & neuf. Le millieu de l'Ile eſt à 91. Degrés de longitude & à 20. de latitude.

On a tenu autrefois cette Ile pour une partie du Continent, à cauſe de ſa grandeur, & ſes habitans même ne croioient pas qu'elle en fut ſeparée par la Mer. Le terroir y eſt rude & montueux, la mer briſe en pluſieurs endroits, les riviéres ſont petites, mais de bonne eau. On trouve dans l'Ile de l'or & du cuivre. Les Montagnes y renferment des mines très riches & l'on trouve auſſi du cuivre à *Sierras de Cobre*. L'air y eſt temperé, mais quelquefois un peu froid. On y trouve encore la matiére des couleurs pour teindre des draps & des peaux. Il y a auſſi quantité de bois & d'eau douce, outre pluſieurs viviers dont l'eau eſt naturellement ſalée. Les Bois ont quantité de Bœufs, de Taureaux ſauvages & de ſangliers, & les riviéres y donnent ſouvent de l'or, à ce qu'on aſſure.

Il y a ſix Villes conſidérables habitées des Eſpagnols en cette Ile de *Cuba*. *San-Jago* ſiége de l'Evêque

eſt



BAYE et VILLE DE LA HAVANA ou de S. CHRISTOVAL

Echelle d'une Lieue

¼ ½ ¾ 1

eſt la principale. Le port de cette Ville eſt fort beau, ce qui lui procure un grand negoce de ſucre, de cuirs & de tabac. Mais *la Havana* eſt la premiére ville marchande de toute l'Ile & où ſe conſtruiſent les Navires. C'eſt une grande & belle Ville, où l'on compte vint-cinq-mille habitans. Tous les Vaiſſeaux qui navigent d'*Eſpagne* en *Amerique* y viennent mouiller. Son commerce s'étend dans tout le Continent, à *Campêche*, à *la Nouvelle Eſpagne* à *la Floride* &c. Elle a ſous ſon diſtrict pluſieurs petites villes, Bourgs & Villages. Il y a toujours bonne garniſon dans la Ville & à trois forts, dont deux defendent le Port, & l'autre domine ſur la Ville & ſur le Port.

La Havana eſt renommée pour ſes cuirs, dont les meilleurs ſontceux que les coureurs de bois vont prendre à la chaſſe dans les *Materias*. Le commerce du reſte de l'Ile, comme de *Baracoa*, *Los Caios*, *Trinidad*, *Sainte Marie*, conſiſte en cuirs, ſucres, tabac & confitures ſêches.

Notre *Gonſale Ovetano* a obſervé deux choſes ſingulieres en l'Ile; l'u-

ne, qu'entre deux Montagnes il s'y trouve une vallée de trois lieuës d'*Eſpagne* en longueur, en laquelle il y a certaines pierres naturellement ſi rondes, qu'on ne ſauroit les arrondir davantage. Elles y ſont en telle quantité, qu'elles pourroient ſervir de *leſt* aux Batimens, & de boulets à canon au lieu de plomb ou de fer. L'autre, qu'aſſés près de la Mer, il s'y trouve une montagne d'où la poix découle abondamment juſques dans la Mer, où elle flotte. On s'en ſert fort bien au lieu de *bray* pour calfeutrer les Navires.

A l'égard des habitans naturels qui y ſont encore en fort petit nombre, ils n'ont pas tout à fait le même language que ceux des autres *Antilles*. Ils vont tous nuds, tant les hommes que les femmes. C'étoit une coutume inviolable parmi eux, que l'Epoux ne couchoit pas avec ſon Epouſe la premiére nuit de ſes Nôces. Si c'étoit un *Cacique* qui ſe marioit, il invitoit d'autres chefs à cette expedition amoureuſe; ſi c'étoit une perſonne de moindre rang, elle y invitoit ſes pareils. Les *Caribes* de la plus baſſe claſſe empruntoient en cette oc-

ca-

caſion les ſoins charitables de leurs *Caciques* & de leurs Prêtres. Nous autres Europeans ne ſommes pas de ce gout-là. Les hommes abandonnoient leurs femmes pour de très legeres occaſions, mais les femmes ne pouvoient abandonner leurs maris pour quelque cauſe que ce fut ; ce qui rendoit les hommes luxurieux & adonnés aux vices, auſſi-bien que les femmes. D'ailleurs ces peuples n'avoient ni pudeur, ni vertu ; ce qui paroit aſſés dans ceux qui reſtent encore aujourd'hui : car on les a presque tous exterminés par le fer, par le travail aux mines, & de pluſieurs autres maniéres. La faim & la miſére en ont conſumé pluſieurs dans les bois & dans les rochers.

Il y a dans cette Ile beaucoup de vermine, des Serpens & des Couleuvres, que les Sauvages mangent hardiment. Ces Serpens ſe nourriſſent de certains petits Animaux que les *Caribes* ou *Canibales* appellent *Guaniquinaz*, & l'on en trouve quelquefois ſept on huit dans le ventre de ces Couleuvres : bien que ces bêtes ſoient auſſi grandes que des

Lievres. Le *Guaniquinaz* reſſemble de la tête à une Belette, de la queuë au Renard, & du poil aux Daims. Sa couleur eſt un peu rouſſe, & ſa chair de bon gout & ſaine.

Jamaïque. Le ſéjour que j'ai fait à la *Jamaïque*, pendant tout le tems que j'ai été parmi les Flibuſtiers Anglois, m'a donné occaſion de la connoître aſſés éxactement. Cette Ile git à l'opoſite de *Cuba*, à 17. & 18. Degrés de Latitude Septentrionale. Nous l'avons nommée *Saint Jacques*, & poſſedée juſqu'en 16.... que les Anglois nous l'enleverent. Depuis ce tems-là ils s'y ſont ſi bien multipliés, qu'il y a au delà de ſeize-mille habitans Anglois. Cette Ile leur eſt d'une très grande utilité, & ils y font des profits conſidérables; à quoi contribue auſſi ſa ſituation avantageuſe pour le commerce des *Indes Occidentales* & du Continent, d'où les Eſpagnols viennent pour y échanger leurs Marchandiſes pour des habits, des bas, des chapeaux, des ſerges & autres étofes, des rubans, du ſafran, du cuivre, des ouvrages d'acier & de fer, &c. & ce trafiq, qui eſt très avantageux

aux

aux Anglois, l'eſt auſſi beaucoup à nos gens.

La *Jamaïque* a à l'eſt l'Ile de *Saint Domingo*, qui en eſt à 25. lieuës, à l'Oueſt la pointe de *Jucatan*, au Nord *Cuba* dont je viens de parler, & d'où elle eſt éloignée de 20. à 25. lieuës. Elle a une autre petite Ile au Sud. *Chriſtofle Colomb* la decouvrit en ſa deuxiéme Navigation, & ſon fils qui étoit à *San Domingo* s'en rendit maitre dans la ſuite. La largeur de l'Ile excede ſa longueur, car elle a de l'Eſt à l'Oueſt environ cinquante lieuës, & du Nord au Sud autour de vint, mais comme elle eſt ovale, elle perd de ſon étendue, à meſure qu'elle ſe reſſerre vers ſes deux extremités. Elle étoit, comme j'ai dit, habitée autrefois par nos gens qui en détruiſirent les habitans naturels, comme ils firent ceux des *Lucaies* & des autres Iles.

On voit à la *Jamaïque* une Montagne élevée de tous cotés, mais d'ailleurs une chaine de hautes montagnes la coupe en deux par le millieu, & il en deſcend des ſources qui forment des ruiſſeaux fort utiles aux habitans. Les *Caribes* de cet-

te Ile étoient les plus habiles & les plus induſtrieux de tous les Inſulaires de ces parages, à ce qu'on aſſure dans nos Hiſtoires. La principale Ville de l'Ile ſe nommoit *Seville* au tems que les Eſpagnols y étoient encore Maitres, à cauſe d'un certain *Pierre Martyr*, qui y erigea une Abaie de ce nom, dont il fut le premier Abé. Elle porte encore aujourd'hui le même nom, mais outre * *Port-Royal*, *San Jago* eſt preſentement la Ville la plus conſidérable. Le Gouverneur Anglois y reſide & elle ſe peuple de jour en jour par les bons ſoins des Anglois & par l'avantage du commerce qui s'y fait avec les Eſpagnols de la Terre Ferme. On a partagé toute cette Ile en . . paroiſſes.

Le Sol y eſt bon & fertille, la Terre en eſt noiratre, excepté du coté du Sud, où elle eſt rouge & ſabloneuſe. On croit qu'il y a quelques mines d'or, mais du moins il eſt ſûr, qu'il y a quantité de *Savanas* ou terres à Maïz, que les Eſpagnols

* Cette Colonie a été preſque toute renverſée en 1692. par un ouragan,

gnols convertirent en paturages, pour y nourrir le Bêtail qui y fut amené d'Eſpagne & qui s'y multiplia bien-tôt extraordinairement. De ſorte qu'on trouve dans les bois de grans troupeaux de chevaux & d'autre bétail devenu ſauvage. Outre ces Animaux, les Anes, les Mulets, les chevres & les cochons tant ſauvages que domeſtiques y abondent, & la chair de ceux-ci eſt meilleure, plus nouriſſante & moins peſante à l'eſtomac, qu'en aucun autre endroit. Il n'y manque ni poiſſons, ni oiſeaux privés & ſauvages.

A l'égard des productions de l'Ile, on y trouve du *Gaiac*, de la Racine *China*, de la *Sarſepareille*, *Caſſe*, *Tamarins*, *Vanille*, *Achiote* &c, diverſes Gommes, du *Contra yerva*, du *Sumac*. Le *Sucre* y abonde; il y a beaucoup d'*Indigo*, de même que du *Coton*, des *Tortues*, & du *Tabac*, qui ne vaut pas celui de la *Havana*. On y fait auſſi des cuirs. La *Jamaïque* eſt un nid d'Avanturiers & d'écumeurs de Mer, d'autant plus facheux pour nous, que les Gouverneurs Anglois & autres Officiers de l'Ile s'entendent preſque toujours avec

vec eux, & font par ce moïen de groſſes fortunes. Du tems que j'étois avec ces gens là, en 1680. & 1681. quelques principaux *Jamaïcains*, & peut-être le Gouverneur étoient ſi viſiblement en ſocieté avec ces pirates, qu'il y eut même des Anglois qui menacérent d'en porter des plaintes en *Angleterre*; alleguant avec raiſon, que de pareilles voleries ruinoient la ſureté du Commerce, la bonne foi que l'on ſe doit entre Chrétiens & même les Devoirs de l'humanité. Car en ces occaſions les Anglois ne ſont ni les moins ardens à piller, ni les moins cruels à maltraiter les Eſpagnols qui tombent entre leurs mains : & ils alleguent pour juſtifier leur procedé, que les Eſpagnols ne les épargnent pas non plus. Ce qu'il y a de plus facheux, c'eſt qu'en ces occaſions l'innocent paie preſque toujours pour le coupable.

Les Marées ſont ordinairement d'un pied à la *Jamaïque*. Les Tempêtes y ſont plus rares que dans les autres Iles, de même que les Ouragans, qui cependant ſont terribles quand une fois ils commencent.

L'I-

L'Ile Eſpagnolle eſt pour la grandeur la plus conſiderable des *Antilles* après l'Ile de *Cuba.* Les *Caribes* ou *Canibales* l'appelloient autrefois *Quiſqueia*, *Haiti* & *Cipanga*. *Haiti* en langue *Caribe* ſignifie rude, & *Quiſqueia* terre étendue. *Chriſtofle Colomb* qui la découvrit lui donna le nom d'*Eſpagnolle* ; mais elle eſt plus connuë ſous le nom de *San Domingo*, qui eſt la Capitale de l'Ile Eſpagnolle.

Cette Ile, qui fut découverte en 1493, a à l'Orient l'Ile de *Saint Jean* de *Porto-Rico* & quelques autres, à l'Oueſt *Cuba* & la *Jamaïque*, au Nord pluſieurs des Iles *Caribes*, & au Sud la Terre Ferme du *Cap* de *La Vela*, de *Venezuela* &c. Elle a, dit-on, trois cent cinquante lieuës de tour & même beaucoup plus, ſuivant quelques Mariniers. Elle s'étend plus en longueur qu'en largeur, car elle a de l'Eſt à l'Oueſt cent cinquante lieuës, & du Nord au Sud en largeur quarante lieuës ſeulement en quelques endroits. Le millieu de l'Ile git au 19. Degré de Latitude. Elle a pluſieurs bons havres & de fort bonnes Riviéres, comme *Nayva*,

va, *Niqua*, *Vaques* & autres qui ſe rendent à la Mer, & ces Riviéres abondent en poiſſon. Quelques unes ont même de l'or. Il y a deux Lacs, dont l'un vient des Montagnes, d'où la Riviére de *Nizao* prend ſa ſource ; l'autre qui ſe nomme *Xaraca* eſt ſalé, bien que pluſieurs Rivieres & ruiſſeaux d'eau douce s'y viennent rendre & qu'il abonde en poiſſon, ſur tout en grandes Tortuës & en *Hays* ou *Requiems*. *Xaraqua* eſt près de la Mer & a onze lieuës de tour. Il croit beaucoup d'Indigo en cette Ile, & il y a en abondance du Bois connu ſous le nom de *Bois de Breſil*, & une eſpece de Cotoniers, dont on ne fait pas grand cas. On y trouve de l'Ambre, & de l'or. La pêche, ainſi que je l'ai deja dit, eſt aſſés bonne dans les lacs & dans les Riviéres. Cette Ile produit auſſi de l'argent & quelques autres metaux, beaucoup de ſucre, diverſes ſortes de Racines, herbes & plantes Medicinales & potageres. Le ſol y eſt très fertille, les Laitues, Choux & Raiforts ſont bons à manger quinze jours après y avoir été ſemés. Il n'en faut que

tren-

trente ſix aux melons, aux concombres & aux Citrouilles pour les meurir & les rendre de bon gout.

Cette Ile a la figure d'une feuille de *Chataigner*. Une rangée de Montagnes rudes & pierreuſes s'étend au millieu & lui donne la forme d'un dos élevé ; ce qui lui a fait auſſi donner le nom de *Cipangi* en language *Caraïbe*. On en a tiré autrefois quantité d'or. Quâtre grandes Rivieres qui en découlent diviſent l'Ile en quatre quartiers, dont l'un s'étend à l'Eſt, où eſt le Cap de *Saint Rafael*, l'autre à l'Oueſt, le troiſiéme au Midy, où eſt *San Domingo*, & le dernier au Nord, où il y a beaucoup de *piment* & de *Bois* de *Breſil*.

On y voit ſur la Montagne de *Cibavos*, un Chateau que les Eſpagnols ont appellé *Saint Thomas*. Il y a auſſi pluſieurs Villes & Villages, mais la Capitale de l'Ile eſt *San-Domingo*, batie par *Barthelemi Colomb*, qui lui donna ce nom à l'honneur de *Saint Dominique* : car il y arriva le jour de la fête de ce Saint. Cette Ville eſt ſituée au bord de la Mer en une plaine, & ſes maiſons ſont tou-

toutes baties à notre maniére. Elle eſt le ſiége d'un Archevêque qui a de bons revenus & quatre Evêchés ſufragans. La Riviére *Ozama*, ou *Ozonca* a ſon embouchure au coté Occidental de la Ville, & il y a un bon havre, ou pluſieurs Navires ſe peuvent tenir à l'abry. On voit aux environs de grans bois aſſés épais. L'or, le tabac, le ſucre, l'Indigo & les Cuirs y font le principal trafic ; & toutes ſortes de bêtes à quatre pieds qui y ont été amenées d'*Eſpagne*, y multiplient de telle ſorte, qu'il ſe trouve là des habitans poſſedans ſept à huit mille bêtes. Mais les choſes y ont bien changé pour le Negoce, depuis pluſieurs années ; ſoit par les établiſſemens des *François*, qui peu à peu ont trouvé le ſecret de profiter de notre nonchalance, ſoit par les avanies des guerres, & des Avanturiers. Les *François* ſur tout nous ont fait beaucoup de tort. Ils ſe ſont gliſſés de la *Tortue* & de *la Vache* dans l'Ile, à leur maniére ordinaire, par la ruſe & par la douceur. Enſuite ils s'y ſont maintenus par la force & ont envahi le trafiq avec cet-

cette premiere fougue qui leur eſt ſi naturelle.

Au reſte quelque grand que ſoit le trafiq des cuirs à *San Domingo*, ceux de *Buenos-Ayres* ſont encore plus eſtimables chez les connoiſſeurs: ainſi que je le dirai dans ma Relation de *Buenos-Ayres*. Nos gens n'ont ſoin d'y chaſſer qu'aux Bêtes d'une bonne taille, afin d'avoir des cuirs qui ſoient grans & forts ; au lieu qu'à *San-Domingo* les coureurs y chaſſent indiferemment à vaches & veaux, ſans y regarder de trop près.

On trouve ici une eſpéce de Mouche, ou de petits vers ailés & luiſans, que les habitans appellent *Cucuios*, ou *Cuyeros*. Ces Inſectes, qui ſont de la groſſeur du bout du doit, ont quatre ailes, & luiſent de tout le corps pendant la nuit. Ils donnent plus de lueur en volant, & leurs ailes étant étenduës, que quand ils ſe tiennent ſans mouvement : car alors ils n'éclairent que de leurs deux yeux qui ſont extremement lumineux. On peut même lire & écrire à cette lumiére vivante, & les *Caribes* s'en attachent quelquefois au bras

& aux jambes, pour aller de nuit à la chasse. Il y a entre l'*Espagnole* & *Saint Jean* de *Porto-Rico* la petite Ile de *Mona*, dont l'étenduë est de trois lieuës, le Terroir plat, les eaux bonnes, & où le Poisson & les bonnes Ecrevisses abondent.

Saint Jean de *Porto Rico* est une des meilleures Iles. Elle a *Sainte Croix* à l'Est, & *San Domingo* à l'Oüest & au Nord. Elle s'étend plus en long qu'en large, aïant cinquante lieuës de l'Est à l'Oüest & dix-huit du Nord au Sud. On la divise en deux quartiers, celui du Nord & celui du Sud. Le millieu de l'Ile est à dix-huit Degrés de Latitude, & il n'y manque ni havres, ni bois. Les habitans ont eu autrefois des guerres rudes & continuelles avec les *Canibales*. Le Nord est riche en or, & le Sud abonde en grains, fruits, paturages & poissons.

Les *Canibales* de cette Ile étoient semblables à ceux des autres Antilles, mais ils avoient plus de courage; aussi nous ont-ils fait meilleure guerre. On trouve à *Porto-Rico* une gomme que les *Caraïbes* appelloient *Tabanuco*, qui est calcineuse & qui, étant

tant détrempée avec de l'huile, leur ſervoit à calfeutrer leurs barques. Cette gomme garantit le bois des vers, par ſon amertume. Il croit auſſi à *Porto-Rico* quantité de *Bois de Guaiac*, qui eſt un ſouverain Antidote contre la Verole. Les Indiens m'ont dit quelquefois, que quand ce ne ſeroit que pour l'amour de ce Bois, on devroit être bien aiſe de la découverte de l'*Amerique*. En effet il eſt très ſûr que les débauches que l'on y fait avec les femmesen rendent l'uſage ſouverainement neceſſaire. Il y a même tel Couvent dans le *Nouveau Monde* qui ſeroit bien-tôt un deſert, ſi après Dieu les *Indes* n'avoient pourvû par d'excellens preſervatifs à la gueriſon de ceux qui y habitent, dont le libertinage n'eſt pas un ſecret : puiſqu'ils diſent quelquefois eux-mêmes, qu'il faut aimer les Indienes chretiennement, & pour gagner des Ames à Dieu : abuſant ainſi de la Religion, par un privilege qu'ils ne permettroient pas aux autres. Les *Indiens* m'ont demandé quelquefois, s'il croit en *Europe* des drogues contre la verolle: & comme je leur diſois que beaucoup d'excellens re-

remedes Anti-Veneriens viennent des *Indes Occidentales*; ils me repondoient avec bon ſens, quoique d'une air d'ironie, *que Dieu avoit eu beaucoup de bonté pour les Caſtillans, de leur avoir donné leur Or, & leurs femmes*, & en même tems du *Guaiac*.

Cette Ile a été decouverte par *Chriſtofle Colomb*, à ſa deuxiéme expédition aux *Indes Occidentales*, Les Hiſtoriens raccontent des habitans de *Porto-Rico*, qu'à la premiere arrivée des Eſpagnols ils les tenoient pour immortels, & que pour le ſavoir par experience, *Vragoa de Vacara*, un de leurs *Caciques*, fit plonger dans la Riviére un de ſes priſonniers Eſpagnols, & l'y tint quelque tems, pour voir s'il demeureroit en vie ou non : mais comme il vint à mourir, le *Cacique* s'enhardit à reſiſter à ces nouveaux hôtes, & en fit perir en une fois cent cinquante occupés à chercher de l'Or. Car en ces premiers tems de nos decouvertes la ſoif de l'Or étoit d'autant plus extraordinaire, qu'aucune abondance ne la pouvoit apaiſer.

Sainte Croix. L'Ile de *Sainte Croix* eſt voiſine de *Saint Jean* de *Porto-Rico*. Elle étoit ha-

habitée des *Caribes* avant qu'on les eut preſque tous exterminés, & ils la nommoient *Hay*, & la *Guardeloupe Quiera*. L'une & l'autre appartiennent aux *François*. De là on vient à pluſieurs autres Iles, qui font comme un *Archipelage*, & qui ont pour la plus part des noms qui ſe rapportent à leur forme, comme *Anguilla*, qui eſt une Ile longue & étroite comme une Anguille, *Redonda*, qui eſt fort ronde, *Monte-Serrate* ou *Montſerrat*, qui eſt entourée de hautes montagnes. D'autres portent des noms de Saints & de Saintes, comme *Saint Martin*, *Sainte Barbe*, *Saint Barthelemi*, *Saint Vincent*, & *Saint Chriſtophle*. On fait beaucoup d'honneur à tous ces Saints, mais c'eſt de nom ſeulement.

La *Guardeloupe* eſt prés d'*Antigo*. C'eſt une des plus grandes Iles *Caribes*, à 16 Degrés de hauteur. Elle peut-étre de cent trente lieües de tour, & elle eſt diviſée par deux Courans, comme l'*Angleterre* & l'*Ecoſſe*: deſorte qu'il ſemble qu'il y ait deux Iles. Elle a divers bons havres, des bourgs, des villages de vint, trente, quarante maiſons, & de bonnes *plantations* *Guardeloupe.*

La *Guardeloupe* a ſept belles Rivieres. Il s'y trouve entre autres oiſeaux, des perroquets fort beaux & fort diferens des autres ; car leur plumage eſt diverſifié agreablement, & leurs ailes marquetées de rouge, de jaune & de bleu. Il croit à la *Guardeloupe* une gomme blanche, qui eſt un remede contre les Rhumatiſmes & les humeurs froides: & l'arbre d'où elle découle produit un fruit aſſés ſemblable aux dates : mais ce n'eſt pas là le ſeul fruit de l'Ile, car ils en ont quantité d'autres communs par toutes les Indes, & que toutes les Relations ont aſſés décrit. On aſſure que cette Ile a ſouvent pourvû de ſes fruits les Iles voiſines, tant l'abondance en eſt grande. Les *Caribes* de cette Ile, tant hommes que femmes, paſſoient pour vaillans & pour habiles à tirer de l'arc & ſe ſervoient de flêches empoiſonnées. Quand les hommes alloient en courſe, les femmes tenoient leur place & ſe defendoient fort courageuſement au logis contre toute inſulte.

C'eſt là ce que j'ai eu occaſion de remarquer plus particulierement dans

dans les diferentes occasions qui m'ont conduit à ces Iles.

CHAPITRE SECOND

De la Floride.

EN 1669. J'allay à la *Floride* & j'y sejournay quelques mois. Pendant ce tems là je tachai d'aprendre le plus exactement qu'il me fut possible, l'état de ce grand Païs, qui n'est pas à beaucoup prés si connu que le *Mexique* & le *Perou*, & dont l'interieur, non plus que les parties de l'Oüest & du Nord, n'est pas en notre pouvoir.

On sait assés que la *Floride* a été nommée ainsi, parce qu'elle fut découverte le jour de *Paques Fleuries*, par *Jean Ponce* de *Leon* en l'année 1512. Les François s'y établirent aussi autrefois & y batirent alors *Charlefort*, la *Caroline* &c. La *Floride* s'étend bien avant en pointe ou langue de terre dans la Mer, & l'etendüe de cette pointe est de cent lieües ; sa largeur de vint, trente,

trente cinq lieües & plus. Elle a au coté de l'Eſt la Mer du *Nord* & les Iles de *Cichora*, *Bahama*, qui donne le nom au Canal, *Lucaionec*, *Bimini*, trés dangereuſe & tres fameuſe par ſes ſables, ſes écueils & les naufrages qui s'y font ; à l'Occident, du coté de la *Nouvelle Eſpagne* & du Golfe de *Mexique*, elle a le Païs d'*Anavaca*, au Nord & au *Nord* Eſt elle eſt bornée par des terres peu connuës & par la *Virginie*. L'Ile de Cuba en eſt éloignée de 25 lieües. Toute la Mer depuis *Jucatan* s'appelle *Golfe de Mexique*, & plus prés de la *Floride*, Mer de la *Floride*. Celle qu'il y a depuis le millieu de *Cuba* juſqu'aux pointes exterieures de la *Floride* devers *Saint Auguſtin* & de là aux Iles *Lucaies* s'appelle le *Canal de Bahama*.

La Floride eſt arroſée de pluſieurs Rivieres qui la rendent fertile & agreable : mais du coté de la Mer le Païs y eſt ſabloneux. On y voit quantité de pins, de cheſnes, de ceriſiers ſauvages, de groſeillers, de chataigners, de lauriers, de cedres, de cyprés, de Maſtix & de vignes ſauvages &c.

Il y a toutes ſortes de bêtes à quatre pieds, ſauvages & autres en quantité; comme des cerfs, des daims, des chevreuils, des ours, des leopars, des lions, des loups de plusieurs ſortes, des chiens ſauvages, & des lievres. A l'égard des oiſeaux, on y voit des pans, des perdrix, diverſes eſpeces de perroquets, des pigeons, des tourterelles, des corneilles, des faucons, des merles, des gerfauts, des grues, des cigognes, des vautours, des herons, & diverſes eſpeces d'Oiſeaux de Riviere. Il y a des *Alligadors* ou Crocodiles, & pluſieurs ſortes de ſerpens. Il y a enfin quelque choſe de meilleur que tout cela; c'eſt de l'or & de l'argent, ſur-tout vers les *Apalaches*: mais les Indiens évitent de découvrir les threſors que renferment ces Montagnes. La Racine China fort en uſage dans la Medecine, & le *Saſſafras* ou *Bois de Canelle* y croiſſent en abondance; outre pluſieurs autres plantes, ſemences & herbes utiles, dont il y en a que les *Floridiens* mettent en uſage pour la teinture de leurs habillemens & de leur corps, qu'ils ſe peignent de diverſes couleurs.

Mais il faut entrer plus particuliere-ment dans le dêtail à l'égard de ces Peuples, dont je ne dirai preſque autre choſe que ce que j'ai vù. Ils ſont de couleur jaune & olivâtre, fort vigoureux & aiant les membres bien proportionnés. Ils ſont ordi-nairement nuds, excepté qu'ils por-tent une peau de cerf qui tombant à moitié cuiſſe couvre leurs parties naturelles. Ils ſe peignent le corps de pluſieurs couleurs qu'ils font pe-netrer de telle ſorte dans la peau, qu'avec le tems on ne peut plus les effacer. Ils ont la chevelure noire & longue qui leur tombe ſur les epaules, mais qu'ils ſavent treſſer proprement pour la noüer autour de la tête, quand il leur plait. Au reſ-te ces Peuples ſont fourbes, hardis, diſſimulés & trompeurs. Ils ſoufrent impatiemment les Europeans, qu'ils haiſſent à mort, & ils ſont fort attachés à leurs ſuperſtitions, de ſorte que je les tiens pour dificiles à convertir, quoiqu'on en puiſſe dire en Eſpagne. Je ne penſe pas même que la préven-tion où ils ſont contre nous, puiſſe contribuer à faire jamais de bons Chre-tiens de ces Peuples.

Les

Les Floridiens Montagnars ſe coupent les cheveux du coté droit & laiſſent croître les autres. Ils ſont tous ſi jaloux de leur chevelure, que pour rien au monde ils ne voudroient pas la perdre : c'eſt une honte de l'avoir perdue, & de là vient peut être que dans les combats contre l'ennemi, ils ſe piquent de lui enlever la chevelure; ce qui eſt pour eux la plus grande marque de bravoure. Les plus civiliſés de ces Peuples, s'habillent aujourdhui honêtement, mais ils aiment les étofes bigarrées & ils ajuſtent enſemble pluſieurs pieces de differentes couleurs. Cela leur paroit auſſi magnifique qu'à nous tout l'apareil des Modes nouvelles. Il n'y a que l'opinion en toutes choſes.

Ils ont pour armes l'arc & la flêche. Ils font les cordes de leurs arcs de boiaux de cerfs, & rien n'eſt mieux peint que ces arcs. Ils ſe ſervent au lieu de fer, de dens de poiſſons ou de pointes de bois aigues. Ils dreſſent leurs enfans à la courſe & à tirer de l'arc dés la plus tendre jeuneſſe. Pour eux ils s'occupent ſans ceſſe à la chaſſe & à la péche. Leurs Rois ou leurs Chefs, qu'ils appel-

lent *Paraouſtis* ſe font entre eux des guerres continuelles & ils n'épargnent pas les ennemis qu'ils ont vaincu ; car aprés les avoir de la tête, aſſommé, ils leur enlevent la peau & la chevelure ce qui eſt, ainſi que je l'ai déja dit, la marque de leur victoire & le trophée des guerriers. Ils épargnent cependant aſſés ſouvent les femmes & les enfans des vaincus, les nourriſſant & les élevant à leur maniere. Revenus de cette Guerre, ils aſſemblent le canton victorieux & font des feſtins à leur mode pendant trois jours & trois nuits, qu'ils paſſent à ſe divertir à boire, manger, danſer & chanter. Aprés cela ils remettent ces chevelures à de vieilles femmes, qu'ils honorent fort, & que je crois être une eſpece de ſorcieres. Elles reçoivent ces chevelures en danſant & en chantant des chanſons à l'honneur du Soleil, qu'ils regardent comme l'Auteur de leurs victoires, & de leur felicité.

Les *Floridiens* adorent le Soleil & la Lune, comme font auſſi quantité d'autres Peuples ſauvages des deux *Indes*. Ils reſpectent beaucoup leurs

Preſ-

Preſtres & ils leur ſont fort ſoumis, parce qu'ils les tiennent pour de grans dévins & pour des gens inſpirés qui connoiſſent l'avenir. Ces mêmes Prêtres, qui leur ſervent de Medecins, & de Chirurgiens, portent toujours avec eux un ſac plein d'herbes medecinales pour guerir ceux qui ſont malades. On tient que ces Peuples ſont fort ſujets à la verolle, & il eſt bien vrai qu'ils ſont extremement adonnès aux femmes, qu'ils appellent *Enfans du Soleil.* Chaque Floridien à ſa femme, mais il eſt permis au *Paraouſti* d'en avoir trois ou quatre: cependant la premiere épouſée eſt toujours plus honorée que les autres, & ſes enfans ſont heritiers & ſucceſſeurs du *Paraouſti.* Les femmes ont ſoin du ménage & des enfans. On aſſure que les maris n'ont point de commerce avec elles, du moment qu'elles ſont enceintes, juſqu'à ce qu'elles ſoient accouchées. Le ſcrupule va même à ne point manger de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur groſſeſſe. Les hommes ſont fort enclins à la ſodomie; mais les garçons qui s'abandonnent ainſi ſont exclus de la ſo-

cieté des hommes, & envoiés à celle des femmes, comme étant des effeminés. Ils y ſont confondus parmi les *Hermaphrodites*, qu'on dit ſe trouver en quantité chez des *Floridiens*. Je crois que ces *Hermaphrodites* ne ſont autres que des garçons effeminés, qui en un ſens ſont de veritables *Hermaphrodites*. Quoiqu'il en ſoit, on les emploie tous à divers ouvrages de femmes, à des fonctions ſerviles & à porter les munitions de bouche & les proviſions de guerre. Ils ſont auſſi diſtingués des hommes & des femmes par la couleur des plumes qu'ils ſe mettent ſur la tête, & par le mépris qu'on fait d'eux.

Ils font du pain avec des racines. Ils ont de la farine de Maïz : mais ils mangent quelquefois leur blé roti, & quand ils veulent le garder pour la proviſion, ils le gardent toujours roti. Ils le font auſſi bouillir pour en tirer la ſubſtance & ils s'en ſervent pour breuvage. En quelques endroits ils ſe nourriſſent beaucoup de poiſſon, bien que generalement ils vivent de chaſſe, outre qu'ils ont auſſi quantité de miel

&

& de bons fruits ; ſur tout vers les Mons d'*Apalaché.*

Lors qu'ils vont à la guerre, leur Chef ou *Paraouſti* marche à la teſte des Guerriers, tenant d'une main le dard & de l'autre l'arc, le carquois ſur l'épaule & un javelot dans les treſſes des cheveux, avec une couronne de grandes plumes de pluſieurs couleurs, dont ils trempent le bout dans du miel ou dans quelqu'autre compoſition, pour les faire mieux tenir. Après cela les Guerriers ſuivent, portant leurs fléches dans les cheveux, ou le carquois ſur l'épaule. On dit qu'à l'aproche de leurs ennemis ils jettent des cris efroiables : cependant ils n'entreprennent rien ſans un Conſeil genéral, qui s'aſſemble tous les matins. L'aſſemblée ſe tient en forme de Croiſſant autour du *Paraouſti*, qui eſt au milieu ſur une eſpece de ſiege plus elevé que les autres, & fait de pluſieurs pieces de bois arrondies. Tous les Guerriers & les Conſeillers, qui ſont les anciens du canton viennent avec beaucoup de reſpect ſaluer leur Chef, à commencer par le plus ancien des Vieil-

lars, qui éleve ſes mains ſur ſa tête avec de grans cris. Le reſte des aſſiſtans fait la même ceremonie, en repondant ſur le même ton. Enſuite chacun prend ſa place, & lors qu'il y a quelque afaire d'importance, le Roi ou le *Paraouſti* fait appeller les *Jaoünas*, (ce ſont leurs Prêtres,) & les Anciens, afin que chacun diſe ſon avis. Les *Jaoünas* ont grande influence ſur ces déliberations, & ſur l'eſprit des Guerriers. Le reſultat de ces avis vaut la Déciſion d'un Concile. Après ces Déliberations, les vieilles femmes apportent un breuvage fort, qui eſt le jus qu'elles ont épreint, & fait infuser de quelques herbes. Ce breuvage a cela de dégoutant qu'il eſt fait par de vieilles craſſeuſes, qui ont l'air de ſorcieres ou de Demons incarnés: mais pour eux ils n'y trouvent rien de deſagreable, & pour dire la verité, lors qu'il a infuſé & bouilli, il eſt clair & n'eſt deſagreable ni au gout, ni à la vüe. J'en ai gouté au Fort *Auguſtin* & je n'eus aucune repugnance à en boire, avant que de ſavoir comment il étoit compoſé. Une eſpece d'Echanſon le preſente au *Paraouſti* en elevant

les

les mains ſur ſa tête, & celui-ci boit le premier dans la coupe, après quoi la Troupe Guerriere & les Vieillars boivent à leur tour.

Ce breuvage eſt fort eſtimé chez les *Floridiens*, & il n'y a que les Guerriers & ceux qui ont fait des exploits de guerre, qui ſoient jugés dignes d'en boire. Il fait ſuer ceux qui en ont bu & il anime extrememment; car, comme je l'ai dit, ce breuvage eſt fort. On en fait boire une certaine quantité à ceux qui ſont deſtinés à etre Guerriers: mais ſi leur temperament ne reſiſte pas à la force de cette liqueur, on les juge inhabiles aux grans exploits militaires, & on ne ſe fie point à eux pour les afaires d'importance; car ces ſauvages jugent de la capacité de l'eſprit, par la force de la conſtitution du corps. Ils diſent que cette boiſſon leur eſt fort utile à la guerre, où il faut jeuner quelquefois deux ou trois jours: & alors ce breuvage corroboratif ne leur vient pas mal. Auſſi les Hermaphrodites, dont j'ai parlé, ſuivent ils les Guerriers, munis d'une bonne proviſion de cette liqueur.

Ils ſement le *Maïs* deux fois l'année, aux mois de Mars & de Juillet; de ſorte qu'ils font recolte au bout de trois mois, & la terre ſe repoſe les autres cinq, c'eſt à dire depuis Octobre à Fevrier incluſivement. Pendant ce tems là ils ne fument point la terre, mais ils y brulent les herbes, & les cendres ſervent à l'engraiſſer; comme cela ſe pratique auſſi en pluſieurs terres d'*Italie*. Ils labourent, ou plutôt ils fouïſſent & remuent la terre avec de certaines pieces de bois pointues, & jettent tout à la fois dans les ouvertures qu'ils font en bêchant ainſi deux ou trois grains de *Maïs*. Au tems des ſemailles, les chefs ordonnent aux Vieillars d'aſſembler les peuples pour labourer ou fouïr. On prepare alors de quoi boire, pour s'animer & ſe rejouir dans cette ceremonie; ce qui ſe pratique auſſi au tems des moiſſons. Les *Paraouſtis* font partager à chacun ſelon ſon rang une portion de *Maïs*. Ils ne ſement que pour leurs proviſions de quatre ou cinq mois, ſans ſonger plus loin, & ils ſe moquent de nos ſoucis pour l'avenir, & de l'ardeur avec laquelle

nous

nous amaſſons des richeſſes. Plus avant dans le Païs & vers le Nord-Oueſt ils ſe retirent dans les bois, où ils demeurent trois ou quatre mois d'hyver en des cabanes couvertes de feuilles & de branches d'arbre, & y vivent de racines, de Cerf, de poiſſon, d'huitres, d'oiſeaux & autre gibier. Ils mangent auſſi de la chair d'*Alligadors*, (c'eſt une eſpece de Crocodiles.)

Ils ne ſe font pas ouvrir la veine, lorſqu'ils ſont malades, ainſi que cela ſe pratique par deça : mais ils appellent leurs *Jaoïnas*, qui ſont Prêtres & Medecins. Ceux-ci ſuçent l'endroit du corps qui fait le plus de mal aux malades, & cela de la bouche, quelque fois auſſi avec une eſpece de chalumeau, après avoir fait une petite inciſion pres de quelque veine. Ils font auſſi des inciſions aux parties afligées de ceux qui ſe mettent entre leurs mains. Avant la Ceremonie, le *Jaoïna* prononce quelques parolles, de même qu'apres l'operation. Que le malade meure ou gueriſſe, le *Jaoïna* ne perd rien de la gravité, qui fait une partie de ſon art, ni les Sauvages de

l'eſtime

l'eſtime & de la confiance qu'ils ont pour ces gens.

Les *Jaoünas* ſavent auſſi provoquer le vomiſſement à leurs malades avec une poudre qu'ils font de coquillages calcinés. Il faut étre *Floridien* ou Diable, pour reſiſter à la violence de ce vomitif, car je doute qu'il ſe pût trouver de remede plus eficace pour envoier un *European* à l'autre monde. Ils baignent auſſi leurs malades, & quand il n'y a plus de remede, ni d'eſperance, ils les expoſent au Soleil levant à la porte de leurs cabanes, priant & conjurant le Soleil de les guerir. Dans toutes les maladies l'ordre des remedes eſt toujours le même. Ils commencent d'abord par ſucer & faire des inciſions, ils continuent par le vomitif, par le bain &c. juſqu'à ce que la gueriſon ou la mort s'enſuive. En tout cela ils conſervent bien leur preſomption, qui demeure cachée à ces pauvres Peuples ſous une modeſtie afectée & dans une abſtinence aparente. Il eſt bien vrai pourtant qu'ils font un rude & long aprentiſſage ſous les vieux *Jaoünas*, qui ſont les chefs de la ſecte: ce qui contribuë ſans doute

à la

à la confiance que les *Floridiens* ont pour ces Prêtres Medecins. Ces *Jaoïnas* ſont vêtus de longues robes faites de diverſes peaux coupées en bandes inégales. Ces robes ſont attachées avec des ceintures de peau de cerf, auxquelles ils attachent leurs ſachets pleins d'herbes. Sur la robe ils portent en guiſe de manteau la peau de quelque bête ſauvage. Ils vont les pieds & les bras nuds, & portent ſur la tête un bonnet de peau qui finit en pointe.

Les femmes ſont grandes, fortes & de couleur olivâtre, comme les hommes. Elles ont auſſi les bras, les jambes & le corps peints de pluſieurs couleurs, qui ne ſauroient s'efacer, parce qu'elles ſont imbibées dans les chairs, par le moien des piquures, ſi bien qu'elles y reſtent toujours. Cette couleur olivâtre des uns & des autres ne vient pas tant de l'ardeur du Soleil, que de certaines huiles, dont, pour ainſi dire, ils ſe verniſſent la peau. Elles vont nues, excepté quelques parties du corps qu'elles couvrent. Ces femmes *Floridienes* ſont fort agiles & paſſent fort bien à la nage les gran-

grandes Rivieres, même en tenant leurs enfans d'un bras. Elles ſavent grimper avec une pareille agilité ſur les plus hauts arbres du Païs.

Les Provinces que les Eſpagnols ont découvertes en la *Floride* ſont celles-cy: *Panuco*, qui eſt la plus voiſine de la *Nouvelle Eſpagne*. *François de Garay* la découvrit en 1518. & y laiſſa pluſieurs de ſes gens, que les Sauvages maſſacrerent, écorcherent & mangerent, après avoir ſêché leurs peaux, qu'ils pendirent pour trophée au Soleil. Ceux ci ſe percent le né & les oreilles, pour y mettre des plaques & des anneaux. On dit qu'ils ſe marient tard, & cependant on aſſure que les filles de dix à douſe ans ont déja perdu leur pucelage à cet age. Cette partie de la *Floride*, qui avoiſine la *Nouvelle Eſpagne*, eſt bonne & fertille. Elle s'étend juſqu'à Rio *Panuco*, Riviere qui a de bons havres pour les vaiſſeaux. Nos gens ont auſſi découvert les *Apalaches* & *Jaquaza*, qui eſt proprement la *Floride*: mais en general le Païs eſt encore aux Naturels, excepté du coté de la *Caroline*, vers les fortereſſes de *Saint Matthieu* & de

Saint

Saint Auguſtin, deux Places aſſés dégarnies, qui aſſurent en quelque façon nos établiſſemens ſur les Côtes, vers la Mer du *Nord*, dans la preſqu'Ile de la Floride ou de *Tegeſte.*

Les Mers qui environnent la *Floride* ſont remplies d'Iles, de bancs, d'écueils & de bas fons dangereux. Pour ce qui eſt des Ilets, on en compte bien quatre cent, ſans parler des Iles *Lucaies* & de quelques autres, qu'on trouve au Nord de *Cuba* & de *San-Domingo*, & au débouquement du Canal de *Bahama.*

Les Iles *Lucaies* ſont preſentement en aſſés mauvais état & preſque deſertes ; parce qu'on en a fait perir autrefois les habitans & qu'on a tranſporté en divers tems la plus grande partie de ces malheureux Sauvages, pour les emploier à chercher l'Or & l'argent dans les Mines, où ils ont peri miſerablement. Cependant, pour dire un mot de ces Inſulaires, ils ſont plus blancs & mieux proportionnés que ceux de *Cuba* & d'*Hiſpaniola*, ſur tout les femmes. Les hommes y vont nuds, excepté qu'en

qu'en tems de guerre & de rejouiſſance, ils portent un habillement de coton & de plumes de diverſes couleurs. Ils portent auſſi de ces plumes ſur la tête, comme nous l'avons dit des Indiens de la *Floride*. Les femmes mariées portent une eſpece de tablier de coton, qui les couvre par devant & par derriere, depuis la ceinture juſqu'aux genoux : mais les filles vont nues, avant que d'être nubiles. Quand elles ont atteint l'age de l'étre, on invite les amis & l'on ſe rejouït comme il faut. En même tems les filles prennent le tablier, qui marque qu'elles peuvent & doivent devenir femmes, & qu'il eſt tems de les marier.

Tous ces Peuples ſont tres ſoumis à leurs Capitaines ou *Caciques*, & executent ponctuellement ce que ceux ci leur commandent, ſans demander la raiſon de ce commandement & ſans ſe ſoucier d'aucun peril. Les *Floridiens* ne ſement, ne plantent & ne prennent rien ni à la chaſſe, ni à la pêche, qui ne ſoit à la diſpoſition de leurs Chefs, qui diſtribuent, & donnent comme il leur plait, & ſelon qu'ils le jugent à

pro-

propos. Ils font porter les provenus de leurs terres dans un ſeul endroit, où la diſtribution ſe fait. A dire la verité, ils me paroiſſent aſſés heureux, car ils vivent tranquillement, ſans ſoucis & ſans convoitiſe, (au moins en aparence,) mêlans les jeux aux travaux & toujours appliqués à la guerre, à la chaſſe, ou à la pêche. Ils n'ont ni querelles, ni procés, ni Procureurs, ni Advocats, & s'il y a quelque choſe où ils ne puiſſent s'accorder, on a recours à l'arbitrage & au jugement des Capitaines, dont la deciſion ſert de Loi, ſans appel & ſans mécontentement des parties.

On trouve ſur les Côtes de la *Floride* & prés des *Lucaies* certains coquillages d'où les Naturels du Païs tirent de petites pierres rouges, qu'ils pendent à leurs oreilles. Ils en ont d'autres encore, qu'ils tirent de la tête d'une eſpece d'eſcarguot qu'ils appellent Cohobo, dont la chair eſt de fort bon goût. La couleur de ces pierres aproche de celle des rubis. On trouve encore dans les ſables du rivage diverſes petites pierres tranſparentes, noires, jaunes & de pluſieurs autres couleurs,

dont

dont ils font des carquans & des bracelets.

Outre le maïz, les *yucas* & autres racines, le poiſſon & le gibier, ils ont encore pluſieurs bons fruits pour ſe nourrir : mais la plus grande partie des habitans des *Lucaies*, que nos gens tranſporterent aux Iles de *Cuba*, de *San-Domingo* & ailleurs, y moururent en mangeant de la chair. En quelques unes de ces Iles & à la *Floride*, il y a ſi grande quantité de pigeons ſauvages, de perroquets, & autres oiſeaux qui font leurs nids ſur les arbres, que l'on en emporte ſouvent des bateaux pleins d'œufs & d'oiſeaux. Les arbres où ces oiſeaux ſe nichent ordinairement ſont fort toufûs & ſemblables aux grenadiers ; l'écorce tient beaucoup du goût de la canelle, de même que l'odeur, qui a pourtant auſſi du rapport aux cloux de geroſle. Elle eſt chaude & amere comme le gingembre. Le bois de cet arbre connu en Europe ſous le nom de *Saſſafras*, & que les Indiens appellent *Pabamwe*, eſt jaunatre & acre, de même que l'ecorce dont je viens de parler, qui a plus

de

de vertu que le bois. Il y a encore en ces Païs-là un fruit qu'ils appellent *Jaruma*, qui eſt de tres bon gout & ſain. Il a un pan & demi de longueur, & il eſt mol comme nos figues. Auſſi l'arbre a t'il quelque rapport avec le figuier, mais il eſt de la groſſeur d'un peuplier. Les feuilles de cet arbre ſont propres à guerir des bleſſures. On trouve auſſi là le *Copal*, le *Cacaotier*, &c.

Voici le giſement des Côtes de la *Floride* & les diſtances, depuis les Parties ſeptentrionales.

Le *Capo Sant Helena* git à 32. Degrés. C'eſt là qu'il y a une aſſés belle & aſſés grande Riviere qui a en pluſieurs endroits dix braſſes de profondeur. On y voit aux environs des bois de chenes & de cedres abondans en cerfs & autres bêtes ſauvages. L'embouchure de cette Riviere a trois lieuës de largeur, & deux pointes dont l'une s'étend à l'Oueſt & l'autre au Nord. (*C'eſt ſur cette Riviere, que les François batirent leur fort nommé par eux Charlesfort.*) Cette Riviere aboutit à une autre & va dans la mer. Entre les deux pointes ſuſdites & au de-

devant de l'embouchure git une Ile aſſés agreable & remplie d'arbres.

De *Sainte Helene* à *Rio Secco* on conte quarante lieuës d'Eſpagne. *Rio Secco* a 31. Degrés de hauteur.

De *Rio Secco* à *Santa Cruz* il y a vint lieuës, & de là à la pointe de *Cannaveral*, à 28. Degrés, il y a autour de quarante lieuës.

De *Sainte Helene* faiſant route au Sud le long de la Côte juſqu'à *Rio Grande*, ou de *S. Pierre*, il y a cinq ou ſix lieuës.

De là à *Guade* & plus loin à la Riviere de San *Matteo* il y a... lieuës, ou à peu pres. De là à *Rio Agoſtino* à peu prés autant.

Laiſſant *Rio Agoſtino*, ou la Riviere de *Saint Auguſtin* & tournant encore au Sud, le long de la Côte, on paſſe la petite Riviere de *Serravahi*, puis on vient à *Matanca*. (*c'eſt la Riviere de May, que l'Auteur nomme Matanca*,) On voit autour de cette Riviere beaucoup de meuriers rouges & blancs, où ſe tiennent quantité de vers à ſoie.

De cette Riviere on vient à un Golfe qui s'étend un peu dans le

Païs.

Païs. (*C'eſt là qu'arriva pour la premiere fois Laudonier venant de France : aiant vû pluſieurs Dauphins près de l'embouchure d'une Riviere, il la nomma la Riviere des Dauphins.*)

Au côté Meridional de ce Golfe git *Cabo Francés*, à 30. Degrés de hauteur, ainſi nommé des François. C'eſt une pointe baſſe, mais qui eſt bordée d'arbres grans & hauts.

Du *Cap François* on vient à *Canaveral*, autre Cap à trente cinq lieuës de là, & qui eſt ainſi nommé parce qu'il y a quantité de cannes & de roſeaux.

De *Canaveral* au *Cap de la Floride* il y a quarante lieuës. Le Cap ſuſdit eſt à 25. Degrés de hauteur. On trouve au devant pluſieurs écueils que l'on appelle *les Martyrs*, & de petites Iles que l'on a nommées *Tortues* à cauſe de leur figure. Le *Cap de la Floride* eſt de vint lieuës de large. De là à *Ancon baxo* il y en a cent. Cet endroit ci git à cinquante lieuës de *Rio Secco* Eſt & Oueſt, qui eſt la largeur de la *Floride*.

D'*Ancon-baxo* à *Rio* de *Nieves* il y a auſſi cent lieuës.

De là à *Rio de Flores* vint & quatre.

De *Rio de Flores* à *Bahia de Spirito Santo* ſoiſſante & quinſe. Cette Riviere que l'on appelle auſſi la *Culara* a trente lieuës de large.

De *Bahia de Spirito S.* (qui git à 29. Degrés,) à *Rio de Peſcadores* il y a ſoiſſante & dix lieuës.

De *Rio de Peſcadores*, qui git à 28 ½ Degrés, juſqu'à *Rio de las Palmas*, cent lieuës & plus.

De *Rio de Palmas* à *Rio Panuco* trente lieuës, & de là à *Vera-Cruz* ſoiſſante & douſe lieuës. *Almeria de Vera Cruz* eſt à 19. Degrés de hauteur Il y a trente lieuës juſqu'à *Rio d'Alvarada*, que les Indiens nomment *Papa Loapon.*

La *Vera-Cruz* eſt batie dans des ſables, ſous le fort de S. Jean d'Ullua. Elle a des marais au Sud ; deſorte que l'air y eſt fort mauvais & dangereux pour les nouveaux venus d'*Eſpagne* : avec cela les chaleurs y ſont ſi extraordinaires, que ſi l'on n'a ſoin de s'y ménager, on tombe infailliblement dans des maladies mortelles. On compte que cette Ville a environ quatre mille habitans, dont

il

il y en a de fort riches, par le moien du grand commerce qu'ils font dans la terre ferme des environs & dans les Iles voiſines. Cependant les maiſons de la *Vera-Cruz* ne ſont que de bois. Cette Ville eſt expoſée aux inſultes des avanturiers, & des ennemis en tems de guerre. Le havre y eſt fort dificile d'entrée. Il n'y a de garniſon pour la defenſe de la Ville, qu'une douſaine de ſoldats dans une fortereſſe aſſés mauvaiſe, & qui n'a d'autre merite que d'étre ſur un Rocher. Enfin je ne ſaurois gueres dire autre choſe de cette Ville, ſinon que l'air y eſt dangereux, & le havre fort mauvais. L'anciene *Vera-Cruz* eſt tout à fait au bord de la mer & n'eſt habitée que des Indiens. Il y a cinq ou ſix lieuës de la Vieille à la Nouvelle.

De *Rio d'Alvarada* à *Rio Cazocalco* on compte cinquante bonnes lieuës. De là à *Gritalva* on en compte quarante plus ou moins : apres quoi de *Cabo redondo* au *Cap de Cotoche* ou de *Jucatan* on en met quatre-vint dix. C'eſt à dire juſqu'à 21. Degrés de hauteur. Ainſi il y a neuf cent lieuës d'étendue des Côtes Septentrionales de

la *Floride* juſqu'à *Jucatan*. Cette pointe de *Jucatan* s'étend vers la terre au Nord, & plus elle s'avance en mer, plus elle va en tournant & en s'élargiſſant. Elle git à ſoiſſante lieuës de l'Ile *Cuba*, qui, pour ainſi dire, ferme la porte de la Mer qui eſt entre la *Floride* & le *Jucatan*. Cette Mer s'appelle d'un coté *Golfe de Mexique*, & vers la *Floride*, Mer ou Golfe de la *Floride*. Les Courans ſont fort rapides dans ce Golfe entre *Jucatan* & *Cuba*, juſqu'à leur iſſue entre la *Floride* & *Cuba*.

CHAPITRE TROISIEME.

Du *Mexique* que l'on appelle *Nouvelle Eſpagne*.

JE viens maintenant à la *Nouvelle Eſpagne*, que l'on peut dire la partie la plus floriſſante de l'*Amerique*, & celle qui, à mon avis, eſt la plus utile au Roi d'Eſpagne, à cauſe de ſa ſituation. J'y ai ſejourné & vojagé pendant quelques années avec beaucoup d'agrement; (ſur tout en 1674,) parce qu'outre la jeunes-

jeuneſſe que j'avois encore, je me trouvois alors de l'argent, beaucoup de reſpect & beaucoup de veneration hereditaire pour nos Sains Peres Spirituels.

Il faut ces trois choſes à *Mexico*, ſi l'on veut y vivre avec plaiſir & ſans inquietude. La magnificence & le luxe de cette fameuſe ville demandent que ceux qui y ſont dépenſent & faſſent figure: ſur tout, s'ils veulent voir les femmes, qui ſont auſſi voluptueuſes, & auſſi amoureuſes au *Mexique*, malgré la garde des maris, qu'en aucun endroit d'*Eſpagne*: quoique cependant les maris de *Mexico* ne ſoient pas tout à fait ſi jaloux que ceux de Madrit. Le reſpect & la veneration pour les Religieux & pour les autres Eccleſiaſtiques y ſont auſſi abſolument neceſſaires; ſans quoi il eſt impoſſible que la plus chetive *Peccadille* ne devienne un peché ſi mortel, que le feu ſera ſeul capable de l'effacer. Pour juſtifier ce que je dis, il faut ſavoir que les Eccleſiaſtiques & les Moines ſont tout puiſſans aux *Indes* Occidentales, & qu'ils dirigent toutes les afaires temporelles; deſorte que la plus grande hereſie & la plus digne du feu, c'eſt de con-

tredire leurs volontés & de s'oppoſer à leurs ſentimens & à leurs paſſions. Ce qui regarde les débauches n'eſt qu'une bagatelle. Il eſt facile d'en avoir l'abſolution, moyenant une petite cenſure *pro forma* & quelques offrandes. Il en eſt de même pour avoir fait mourir ſon eſclave ſous le baton, ou pour avoir tué quelque Indien : car ce ſont là des choſes comptées pour rien. La fornication eſt encore une faute fort legere, à cauſe de la ſanté, qui la demande. Avoir commis avec des hommes le pêché contre nature eſt un cas plus grave & que le deſir de ſe conſerver la ſanté n'excuſe pas : *parce que les Mexicaines ſont faciles & pitoiables*, vous dira t'on. *Moyenant qu'on ſe conduiſe en cette occaſion avec une ſainte moderation & l'intention de vivre dans la chaſteté, la neceſſité ôte abſolument la malice du pêché.* Cependant on ne laiſſe pas de dire tout bas dans *Mexico*, que les jeunes freres font un double Noviciat. A l'égard de la fornication avec les Femmes ſoit Indienes, Criolles, ou Mexicaines, c'eſt une choſe publique

que & qui ne ſoufre preſque pas de difficulté ; à cauſe, comme je l'ai déja dit, de la ſante & du climat, qui porte ſi fort à l'Amour, que les Religieux creveroient de trop de ſanté ſans le commerce des femmes.

La *Nouvelle Eſpagne* commence au Nord aſſés prés de *Rio Panuco*, ſur les frontieres de la *Floride*, & s'étend au Sud à la Province de *Darien*, par où elle eſt ſeparée du *Perou*. Elle a à l'Eſt la mer du Nord & à l'Oueſt la mer *du Sud* ou *pacifique*. Les Indiens appellent leur Païs *cicamacan*, *culhacan* ou *caljacan*. Ils ſont venus des environs de *Xaliſco*. Ils s'habituerent d'abord à l'endroit où eſt preſentement *Mexico*, d'où ils s'étendirent plus loin.

La *Nouvelle Eſpagne* eſt donc de fort grande étendue & renferme pluſieurs peuples compris ſous les Audiences de *Mexico*, *Guadalajara*, *Guatimala* &c. qui ſe ſubdiviſent en pluſieurs Provinces. Ces Provinces ſont entr'autres *Mexico*, qui eſt la premiere, que les Indiens appelloient *Themiſtitan*, *Yucatan*, *Guatimala*,

les Honduras, *Nicaragua*, &c. Car je ne nomme que celles dont je parle ici.

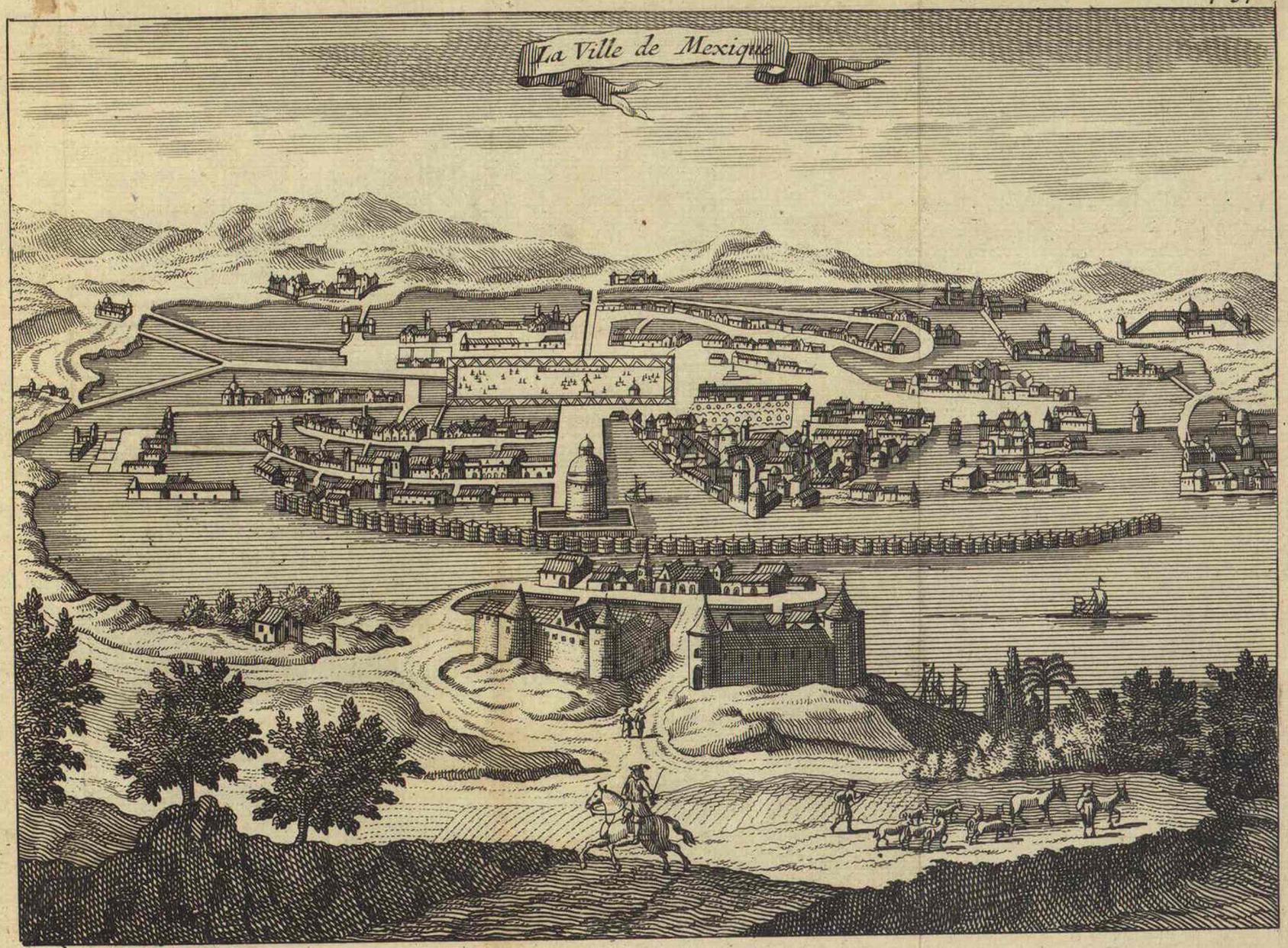
Celle de *Mexico* que *Fernand Cortez* conquit en 1518. eſt fort riche en or, en argent, & par le commerce. On trouve dans les Mers voiſines beaucoup d'huitres à perles, & l'on y a pluſieurs lacs & des eſtangs, où le ſel ſe forme par l'ardeur du ſoleil. Je ne dis rien de tant de drogues, de plantes & de fruits, que le terroir y produit en abondance. Tels ſont l'Indigo, la Cochenille, le bois appellé communement boïs de *Campéche*, le ſucre, le tabac, la caſſia lignea, les plantains, le *Cacao*, qui y croit en abondance & ſert de baſe au Chocolath. Toutes ces Plantes & drogues ſont ſi connues en Europe, & les Voiageurs en ont ſi ſouvent parlé, qu'il ſeroit inutile d'en donner ici la deſcription. Le Chocolath eſt d'un fort grand uſage chez les Eſpagnols & chez les Criolles de *Mexique*; de ſorte qu'ils ſe paſſeroient auſſi-toſt de la *Mante*, de la *Golille* & des *Amancebadas*, que de cette drogue chaude & nourriſſante.

Il faut pourtant avouer, que ce

qui

ENVIRONS DU LAC DE MEXIQUE

MIDY


La Ville de Mexique

qui peut contribuer à cet uſage frequent & reïteré à toute heure du *Chocolath* vient des qualités de l'air du *Mexique*, qui ne permet pas une fort longue diette, & qui, à ce qu'il m'a ſemblé, uſe & affoiblit l'eſtomac. Ainſi il ne faut pas peut-être condamner ſi legerement les uſages des Peuples chez qui l'on ſe trouve nouveau venu.

La Mer & les rivieres abondent en poiſſon & l'on y trouve auſſi des crocodiles, dont les Indiens mangent la chair. Il y en a de très grans.

La ville de *Mexico* ou *Mexique*, donne ſon nom à toute la *Nouvelle Eſpagne*, bien que l'Audience de *Mexique* n'en ſoit, comme je viens de le dire, qu'une partie. C'eſt une Ville veritablement Roiale, & la Reine de toutes les Villes du *Nouveau Monde*. Elle eſt ſituée prés d'une chaine de montagnes, en partie au bord d'un lac & en partie dans les eaux de ce lac, où elle a ſes marchés & ſes places. Ses ruës, qui ſont grandes & belles ſe croiſent parfaitement, & vont s'y communiquer par des ponts. Il y a des Canaux faits avec beaucoup d'art, & qui ſont d'une gran-

de utilité pour le commerce. Outre qu'ils ſervent à l'embelliſſement de la ville & qu'ils font écouler les eaux du lac, ils entretiennent la propreté, comme en divers lieux de l'Europe. S'ils ont couté des ſommes immenſes, à ce qu'on aſſeure ; le Roi en eſt dédommagé par l'uſage qu'on en retire & par les profits qu'ils portent aux habitans & aux negocians : les uns & les autres ſe fourniſſant de toutes choſes par le moien de ces Canaux.

On compte plus de cent mille ames dans cette ville, qui eſt ſans contredit celle de toute l'*Amerique* où l'on peut faire le plus de dépenſe & le plus agreablement. Les habitans n'ignorent & ne negligent aucun des divertiſſemens, ni aucune des commodités qui puiſſent leur rendre la vie agreable. Auſſi ſont ils & plus fiers & plus ſuperbes que je ne le ſaurois dire car pour peu qu'on ſoit à ſon aiſe, on y entretient caroſſes, chevaux & eſclaves. Les Equipages des caroſſes & des chevaux, les meubles, les habits, la vaiſſelle, tout cela eſt d'une magnificence & d'un luxe extraor-

traordinaire ; bien qu'en ces derniers tems, il ſemble que le commerce & les avantages qu'il donne aient diminué conſiderablement.

Mais entrons un peu plus dans le détail, & faiſons mieux connoitre au lecteur, combien cette ville eſt conſiderable. On ſait que le Viceroi de l'Amerique Septentrionale & toute ſa Cour y reſident, qu'elle eſt le Siege de l'Archevêque, qu'il y a une Univerſité, qu'on y bat monoie, & que l'Inquiſition y eſt établie. Le Viceroi a des revenus & une Cour qui le rendent incomparablement plus conſiderable, que ne le ſont pluſieurs Princes en *Europe*. Il a une Autorité Roiale & il ſe fait un droit étendu ſur tout ce qui ſe negocie, & ſur toutes les denrées de cette belle partie du nouveau monde. Mais comme il ne peut exercer toute cette juriſdictionpar ſoi même ; il l'exerce par une infinité d'Oficiers ſubordonnés les uns aux autres, grans pillars, qui tous enſemble entendent merveilleuſement leurs interêts, & qui ſavent ſi bien *ferrer la mule*, que les plus grands profits ſont ordinairement pour ces gens là, & les moindres pour le Roi: car on lui

donne le moins qu'on peut. Pour faire voir que je n'avance point ceci en l'air, il faut ſavoir qu'il n'y a rien, ſur quoi les Vicerois ne prennent leur droit, comme le Roi. Ils prennent ſur l'or, ſur l'argent, ſur le cuivre & enfin ſur toutes les mines quelles que ce ſoient; ſur les *Havacas*, ou threſors & mines que l'on vient à decouvrir; ſur les heritages & les ſucceſſions; ſur les Manufactures, ſur la Marine & ſur tout ce qui ſe vend journellement. Ils prennent ſur la ſortie & ſur l'entrée des Marchandiſes, ſur celles qui ſont de contrebande, ſur les tributs qu'on fait paier aux Indiens, ſur les confiſcations & ſur les priſes. Que ces deniers entrent dans les Cofres du Roi ou dans ceux du Viceroi, il faut toujours un nombre conſiderable de gens pour les lever. On ne doit donc pas être ſurpris que les Vicerois, qui donnent toutes ces charges, ſoient auſſi puiſſans que je viens de l'inſinuer. Mais comme ces Oficiers ſubalternes veulent s'enrichir à leur tour & quoi qu'il en coute, la miſere des Indiens, ſuit neceſſairement de cette avidité, auſſi bien que la haine de ces

gens

gens pour les Eſpagnols. Ainſi la Vice-Roiauté de *Mexique* & celle du *Perou* ſont des poſtes admirables pour s'enrichir en peu de tems. Heureux les *Grans d'Eſpagne*, qui ont le bonheur d'y parvenir!

D'autre coté l'Archevêque ne fait pas une figure moins conſidérable. Ses revenus annuels montent à plus de cinquante mille pieces de huit, ſans parler des autres menus profits. Il a onſe Evêques ſufragans, un Doien ou Vicaire de l'Archevêché, & beaucoup de gens, qui peut être occupent inutilement diverſes charges dans l'Egliſe.

L'Univerſité & l'Inquiſition y ſont établies pour l'inſtruction & pour le ſalut des peuples: celle-ci eſt extremement ſevere & même Religieuſe, à ce qu'il ſemble. Mais je ne voudrois pas me rendre garand de tous ſes actes; & pour les lumieres de l'Univerſité, je ne ſuis pas aſſés habile pour en juger. Je ſais ſeulement qu'il n'y a rien de plus ignorant en general qu'un Prêtre, Moine, & Religieux Americain, excepté pourtant les Jeſuites, qui ſont incompa-

rablement plus eclairés, & qui gardent auſſi avec beaucoup de circonſpection la bienſeance que demande la Religion. Je crois que la converſion de tant de miſerables, qui ſont hors de l'Egliſe, leur eſt reſervée ; car il prennent une peine incroiable à faire des converſions, & ils ont, à ce qu'ils diſent, le ſalut des Indiens ſi fort à cœur, qu'ils ſoufrent ſouvent des maux tres rudes parmi les Sauvages, pour tacher de gagner leurs ames. Du moins je ſuis têmoin des ſuites facheuſes qu'à eu leur zêle, car j'en ai vû revenir de leurs Miſſions dans le plus pitoiable état du monde. Enfinje les revere & les honore, mais je ſuis faché pour l'amour de ces bonnes gens, qu'ils ſe mêlent de tant de choſes. Ils ſont Miſſionaires, Marchans, Courtiers, entremetteurs & tout ce qu'il vous plaira in *nomine Domini.* Ils ſervent l'Autel & leur bourſe. Je leur rendrai ce temoignage qu'ils ſeroient au deſeſpoir, ſi la Religion ne s'intereſſoit en tout ce qu'ils font.

Les Rues de *Mexico* ſont ſi larges, que pluſieurs Caroſſes y peuvent paſſer de front ſans s'incommoder.

moder. On y voit quantité de beaux bâtimens, des cloitres fort riches, & de tres belles Egliſes, dont la Cathedrale eſt la principale. Les revenus de cette Egliſe ſe montent à plus de trois cent mille piaſtres, ce qui ſert à entretenir une douſaine de Chanoines, cinq Prêtres, ſix Diacres, ſix ſousdiacres, un Sacriſtain, pluſieurs Aumoniers & deux ou trois Maitres d'Ecole. Les Foires & les Marchés ſont remplis de choſes rares, de beaux Ouvrages en or, argent, & pierreries, de tres riches étofes & enfin de tout ce qu'il y a de plus eſtimé dans le Vieux & dans le Nouveau Monde: ce qui augmente beaucoup la vanité & le faſte des citoiens de *Mexico*, & donne lieu aux dépenſes exceſſives qu'ils font.

Les femmes y ſont belles, agreables & ſpirituelles ; mais les maris y ſont en recompenſe d'un eſprit mal fait, entêtés de leur merite, vains, laches & parlant ſans ceſſe de leurs richeſſes, de leurs plaiſirs, & du nombre de leurs eſclaves. A les entendre, ils ſont tous gentilhommes, & ce qu'il y a de plaiſant, pluſieurs de

de ces gentilshommes ſont ſi pauvres, que n'aiant pas de quoi ſe nourrir, ils ſont reduits à vivre de ce qu'ils gagnent à ſervir les autres. Ceux qui ſont *Criolles*, c'eſt à dire, nés en *Amerique*, haïſſent beaucoup les *Chapetons*, (comme on appelle les nouveaux venus d'Eſpagne,) qui de leur coté regardent avec mépris les *Crioles*, comme s'ils étoient d'un autre ſang. Tous ces gens là n'ont d'autre ſouci que celui de ſe divertir à prendre du chocolath, & à étaler leur magnificence: du reſte ils ſont fort pareſſeux & fort faineans, grans dormeurs & adonnés à toute ſorte de luxure. Cependant ils ſont fort religieux en aparence, pratiquant exterieurement tout ce qui eſt ordonné par l'Egliſe, baiſant les images, ſaluant les Saints; mais ſi credules, qu'il n'y a point de ſot conte qu'ils ne prennent pour argent comptant. Il ne ſe paſſe gueres de jour, qu'ils ne parlent de quelque ſortilege, ou de quelque metamorphoſe de ſorcier en chat ou en quelque autre bête. Ce caractere d'eſprit eſt fort avantageux au Clergé qui en profite: car ces faux

Chre-

Chretiens, pour trouver un temperament entre la Religion & le Monde, enrichiſſent les Egliſes, & les Couvens, font bâtir des Chapelles & des Autels. Il ſufit que l'Egliſe y profite, bien que le Clergé ſoit convaincu en ſa conſcience, que ce n'eſt pas ainſi qu'un pêcheur expie ſes crimes & les deſordres de ſa vie. Les Mulatres & les Indiens naturels n'y ſont Chretiens que de nom, & ſe moquent entr'eux de la Religion Chretiene. Ils ont tous pour principe de tromper les Eſpagnols & les autres Chretiens en toutes les occaſions. Cependant les Indiens ſont extrememente ſoumis, & l'on remarque en eux un fond de melancholie & de nonchalance, qui vient ſans doute de la dureté de leur eſclavage : d'ailleurs ils ne manquent pas de genie. Ils ſont penetrans & ſubtils. Je ſuis perſuadé que cette ſtupidité qui paroit en eux vient de leur miſere & non de leur temperament. Les moines diſent que ce ſont des bêtes incapables de gouter le Chriſtianiſme, ce qui les fait mal traiter, & les attache à leur Idolatrie.

A l'égard de l'air, il eſt quelquefois

quefois mal ſain à *Mexico*, à cauſe des vapeurs qui s'exhalent des eaux du lac. Il fait fort chaud pendant le jour, mais au matin & dans la nuit il fait aſſés de fraicheur. Les pluies y durent cinq ou ſix mois, depuis Septembre juſqu'au mois de Mars. La campagne produit trois moiſſons, & tout eſt ſi abondant, qu'on ne voit que fleurs & fruits toute l'année. On y a quantité de Bêtail & de Volaille. Les Chevaux y ſont tres bons & valent bien ceux d'Eſpagne.

Pour le Peuple naturel du Païs, il eſt vêtu de coton de diferentes couleurs; les hommes portent ordinairement une eſpece de pourpoint, que quelques uns ornent de plumes & de figures d'Oiſeaux, des culotes larges & un manteau qui croiſe ſous le bras, ou s'atache ſur la poitrine avec une agrafe d'or ou de pierreries, ſi l'on en a le moien. Ils portent des ſandales au lieu de ſouliers, mais le petit peuple va pieds nuds. Ils ont les cheveux longs & mal en ordre. Les femmes portent un corſet de coton & ſont couvertes depuis le milieu du corps juſqu'aux pieds; elles ſe couvrent auſſi la tête & le ſein d'une eſpece de voile ou d'habille-

billement fait comme un ſac, ſur tout quand elles vont à l'Egliſe & par les ruës: & cet habillement, qui reſſemble à un manteau, s'appelle *Mante* ou *Mantille*. Les uns & les autres ont ſur la tête une calotte enduite d'argile, pour ſe garantir de l'ardeur du ſoleil & ſe tenir la tête fraiche. Les Meſtices & les Mulatres ſont habillées autrement que les Eſpagnoles & portent ſur la tête & ſur les épaules une eſpece de ſac qui reſſemble à une jupe. En general les Femmes de *Mexique* ſont vives, agreables & amoureuſes. Elles ſont brunes, & ont les yeux noirs. Leur vanité eſt extraordinaire.

Elles ſont ſi ravies de voir des *Chapetons* dans les ruës de *Mexico*, que ſouvent elles les envoient prier de les venir voir aux heures qu'elles ſont aſſurées d'étre delivrées de leurs maris. Les Mexicaines ont auſſi la paſſion du jeu. Enfin je ne penſe pas qu'il y ait une Ville dans le monde, où le libertinage & la Religion ſoient mieux confondus enſemble. On y entend ſi bien la diſſimulation ſur ces deux articles, que tel qui paroit un parfait dévot eſt un ſcelerat

rat accompli. La ſeule marque de Religion qu'ils puiſſent produire conſiſte en dons aux Egliſes & aux Convens, en divers autres legs pieux, & au reſpect qu'ils témoignent exterieurement aux Eccleſiaſtiques, ainſi que je l'ai déja dit.

Les Marchandiſes dont on trafique à *Mexico* c'eſt l'or & l'argent, dont il y a quantité de Mines dans la *Nouvelle Eſpagne*, entr'autres celles de *Pachmas*, qui ne ſont pas éloignées de la Ville de *Mexico*; des perles, du fer & autres métaux; du Baume, de la Cochenille, du *Mechoachan*, de la ſarſepareille, du ſoufre, des cuirs, de l'Indigo, du Saſſafras, de la laine, du coton, du ſucre, de la ſoie, des plumes, de l'Ambre gris, du Cacao, des Vanilles, de la caſſe, quantité de fruits, diverſes pierreries &c.

CHA-

CHAPITRE IV.

Suite de la Description de la *Nouvelle Espagne.*

LE Coté Occidental de l'Ile de *Cuba* a une pointe nommée la pointe de *Saint Antoine*, où il y a bonne aiguade & un lieu propre à radouber & calfeutrer les vaisseaux. Aprochant du Continent à 66. lieuës de cette pointe, on vient à celle de *Jucatan*, qui s'avance en mer, comme une presqu'Ile. Voici, à ce qu'on dit, l'origine de ce Nom. *Tectetan* en langue Indiene signifie *je ne t'entens pas*, & c'est la reponse qu'on donna aux Espagnols, lors qu'ils aborderent au havre de *Saint Antoine*, pour chercher de nouvelles terres : car ceux-ci se trouvant là firent signe aux habitans de leur dire le nom du Païs où ils se trouvoient ; à quoi les Indiens répondirent, *O tectetan*, ce qui veut dire, *Nous ne vous entendons pas.* Les Espagnols prirent cela pour le Nom de cette Côte, & depuis ils en ont fait

par

par corruption *Jucatan*, bien que la pointe de cette Côte ſoit appellée *Eccampi* par les Indiens. Cette pointe de *Jucatan* git à 21. Degrés de hauteur. Elle eſt de grande étendue, & plus elle avance en mer, plus elle eſt large. Sa moindre largeur eſt de 85. à 90. de nos lieuës. Elle eſt éloignée de *Xicalanco* à peu prés d'autant. Il y a des Cartes étrangeres qui repreſentent mal à propos cette pointe de *Jucatan* plus étroite, mais il eſt ſûr qu'elle a de l'Eſt à l'Oueſt deux cent lieuës de longueur. Elle fut decouverte en 1517. par *Hernandés de Cordoua*, mais ſeulement en partie. *Hernandés de Cordoua* étant parti de *San Jago* de *Cuba* pour chercher de nouvelles terres, ou pour prendre des travailleurs pour les Mines, & venant à l'Ile de *Guanaxos* ou *Caguanaxa* près du *Cap des Honduras*, y trouva un peuple benin, doux & ſimple, n'aiant point d'armes & paroiſſant ennemi de la guerre. Ces gens n'avoient d'autre occupation que la péche. *Hernandés* pouſſa plus loin & arriva à une pointe inconnue, où il trouva des chaudieres à ſel, & de petites tours de pierre

avec

avec des degrés, des Chapelles couvertes de bois & de chaume, où il y avoit des Idoles de femmes. Les habitans de cette pointe étoient vêtus richement & portoient des Manteline tres fines de coton blanc & de coton de couleur, des joiaux d'or & d'argent & des pendans de pierreries. Les femmes y étoient couvertes depuis le millieu du corps juſqu'aux talons, ainſi que ſur la tête & ſur le ſein, des mêmes étofes de coton. De là nos gens paſſerent à une autre pointe, qu'ils nommerent pointe de *Cotoche*; parce qu'y aiant rencontré quelques pêcheurs, qui de crainte ſe mirent à crier, en fuiant du coté de la terre, *Cotoche*, *Cotoche*, c'eſt à dire, *à la maiſon*, *à la maiſon*; ils crurent que les pécheurs leur diſoient le nom du Païs. Depuis cela la pointe a retenu le nom de *Cotoche*. Nos gens y trouverent au bord de la Mer une grande & belle Ville, où ils furent parfaitement bien reçus des habitans. Ils y virent de beaux édifices, avec de hautes tours, des Temples aſſés magnifiques, des rues pavées & beaucoup de commerce. Les maiſons y

étoient

étoient bâties de pierres & de chaux, mais ſimplement couvertes de chaume. Les chambres étoient hautes de dix à douſe degrés.

Les Indiens de ces Païs là ſervent leurs Idoles tant qu'ils peuvent, ils leur ſacrifioient autrefois des victimes humaines. Tous ceux qui ſont ſous la domination Eſpagnole exercent encore leur Idolatrie le plus ſecretement qu'ils le puiſſent. Ils ont bien pour la plus grande partie le nom de Chrétiens & la reputation de l'être; mais auſſi tôt que les Eccleſiaſtiques qu'on leur envoie ſont éloignés, ils ſe moquent du Bapteſme & des inſtructions. La haine qu'ils ont pour nous, à cauſe des injuſtices & des cruautés qu'on a exercées contre eux, contribue beaucoup à l'averſion qu'ils ont pour notre Religion. Cependant la crainte d'étre chatiés & pris pour eſclaves les rend exacts à l'exterieur, & ils affectent de jeuner, d'aller à la confeſſion & de porter les *Annates*, autant que le meilleur Chretien d'Eſpagne: mais avec tout cela, juſqu'à preſent les coups de bâton, que les Moines leur donnent ou leur font donner pour l'amour de Dieu, ont été

in-

incomparablement plus eficaces que les Sermons ni les Catechiſmes. Cependant ils ne manquent ni de bon ſens, ni de penetration. On aſſeure que les Idolatres de *Jucatan* & de *Cotoche* pratiquent la circonciſion, ſans qu'on puiſſe ſavoir d'où peut venir cette coutume. Ces Indiens m'ont toujours paru aſſés droits dans le Negoce. Ils ont quantité d'abeilles, de miel & de cire, dont ils ignoroient, dit on, l'uſage avant la venue des Eſpagnols. Il ne ſemble pas que cette terre ait des mines d'or ou d'argent, & quoique le Païs ſoit rude & pierreux, il ne laiſſe pas d'être fertile en maïz. On a fort detruit les habitans de ces Cantons. Le Païs eſt preſque deſert. Il s'en eſt ſauvé grand nombre dans les bois & dans les lieux non conquis, où ils ſe ſont joints aux autres Indiens. Le reſte vit dans l'eſclavage & l'opreſſion.

La Province de *Guatimala* eſt gouvernée par un Preſident dont l'autorité égale celle des Vicerois. *Guatimala* eſt la principale Ville de la Province qui porte ce nom. Cette ville fut autrefois (en 1541.) ruinée

entierement par un ouragan des plus violens, où ſix vint mille Eſpagnols perirent. Le jour qui preceda ce malheur quelques Indiens s'en allerent à l'Evêque, qui s'appelloit *Franciſco Maroquin*, & l'avertirent que l'on entendoit un horrible bruit ſous la Montagne au pied de laquelle la Ville ſe trouvoit batie. L'Evêque ſe moqua d'eux & les cenſura de ce qu'ils s'amuſoient à des viſions : mais ſur les deux heures apres minuit, le fatal Ouragan commença, & il ſortit de la Montagne comme un torrent d'eau, dont la violence entraina de gros quartiers de pierres & de rochers, & ravagea tout ce qu'elle rencontra. Cette ravine d'eau fut accompagnée d'un tremblement de terre furieux, qui bouleverſa la ville & la ruina de fond en comble. On entendit en même tems un bruit étrange dans l'air, & l'on vit en cette occaſion pluſieurs phénomenes extraordinaires. La Nouvelle *Guatimala* a été rebatie plus loin & dans une plaine ; mais elle n'eſt pourtant pas à l'abri des tremblemens de terre auxquels tout ce Païs eſt fort ſujet. Du reſte l'air y eſt doux & temperé & le Païs fer-

fertile en grains. On y a porté d'Eſpagne divers Arbres dont le rapport eſt mediocre, excepté celui des figuiers & des Abricotiers, qui viennent aſſés bien. Il y a des Cacaotiers, des vanilles & de l'*Indigo* en quantité, que l'on eſtime. Pour les mœurs, le genie & la Religion, (j'entens leur mêlange de Chriſtianiſme & d'Idolatrie) c'eſt ici la même choſe ſans diſtinction, que dans la Province de *Mexique* proprement dite, à *Nicaragua* & enfin dans toute la *Nouvelle Eſpagne*.

Quoi que la Ville de *Guatimala* n'ait pas beaucoup d'aparence, elle ne laiſſe pourtant pas d'étre fort conſiderable pour les denrées & pour le trafiq; mais ſa ſituation me paroit encore fort expoſée aux tremblemens de terre, parce qu'elle eſt trop voiſine des deux Montagnes qui ont cauſé la ruine de la vieille Ville: bien que, comme je l'ai déja dit, la nouvelle Guatimala ſoit dans une plaine & à plus d'une lieuë de la vieille. L'air y eſt ſain & agreable, & le climat aſſés temperé, quoique generalement il ſoit comme celui de *Mexique*. Les Campagnes & les Montagnes ſont remplies de bêtes à cornes, qui y multi-

plient beaucoup : ce qui paroit à la quantité de cuirs qui ſe trafiquent dans la Province de *Guatimala*. Le menu bêtail n'y eſt pas tout à fait ſi abondant, mais toujours eſt il certain qu'on peut vivre à très bon marché dans cette Province.

Guatimala étend ſon commerce aſſés loin, & même juſqu'au *Perou* par *Realeio* qui en eſt à cinquante lieuës ; ce qui fait qu'il y a de riches Negotians en cette Ville. Les uns y ſont venus avec du bien & l'ont augmenté, les autres y ont gagné tout leur avoir. Mais ordinairement ces Negotians le gagnent autant par les injuſtices qu'ils ſont ſoufrir aux Indiens, que par le trafiq : car il n'y a ſorte d'opreſſion où ils ne les tiennent, juſqu'à leur oter tout ce qui leur eſt neceſſaire pour vivre, & cela ſous mille pretextes ; comme pour n'avoir par fait leur tache, pour être un peu plus gais qu'à l'ordinaire, (ce que les maitres appellent étre yvre,) pour avoir manqué de ſaluer quelque Eſpagnol. Il arriva de mon tems qu'un *Repartidor* fit chatier à grands coups de bâton ſur le dos un de ces pauvres mal-heureux, qui s'étoit eloi-

gné

gné pour faire ſes neceſſités, étant preſſé d'un cours de ventre violent: parce qu'il l'avoit fait, à ce que diſoit le *Repartidor*, à deſſein de manquer de reſpect à N. Seigneur, qu'un prêtre, qui paſſa un moment apres, portoit à un agoniſant. Outre cela on manque de parolle aux *Indiens* en toutes les afaires qu'on fait avec eux. Si l'on les prend à ſon ſervice, on leur retranche le ſalaire impunément, & ſi par haſard ils ſe plaignent de celui qui les a trompé, & que le trompeur ſoit riche & puiſſant; ils doivent compter de paier tôt ou tard ces plaintes bien cherement. On viole leurs femmes, on les leur enleve brutalement, & l'on vend ou garde pour eſclaves les creatures que ces malheureuſes mettent au monde. Enfin on va juſqu'à les tuer les uns & les autres avec toute l'impunité poſſible; ſi ce n'eſt qu'il en coute quelquefois au meurtrier une ſomme d'argent, qui entre dans la bourſe du Preſident de *Guatimala*, ou dans celle d'un Confeſſeur, qui gratifie le criminel de quelques pardons de la part de Dieu: ſans que là Veuve ou les enfans de l'Indien en reçoivent autre dédommagement. Ces

excés ne ſont pas tout à fait ſi grans aux environs de *Mexico*, mais à quelques lieuës de là ils vont plus loin que je ne le ſaurois dire, & cela aliene entierement leur eſprit de la Religion Chretienne, dont ils diſent entr'eux que c'eſt la *Religion du Diable*. Je ne m'étonne donc point que les Naturels de ces Païs là ſoient perfides, & fourbes, comme nous l'experimentons & comme pluſieurs Relations l'aſſurent ; car il eſt conſtant que leurs Maitres en donnent l'exemple, par la conduite qu'ils tiennent. Je ne ſuis pas ſurpris auſſi qu'ils ſe portent ſi facilement à trahir notre Nation, lorſqu'ils tombent entre les mains des Avanturiers, comme j'ai eu occaſion de le voir plus d'une fois étant avec ces derniers.

D'autre coté ces mauvais traitemens font qu'une infinité d'Indiens & de Negres ſe ſauvent dans les Montagnes & en des lieux eſcarpés ou inacceſſibles, & s'y tiennent aux aguets pour piller les marchandiſes & détrouſſer les paſſans, qui ſont bien heureux, quand ils s'en tirent vie ſauve. Il eſt peut étre à craindre qu'un jour ces gens là ne s'emparent

de

de ce Païs. Ils ſe rendoient déja redoutables au tems que j'étois à *Guatimala.*

Au reſte, pour faire voir que je n'ai point impoſé au Lecteur, lorſque j'ai dit que les Eccleſiaſtiques ſont ſouvent les cauſes du peu de fruit que fait la Religion chez les Idolatres; je vais reciter un fait qui penſa cauſer beaucoup de deſordre parmi les Indiens à *Coban* de *Verapaz*, lorſque j'y paſſai. De tems immemorial les Curés ont établi chez les Indiens la coutume de porter un tableau à la paroiſſe, en leur perſuadant que ce tableau, qui repreſente un Saint de l'Egliſe, les rendra heureux, & les protegera contre toutes ſortes de malheurs; parce qu'au moment que le tableau eſt placé ou ſuſpendu dans l'Egliſe, l'eſprit du Saint y vient habiter, & ne quitte point ſa demeure, tant que celui qui a donné le tableau ſe gouverne bien. Juſques là il n'y a pas à redire encore. Suivant les regles du Chriſtianiſme des Indes, c'eſt une fraude pieuſe. Mais le but du Curé eſt d'excroquer de l'argent aux Indiens; deſorte que pour faire deſcendre l'Ame du Saint dans le tableau il ſe fait paier graſſe-

ment, ſans parler des bonnes ofrandes qu'il s'aſſure annuellement, pour y maintenir cette Ame en faveur de celui qui a placé le tableau & en faveur de ſa famille. Il arriva qu'un de ces Indiens aiant gratifié largement ſon Curé pour faire mettre un tableau de Saint Dominique à certain lieu de l'Egliſe, un autre Indien jaloux de cela & d'ailleurs ſon ennemi paia au double pour y faire mettre le ſien, qui repreſentoit Saint Ignace. Soit que ce dernier Saint fut efectivement mieux dans l'eſprit du Curé, ou que la ſeconde offrande plus grande que la premiere lui eut donné dans la vuë; Saint Dominique fut obligé de ceder le pas à Saint Ignace & d'aller ſe loger ailleurs comme il pût, ſans aucun égard pour ſon merite & pour ſon pouvoir: mais les Indiens prirent parti pour & contre, & la querelle s'échaufa ſi bien qu'ils vinrent aux coups. Il y en eut pluſieurs de bleſſés à mort. Les deux Saints ne parurent pas & ſe tinrent fort en repos pendant la bataille.

C'eſt par cette methode que les Curés & les Convens s'enrichiſſent extremement: car pour ne parler que

de

de certains profits qu'ils font ; ils tirent par an de ces tableaux une centaine d'écus plus ou moins, selon la quantité qu'il y en a dans une Eglise ; outre les poules, Chapons, Coc d'Indes & autres Volailles qu'on leur donne, & generalement presque tout ce qu'il faut pour se bien nourrir : desorte qu'ils n'ont que la peine d'amasser. De plus on leur fait en fruits, Chocolate & autres delicatesses, des presens si considerables, que souvent ils sont obligés de les revendre, de même que les Cierges dont il y a une prodigieuse abondance dans tous les Convens des Indes & chez tous les Prêtres. Autres choses dont les Maisons Religieuses font un grand trafic, ce sont les Bulles que le Pape envoie de *Rome* aux Indes, sur lesquelles on fait un profit extraordinaire, n'y aiant fils de bonne maison un peu scrupuleux en sa conscience, qui ne s'en munisse, pour deux Reales la piece ; quoi qu'il y en ait de beaucoup plus cheres. Les Espagnols obligent aussi leurs gens, soit Esclaves Negres ou autres d'en acheter, & s'ils n'ont pas le moien de les paier, on les fait tra-

vailler un peu plus longtems, jusqu'à ce que la somme que coutent ces Bulles soit paiée. Les ofrandes, qui se font aux bonnes Fêtes & la Procession des tableaux dont j'ai parlé, qu'on ne manque pas de porter en ceremonie dans les Villes & Villages aux grandes Fêtes produisent aussi beaucoup de largesses.

Avant que d'aller plus loin, je dirai un mot de *Realeio*, où ceux de *Guatimala* trafiquent beaucoup. C'est un Port sur la Mer du *Sud* à trois lieuës du *Volcan-veio*, qui est une Montagne de feu, que l'on voit de 20. lieuës en Mer. La Ville renferme environ 6. à sept cens familles; il y a trois Eglises & un Hopital: mais c'est un lieu fort mal sain. Il y a aux environs plusieurs rafineries & moulins à sucre, beaucoup d'abeilles, de poix, de goudron &c. *Pueblo Veio* est à trois ou quatre lieuës de *Realeio*. Tout le plat Païs est entre les mains des Indiens, qui sont fermiers ou tributaires de nos Espagnols: & ceux-ci leur envoient des *Padres* qui les instruisent & qui se font paier grassement de leur fonction, prenant eux mémes ce qui les accommode à l'honneur

de

de la Religion, dont ils ſe diſent les treshumbles ſerviteurs.

Il y a un grand Païs nommé *Fonduras* qui joint à la Province de *Guatimala*, & qui étoit extrémement peuplé avant la venue de nos gens, à ce qu'on aſſure : mais à preſent le peuple y eſt ſi fort détruit, qu'on ne trouveroit pas à armer parmi les Indiens quatre cent bons hommes. On en a fait perir beaucoup au travail des mines & dans l'eſclavage. Il s'en eſt auſſi ſauvé quantité dans les bois & dans les rochers. Les Eſpagnols ont conſtruit cinq villes dans cette Province. La principale eſt *Truxillo*, qui eſt Eveché. *Truxillo* eſt ſituée ſur une colline prés de la Mer, du coté du Nord. Pour les autres villes, elles ſont chetives & abandonnées, à cauſe qu'il ne ſe trouve plus tant d'or en ce quartier là.

Je vais retourner à la pointe de *Jucatan*. Il y a vis à vis de cette pointe une Ile que l'on nomme *Coſmella*, à ſoiſſante-dix lieuës du *havre de Saint Antoine*, (qui eſt la derniere pointe de *Cuba*,) & à cinq ou ſix de celle de *Jucatan*. Cette Ile eſt d'un aſſés grand circuit ; le ſol y eſt ferti-

le & le terrain plat. On ne dit pas qu'il y ait de l'or, mais elle abonde en fruits, en legumes & herbes potageres, en bétail, en volaille, en miel & en cire. Les Indiens ſont du même naturel que ceux de la pointe de *Jucatan*. Les Eſpagnols y ont planté diverſes Croix ſur les hauteurs, de même qu'ailleurs dans les *Indes*, pour marque de leur priſe de poſſeſſion à l'honneur de la ſainte Croix du Sauveur. C'eſt ce qui l'a fait nommer *Santa-Cruz*.

Il y a cent lieues de la pointe de *Jucatan* à *Rio grande*, & l'on laiſſe entre deux *Punta de las Mugeres* & la *Baie de l'Aſcenſion*.

Rio grande, eſt à ſeiſe ou dix ſept degrés de hauteur. Il y a cent cinq lieües de là au *Cap de Camaron*. De *Rio grande* au *Port de Hiqueras*, il y en a trente.

Du *Port ou havre de Higueras* à *Puerto di Cavallos* il y en a trente autres. C'eſt ici la deuxieme colonie d'Eſpagnols. *San Pedro* eſt à une journée de là en une plaine près des Montagnes. C'eſt la troiſieme Colonie. *Rio* d'*Ullua*, qu'un lac partage, n'eſt pas loin de là. On voit au milieu

de

de ce Lac quelques éminences de terre ſemblables à des Ilets.

De *Puerto* de *Cavallos* à celui qui porte le nom de *Triumpho de la Cruz*, il y a vint cinq à trente lieues. *Guomoreta*, *Saint Jaques* & *Truxillo* giſent entre deux.

De *Triumpho de la Cruz* au *Cap de Honduras* il y a trente deux lieues & delà à celui de *Camaron* un peu plus de vint.

De là à celui de *Gratias à Dios*, qui eſt à quatorſe degrés de hauteur, on compte ſoiſſante & neuf lieües. C'eſt la quatrieme Colonie. *Carthago* eſt entre deux.

Carthago Evêché peut contenir entre quatre & cinq cens familles, dont il y en a de fort riches. Cette ville trafique avec *Panama*, *Portobelo*, & *Carthagene*.

De *Gratias à Dios* à *Deſaguadera*, qui ſort du lac de *Nicaragua*, il y a ſoiſſante dix lieües. Nous laiſſerons cette côte, pour paſſer à la Province de *Nicaragua*.

CHAPITRE V.

Suite de la Deſcription de la *Nouvelle Eſpagne*. De la Province de *Nicaragua*.

VEnant de *Fondura* & paſſant par les Mines de *Chalatecca* on va à la Province de *Nicaragua*, qui s'etend juſqu'à la Mer du *Sud*. C'eſt un Païs beau & fertile; mais les chaleurs y ſont ſi grandes, qu'on ne peut y voiager de jour en été. Les pluies y durent ſix mois, & commencent ordinairement en May. Le reſte de l'année ſe paſſe en beau tems & en une ſéchereſſe continuelle. Il y a abondance de cire, de miel, d'arbres fruitiers, & de baume &c. On y voit peu de gros bêtail, mais en recompenſe beaucoup de cochons, dont les premiers ont été amenés d'Eſpagne & y ont foiſonné extrémement. Les villages des Indiens ſont aſſés propres. Leurs maiſons ſont faites de joncs & couvertes de chaume. Pour les metaux, il ne s'y

en

en trouve pas, que je ſache, bien que nos gens y aient vû de l'or, quand ils y vinrent, à ce qu'on aſſure. Il y a beaucoup de perroquets & d'autres oiſeaux, qui font un grand dêgat aux ſemailles, & qui en feroient bien davantage, ſans la prevoiance des habitans, qui les chaſſent avec des épouvantails faits de cannes & de roſeaux, ou les détruiſent avec la fronde & le fuſil.

On appelle avec raiſon cette Province de *Nicaragua* le *Paradis de Mahomet*, à cauſe de l'abondance & de la tranquilité qui y regnent egalement. Auſi les habitans y ſont ils voluptueux & fort vains. Du reſte leurs mœurs & leurs manieres ſe rapportent entierement à ce que nous avons dit des Mexicains. Quoique la cire y ſoit abondante, on s'y ſert ordinairement de torches de pin au lieu de chandelles. Les Indiens de *Nicaragua* parlent quatre languages differens, dont le principal eſt le *Mexicain*, qui s'étend dans une bonne partie des deux *Ameriques*. Par le moien de cette langue on peut ſe faire entendre à plus de quinſe cent lieües à la ronde.

de. Les danſes de ces Indiens ſont aſſés ſingulieres. Ils danſent en troupes de trois ou quatre mille & reçoivent tous ceux qui viennent ſe joindre à la bande. Ils netoient fort proprement le terrain ſur lequel on doit danſer ; après cela il y en a un d'entr'eux qui s'avance pour mener le branle. Ils ſe tournent de pluſieurs manieres en danſant, & ſe prennent tantôt par derriere, tantôt par devant, ſe ſeparent enſuite & tournent ſeuls, pendant qu'il y en a d'autres qui chantent quelques chanſons, ou jouent d'une eſpece de tambour, au ſon duquel celui qui mene le branle repond, & après lui tous les autres, tenant entre les mains des calebaſſes pleines de petites pierres, qu'ils ſecouent en danſant. Après avoir fait quelque tems cette figure, ils ſe croiſent, & tournent les uns derriere les autres en faiſant mille poſtures & mille grimaces. Les uns levent le pied & ſe prennent au talon en ſautant d'une maniere très agile. Les autres levent les bras. Il y en a qui font les ſourds, d'autres les aveugles. Ils rient, ils crient, & font en un mot toute ſorte de ſingeries. Ils ſolemniſent

ſent ces danſes le plus proprement qu'ils le peuvent, ornés de plumes & de pennaches, aiant des tours de coquilles aux bras & aux jambes. Après cela ils ſe regalent & paſſent la journée à boire enſemble.

Il part frequemment des vaiſſeaux de *Nicaragua*, qui vont à la Mer du *Sud*. *Realeio* eſt le lieu du rendévous. Ce Port a deux paſſes, dont celle du vent eſt fort étroite. Il y a outre cela deux mornes ou hauteurs qui en font les deux pointes. Les Navires y mouillent ſouvent pour faire du bois & pour la commodité du havre. La Ville de *Leon* eſt à une journée de là à l'Eſt. C'eſt le ſiege d'un Evêque, qui ſe tient plus à *Grenade* qu'en ſa ville Epiſcopale. Cette ville a été batie ſur le bord du lac de *Nicaragua*, par *Franciſco Fernandez*, de méme que *Grenade* & quelques autres villes ſituées ſur ce Lac, à cinquante petites lieues de la ſuſditte, preſqu'au bout du Lac & du coté qu'il dégorge en la Mer du *Sud*.

La Ville de *Leon* eſt batie fort proprement. Mais les Maiſons y ſont baſſes, à cauſe des tremblemens de

terre.

terre. Elles ont toutes des jardins & de beaux vergers. Cette ville, qui renferme autour de douſe cens maiſons, trafique ſur les deux Mers du Nord & du Sud: mais en general les habitans y paſſent la vie dans la molleſſe & l'oiſiveté, plus contens de jouir des plaiſirs & des commodités de la vie, que des richeſſes & du commerce. La beauté du Climat & l'abondance dont on y jouït contribuent beaucoup à cette molleſſe. Ils s'occupent à dormir, plus qu'à autre choſe, à gouter les plaiſirs de la campagne, à elever des oiſeaux &c. Cette ville n'eſt pas fort éloignée d'une Montagne de feu qui a ſouvent cauſé de grans dommages aux environs: mais comme elle brule preſentement beaucoup moins qu'autrefois, les habitans n'en craignent preſque plus rien. Pluſieurs Eſpagnols ont été d'opinion qu'il y avoit de l'or, & quelques uns y ont fait de grandes recherches ſans aucun fruit.

De *Leon* à *Grenade* le chemin eſt ſi egal & ſi beau, avec une telle abondance de toutes choſes, que je n'ai jamais rien vû de plus agreable. *Grenade* eſt une ville beaucoup mieux

batie

batie encore que *Leon*, il y a des negocians fort riches & qui trafiquent à *Carthagene*, à *Guatimala*, à *Comayaga*, & ailleurs: mais les habitans y ſont vains, comme ceux de *Leon*. Les Egliſes ſont magnifiques & les Couvents riches à l'excés. Auſſi n'y a t'il point de lieu où les Indiens ſoient plus maltraités.

Le meilleur negoce de *Grenade* ſe fait au départ des fregates qui partent du Lac pour *Carthagene*: car en ce tems lá on voiture à *Grenade* quantité de marchandiſes de grand prix, & l'on y voit arriver de tous cotés des troupes de mulets chargés d'Indigo, de cochenille, de ſucre, de cuirs, d'argent &c. L'argent des revenus du Roi ſe tranſporte ſouvent par cette même voie du Lac.

Il ſe trouve de fort grands poiſſons au lac de *Nicaragua*, entr'autres le *Manati*, ou *Lamentin*. Il a deux ailerons tout joignant la tête, & eſt de la forme d'un loutre. Ce poiſſon a trente cinq pieds de longueur & douſe au moins d'épaiſſeur. De la tête & de la queue il reſſemble au bœuf. Il a les yeux pëtits, la peau dure, velue & de couleur bleue,

&

& deux pattes courtes ſous le ventre. Les femelles de ces animaux ſont leurs petits comme les vaches & les élevent de même, aiant des mammelles pour leur donner à teter. Cet animal eſt amphibie. Les Indiens raccontent qu'un de leurs Rois aiant pris une *Manate* la nourrit pendant plus de vint-ſix ans en un étang nommé *Guainaba* prés de ſon Palais, & l'aprivoiſa ſi bien avec des morceaux de gateau & de viande qu'il lui donnoit, qu'avec le tems elle venoit manger à la main. A l'heure du jour que les Domeſtiques du Roi avoient accoutumé de lui donner de la nourriture, elle ne manquoit pas de mettre la tête hors de l'eau, & dés qu'on l'appelloit *Marto Marto*, mot qui en Langue Indiene ſignifie *brave* ou *genereux*, elle nageoit vers eux & ſortoit de l'eau, pour aller prendre le manger de leurs mains. Si l'on oublioit de lui donner à manger, elle venoit elle même le chercher prés du Palais, & y jouoit avec les enfans, en prenoit ſouvent cinq ou ſix ſur ſon dos & les promenoit ſur le Lac.

Le *Lac de Nicaragua*, n'eſt gueres éloigné

éloigné de la Mer du *Sud*, & communique à celle du Nord par *Rio Deſaguaderos* qui a plus de.... lieuës de cours depuis le lac à la Mer. La deſcente des fregattes par le *Deſaguaderos* eſt quelquefois longue & ennuieuſe pour ceux qui prennent cette voie : à cauſe qu'il faut ſouvent charger & décharger les Vaiſſeaux pour les alleger, quand on paſſe entre les rochers. Il ſe tient quantité de Crocodiles autour du Lac & de la Riviere. Ces Animaux ſont fort dangereux ſi l'on n'y prend garde. Ils font leurs œufs ſur terre, dans le ſable & de la groſſeur des œufs d'Oie. Ils ſont ſi durs, qu'un coup de pierre ne ſauroit les rompre. On mange quelquefois de ces Crocodiles, mais c'eſt faute de meilleure nourriture : quoique la chair de ces Animaux ſoit aſſés du goût des Indiens.

Quand on a paſſé la Province de *Nicaragua*, on vient à un Païs rude & facheux, à cauſe des Bois & des Montagnes, où les chevaux & les mulets ne paſſent qu'avec beaucoup de peine. On trouve aux environs de ce Païs là en Mer & ſur le rivage

de

de fort grandes tortues, qui font auſſi leurs œufs dans le ſable, comme les Crocodilles. Tous ces Animaux ne couvent pas ; ils ſe contentent de laiſſer leurs œufs dans le ſable, où la force du Soleil les fait éclorre en peu de tems. La chair des Tortues eſt fort ſaine & de bon gout étant fraiche. J'en parle par experience, en aiant mangé avec les Avanturiers, qui en font leur meilleur ragout.

Du Cap de *Gratias à Dios à Rio Deſaguaderos* il y a ſoiſſante-dix lieuës, ainſi qu'on l'a dit. Du *Desaguadero* à *Corobaro* il y en a quarante.

De *Corobaro* à la vieille Ville de *Nombre de Dios* il y en a..... *Veragua* & *Rio Sivero* ou *Suvere* giſent entre deux. Par les diſtances que je viens de donner, & par celles que j'ai donné au Chapitre precedent, il paroit qu'il y a cinq cent lieuës de la pointe de *Jucatan* à *Nombre de Dios.*

Les Indiens qui demeurent entre *Nicoia*, & *Carthago*, aux environs de *Rio Sivero* & prés de *Veragua*, ne diferent en rien de ceux dont j'ai parlé, excepté qu'ils ſont plus rudes

& plus incivils. Ceux des Montagnes entre *Nicoia* & *Carthago*, ſont fort barbares & haïſſent à mort les Eſpagnols qui les appellent *Indiens guerriers*, parce qu'on n'a pû venir à bout de les domter. Il ſe trouve dans les Montagnes de ce Païs là des tigres, des ſinges & autres bêtes ſauvages. On y en voit une que ces Indiens nomment *Coſcui*, qui reſſemble à un pourceau noir. Cette bête eſt garnie de poils; elle a la peau dure & les yeux petits, les oreilles larges comme celles d'un elephant, l'ongle diviſé, le muſeau dur & une voix ſi forte, qu'elle étourdit. On aſſure que la chair de cet Animal eſt de bon goût & bonne à manger.

Il y en a une autre qui a ſous le ventre un ſac où elle cache ſes petits, lorſqu'elle eſt obligée de fuir. Elle reſſemble au Renard, & a les pieds comme ceux d'un ſinge, ou plutôt comme les mains d'un homme, & les oreilles comme celles d'une ſouris.

On voit encore en ces quartiers là un Animal à quatre pieds qu'on nomme Iguanna. Cet Animal reſſemble au lezard. Il a une houpe ſous le menton, comme un petit tou-

toupet de barbe, ſur la tête une crête comme les coqs & ſur le dos des pointes aigues. Sa queuë eſt longue, fort aigue, un peu retrouſſée. Cet Animal eſt mis entre les Reptiles non nuiſibles. Sa femelle pond quarante à cinquante œufs à la fois de la groſſeur d'une noix. Le jaune & le blanc y ſont ſeparés comme aux œufs de poule, & ces œufs ſont auſſi bons à manger & même de meilleur goût que leur chair. Il ne faut cuire ces œufs d'*Iguanna* ni au beure, ni à l'huile, mais ſeulement à l'eau. L'*Iguanna* eſt du nombre des Amphibies, car il vit ſur terre & dans l'eau. Il grimpe ſur les arbres, & comme ſa figure n'eſt pas agreable à voir, ceux à qui il eſt inconnu en ont horreur. Cet Animal peut bien vivre dix à douſe jours ſans manger. Sa chair eſt de tres bon goût, mais elle eſt fort contraire à ceux qui ont eu, ou qui ont encore la verolle; car s'ils en mangent, elle la fait ſortir, & renouvelle leurs douleurs. De ſorte qu'il y a peu d'Eccleſiaſtiques & de Seculiers qui oſent en manger parmi nos gens.

Les Eſpagnols ont commencé à batir,

batir, vers le milieu de ce Siecle, *Sainte Marie*, ſur la Riviere de ce Nom, & cette Ville ſe rendoit conſiderable dans le tems que j'étois encore au *Mexique*.

CHAPITRE VI.

De l'Anciene Ville de Nombre de Dios, *abandonnée aujourd'hui & qui n'a de ſon anciene Magnificence que le nom. Des deux* Panama, *de* Porto-Belo, *de* Darien *&c.*

IL y a déja du tems que l'on a abandonné cette Ville de *Nombre de Dios*, à cauſe de ſa mauvaiſe ſituation, pour s'aller établir à *Porto-Belo*, où le havre eſt beaucoup meilleur & de plus facile défenſe, que n'étoit celui de *Nombre de Dios*. Voici pourtant ce que j'ai à dire de *Nombre de Dios*, pour la ſatisfaction des Lecteurs, qui peut étre ne ſeront pas fachés de connoître cette Ville: & je les avertirai en même tems, que ce que j'en dis ici ſe doit preſentement preſque tout appliquer à *Porto-Belo*.

Nombre de Dios a eté une place fort marchande du coté du *Nord.* Aprés un mauvais rencontre, *Diego de Niqueſa*, Eſpagnol s'étant retiré en un havre de ce quartier là avec le reſte de ſes gens, y dit ces propres parolles, *in Nombre de Dios*, c'eſt à dire, *au Nom de Dieu*, & ſe mit enſuite à bâtir quelques petites maiſons en ce même lieu, pretendant y commencer une Ville. Aprés lui d'autres continuerent ſon projet & le nom de *Nombre de Dios* reſta à la Ville. Cette Ville s'étendoit Eſt & Oueſt en ſa longueur, ſuivant le rivage de la mer, au milieu d'un fort grand Bois en un lieu mal ſain, ſur tout en hyver, à cauſe de la grande chaleur & de l'humidité de la terre, qui y cauſoient des exhalaiſons peſtilentielles: ſans parler d'un Marais prés de la Ville, du coté de l'Oueſt; ce qui faiſoit que les habitans n'y étoient pas de longue vie. Les maiſons y étoient toutes bâties à la maniere d'*Eſpagne*, de même que celles de *Panama* & des autres Villes des Indes Occidentales. La pluſpart des Marchans de *Nombre de Dios* avoient auſſi maiſon au vieux *Panama*, qui

dans

dans la ſuite a eté auſſi abandonné, aprés que les Anglois l'eurent pillé & brulé, ainſi que je vais le dire. Les Marchandiſes du *Perou* étoient apportées à *Panama*, & celles d'Eſpagne & des Mers du Nord à *Nombre de Dios*. Ces Marchans & ces Negocians y faiſoient leur reſidence tous enſemble, juſqu'à ce qu'ils euſſent bien rempli leur bourſe; & alors ils ſe retiroient ailleurs au *Mexique*, dans le *Perou*, & la pluſpart du tems en *Eſpagne*.

Le havre de *Nombre de Dios* étoit à l'extremité Septentrionale, & pouvoit contenir pluſieurs Vaiſſeaux. On y apportoit d'*Eſpagne* quantité de fruits & de legumes, parce que ces choſes venoient rarement à bien. On y portoit de même toutes ſortes de denrées de *Saint-Domingue*, de *Cuba* & de la Province de *Nicaragua*, comme du maïz, du froment, du pain de *Caſſave*, de la chair de porc &c. D'Europe on y portoit encore de la morhue & autres ſemblables choſes; de *Panama* on y amenoit des vaches, on y portoit de la chair fraiche, des fruits des Indes. Et à l'égard des autres Marchandiſes, les

navires Eſpagnols y venoient décharger annuellement des vins, de la farine, des olives, de l'huile, des figues, des raiſins, des étoſes de ſoie & de laine; enfin toutes ſortes ſortes de Marchandiſes de debit aux Indes.

Toutes ces Marchandiſes, denrées &c. étoient voiturées enſuite & le ſont encore aujourd'hui, par des Bataux plats ſur *Rio Chiagro*, juſqu'à un lieu nommé Venta de *Cruze*, à quatorſe ou quinſe lieuës de *Panama*. On les delivroit là entre les mains d'un Facteur Eſpagnol, qui les marquoit & les gardoit juſqu'à ce qu'elles fuſſent envoiées par terre au vieux *Panama*, à l'autre coté de l'*Iſthme*; d'où on les portoit enſuite par mer dans tout le *Perou*, dans la Province de *las Carcas*, au *Chili* &c, de même que celles de ces Païs-ci étoient portées, en contr'échange dans toutes les parties Septentrionales.

L'or & l'argent que l'on apporte de la Mer du *Sud* ſe voiture generalement par terre: mais les Marchans Eſpagnols en font paſſer beaucoup dans des balles de Marchandiſe, pour frauder les Droits. Toutes ces Mar-

Marchandiſes ſont embarquées trente jours aprés l'arrivée de l'*Armada* ou Flote Eſpagnole, qui part enſuite de *Porto-Belo*, pour faire voile du coté de *Carthagene*, où elle charge l'argent du *Mexique* & ſe joint à la Patache qui vient prendre pour le Roi d'*Eſpagne* les taxes & l'argent des Gabelles. Ces Vaiſſeaux ſillent enſuite de *Carthagene* à la *Havana* dans l'Ile de *Cuba*, & s'y joignent au reſte de la Flote, qui charge les efets des Negocians de *Mexique* à la *Vera-Cruz*: & tous ces Vaiſſeaux font enſuite voile de conſerve pour *l'Eſpagne*, en débouquant dans la Mer du *Nord* par la Mer de la *Floride*.

Le vieux *Panama* eſt une des premieres Colonies des Eſpagnols dans le Continent, à cauſe de la communication des deux Mers. Cet endroit ſe peupla bien-tôt, & ſeroit encore tres floriſſant, ſi le pirate Morgan ne l'eut détruit en 1670. Il y avoit un Gouverneur Eſpagnol qui tenoit un rang conſiderable apres le Viceroy de *Mexique*. Panama étoit alors tout ouvert, ſans murailles ni forteresſes. Deux méchantes Redoutes lui ſervoient de defenſe, l'une au bord de

la Mer, l'autre ſur le chemin de *Cruz*, garnie chacune de ſix petites pieces de canon. Cette Ville avoit ſept à huit mille maiſons la pluſpart de bois & de roſeaux. Les rues en étoient aſſés belles, larges & regulieres. Les gros Marchans occupoient les plus belles Maiſons de la Ville, & rien ne manquoit à la magnificence de ces Meſſieurs. On y voioit huit Couvens, une belle Egliſe Cathedrale & un Hopital deſſervi par les Religieuſes. L'Evêque étoit, comme il eſt encore, ſuffragant de l'Archevêque de *Lima*, & Primat de *Terra Fierma*. Les Campagnes y étoient aſſés bien cultivées. De beaux jardins & des fermes ornoient les environs de la Ville. Tout cela fut reduit en cendres par Morgan.

Les Eſpagnols dénichés de là s'allerent établir à quatre lieuës plus loin, & bâtirent le nouveau *Panama*, qui donne ſon nom à une Baie conſiderable, où ſe jettent des Rivieres autrefois, & peut-être encore, fertiles en or. Cette Ville eſt revetue d'une haute muraille de pierre. On y voit de belles Egliſes & de riches Couvens. La Maiſon du Preſident & en ge-

general tous les Batimens publics y ſont magnifiques. Il y a huit Egliſes Paroiſſiales, & trente Chapelles. Du coté des fortifications il y auroit bien des choſes à dire. On y a planté quelques pieces de canon ſur les murailles & fait des redoutes vers la mer.

Voici les Oficiers Roiaux de l'Audience de *Panama*. Le Gouverneur, un Capitaine General, le Preſident, quatre Conſeillers, un Prevoſt & le Procureur General. Un Auditeur des Comptes, un Threſorier General & un Commiſſaire, auſſi General.

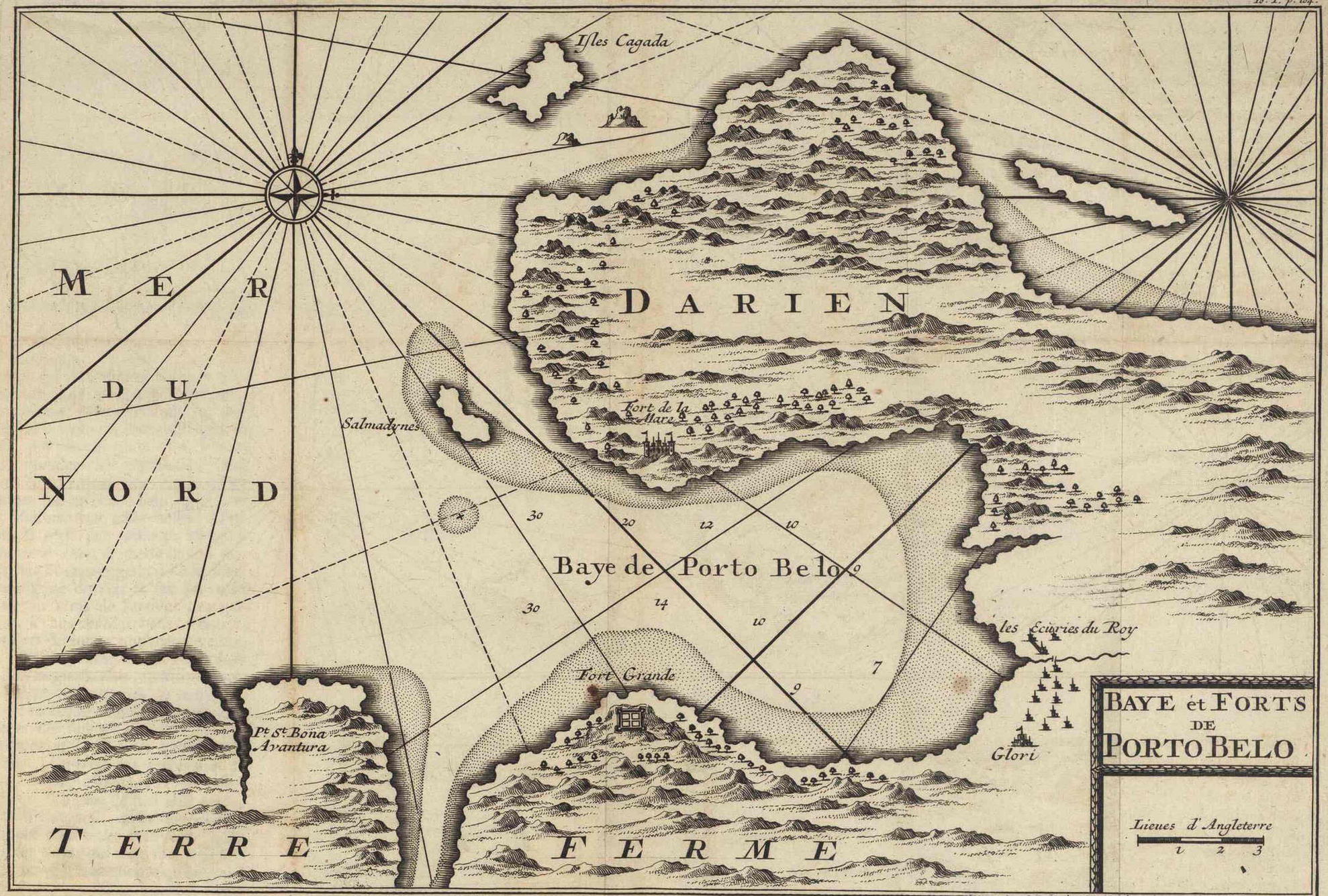
Les Revenus de l'Evêque, dont le Siege eſt le premier de *Terra-Fierma*, ne ſont pas auſſi conſiderables qu'en pluſieurs autres lieux des *Indes*.

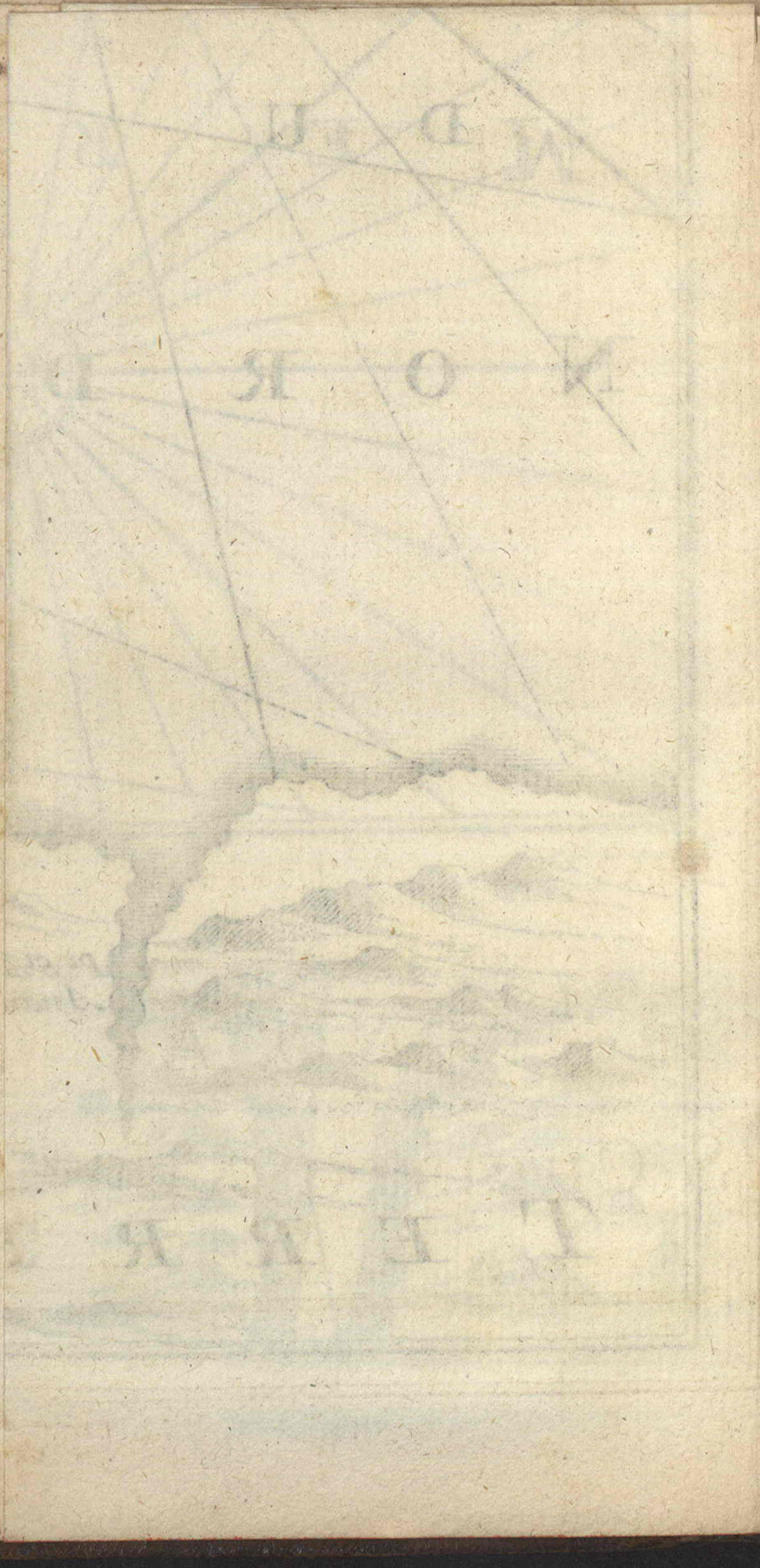
Il n'y a ni Bois ni Marais prés de *Panama*, & l'on n'y eſt pas expoſé aux brouillars. Les humidités commencent à la fin de May & durent juſqu'en Novembre. Les Vens de Mer y regnent alors du S. O. pendant ſix mois, mais dans les ſix autres mois ils ſouflent de l'Eſt & du N. E. Les pluies ne ſont pas tout à fait ſi violentes à *Pa-*

nama que dans les deux côtés de la Baie.

Comme tout le commerce du *Chili* & du *Perou* vient aboutir à *Panama*, les Magasins de cette Ville y sont toujours pleins, & la Mer n'y est jamais sans vaisseaux. J'aurai occasion de parler encore de *Panama* dans la seconde partie de cette Relation.

Je viens presentement à *Porto-Belo*, qui a pris la place *de Nombre de Dios*. Presque tout ce qui a eté dit sur le Negoce de cette derniere place ruinée se peut appliquer à *Porto-Belo*, ainsi que je l'ai déja remarqué. Le havre de *Porto-Belo* est grand & commode, de bon mouillage & de bon abri. Il est defendu par deux Forts, outre celui de *Saint-Michel*, qui est plus avant dans le port. C'est là que les galions vont prendre les threfors du *Perou*, qui sont apportés par terre de *Panama*. La Ville est au fond du havre en forme de Croissant, & c'est sur le milieu du Croissant qu'est le petit Fort susdit environné de maisons du coté de la place. Cette place est sous la garde d'un Commandant qui a sous lui 15. ou vint goujats, qui n'ont rien de guerrier que l'épée &


Isles Cagada
M E R
D U
N O R D
D A R I E N
Fort de la Mare
Salmadynes
30
20
12
10
Baye de Porto Belo
9
30
14
10
les Ecuries du Roy
Fort Grande
7
9
Pt St Bona Avantura
Glori
T E R R E
F E R M E
BAYE et FORTS DE PORTO BELO
Lieues d'Angleterre
1 2 3



la mouſtache. Le plus grand des trois Forts eſt à l'Oueſt ſur une eminence & à deux cent pas du rivage. Celui-ci eſt commandé par une hauteur : ce qui fut cauſe de ſa priſe par les Anglois. La Ville a deux grandes ruës croiſées par pluſieurs autres, avec une petite place d'armes au millieu. Les Egliſes & les Maiſons ſont aſſés belles. Pour l'air, il n'eſt pas meilleur ici qu'à *Nombre de Dios*, à cauſe de ſon terrain bas & marecageux à l'Eſt. Mais la malignité de l'air ſe fait ſur tout ſentir au tems de l'arrivée des gallions, à tous ces Marchans, Soldats, Matelots & autres nouveaux venus, qui ſe laiſſent aller à manger & boire ſans regle & ſans aucun regime; ce qui ne manque pas de leur cauſer de terribles maux, & particulierement des fievres ardentes & des diarrhées, qui enlevent quantité de monde. Ce n'eſt pas ſeulement le fruit, & l'air marêcageux de *Portobelo*, qui fait tant de mal aux étrangers : il faut auſſi qu'ils ſe précautionnent contre les mauvaiſes qualités des eaux, qui ſont fort mal ſaines à boire. Il faut encore qu'ils pren-

nent garde à ne pas avoir les pieds humides, ou mouillés en tems de pluie: car cette humidité jointe aux grandes chaleurs de ce mauvais air leur cauſeroit des fievres mortelles. Je parle de ceci par experience & comme aiant ſejourné à *Porto-Belo* avec nos Flottes. Je ſuis perſuadé que ce qui contribue le plus aux indiſpoſitions des hommes qui changent de climat, c'eſt de ne pas vouloir s'aſſujettir aux coutumes & au regime des Païs où ils ſont nouveaux venus, & de s'opiniatrer à y ſuivre leurs fantaiſies & leurs paſſions. C'eſt ainſi que les Eſpagnols venus d'Eſpagne ne veulent ordinairement rien changer à leur maniere de vivre étant aux Indes: d'où il reſulte qu'ils y trouvent fort ſouvent leur tombeau, ou du moins beaucoup d'infirmités.

Le *Tabardillo*, regne auſſi beaucoup à *Porto-Belo*, & à *Darien*; & generalement on y eſt ſouvent expoſé dans toute la *Nouvelle-Eſpagne*. C'eſt une fievre contagieuſe & tres violente, qui conſume les entrailles & fait mourir dés le troiſieme jour. Il s'exhale du corps des malades une puanteur inſupportable cauſée par la pour-

pourriture des entrailles & de l'eſtomac.

Porto-Belo étant extrémement frequenté par les Marchans au tems de l'arrivée des Galions ; les denrées y ſont alors d'un prix extraordinaire, & les logemens ſi chers pendant les vint ou vint-cinq jours qu'on charge & décharge les marchandiſes, que les bourgeois qui loüent des appartemens font autant ou plus de profit que ceux qui viennent negocier.

La largeur de la terre entre *Nombre de Dios*, ou *Porto-Belo*, & *Panama*, eſt de 16 à 17 lieuës d'une mer à l'autre.

D'Ici aux écueils que l'on appele *Farallones* de *Darien* à huit dégrés de hauteur, il y a ſoiſſante dix lieuës. *Darien* n'eſt pas ſituée en un endroit plus ſain & moins expoſé aux chaleurs que *Porto-Belo* & c'eſt ce qui eſt cauſe que tous les habitans de ce lieu y ſont de fort mauvaiſe couleur & jaunes comme s'ils avoient la janniſſe. Je ne ſai pourtant ſi cela vient uniquement de la ſituation & du Climat. Il y a pluſieurs autres places ſituées à pareille hau-

teur, mais à la verité dans des lieux où il y a des ſources & des fontaines d'eau vive & claire, où les habitans ſe portent fort bien & ont aſſés bonne couleur. *Darien* eſt ſur la Riviere de ce nom & eſt environnée de hautes Montagnes : de ſorte que le Soleil du Midi y frape directement, & que la reverberation de la chaleur de cet aſtre s'y fait ſentir des deux côtés, devant & derriere: ce qui contribue aux ardeurs inſupportables & mal ſaines de l'été, plus que le climat où elle eſt. Dailleurs le terrain de *Darien* ne vaut abſolument rien, car cette place eſt dans un Marais d'eau puante. Les habitans y ſont continuellement infeſtés de toutes ſortes de vermine. Si l'on y creuſe à la profondeur de deux ou trois pieds, on decouvre auſſi tôt des ſources d'eau corrompue, qui ſe communiquent à a Riviere, dont le cours eſt lent & retenu par la bourbe. Cette Riviere va ſe jetter dans la mer en traverſant la vallée de Darien. La garniſon de *Darien* eſt auſſi bonne que celle de *Porto-Belo*.

On trouve en ces quartiers là des tigres, des lions & des crocodiles.

Il y a des boeufs ſauvages, des cochons, & des chevaux en fort grand nombre, & plus grans que ceux d'Eſpagne. Il n'y manque ni fruits, ni herbes potageres, ni legumes, excepté, comme je l'ai dit, près de *Darien*, où le ſol eſt ſterile & mauvais. Les Indiens de l'Iſthme & des lieux voiſins ſont generalement fort bruns & de couleur d'olive, bien proportionnés de corps, & diſpos. Ils ont peu de poil, même à la tête & aux ſourcils, & s'ils en ont, ils le font tomber avec certaines herbes, dont j'ai oublié le nom. Ces Indiens vont nuds juſqu'à la ceinture, mais ils ſont couverts de la ceinture aux genoux. Les plus diſtingués d'entr'eux le ſont juſqu'aux pieds.

La Riviere de *Darien* eſt à huit degrés de hauteur : ainſi les jours & les nuits y ſont à peu prés égaux.

Je ne dis rien ici des fruits qui ſe trouvent dans l'Iſthme de même que dans toute la *Nouvelle-Eſpagne* &c. tels que ſont les *Sapotas*, *Sapotillas*, *Avogados*, *Goyaves*, *Papaias*, *Junipas*, *Ananas*, *Bananes*, *Plantains* &c. toutes les Relations des Indes Occidentales faiſant aſſés connoitre

ces fruits. D'ailleurs mon deſſein, en donnant cette Relation, eſt de décrire exactement les choſes qui me paroiſſent avoir été oubliées par les Ecrivains, ſoit pour la ſituation des Lieux, ou pour l'état preſent du Païs.

Il faut que je donne mon avis touchant la maladie qui eſt le plus à craindre dans ces Païs brulés & mal ſains, ſur tout du côté de *Panama*, & le long de la côte de la *Mer du Sud*. Après que l'Eſté a fini, il y regne des pluies continuelles tout le reſte de l'année & ces pluies ſont ſur tout fort dangereuſes aux nouveaux venus ; car auſſi-tôt qu'on l'a reçue ſur le corps, elle y forme des puſtulles & des bourgeons, & il s'y engendre outre cela des vers longs & minces entre cuir & chair: deſorte que le corps s'ulcere & ſe pourrit. Le ſeul remede eſt de ſe tenir ſec, & ſi l'on eſt obligé d'aller à la pluie, de changer auſſi-tôt de linge. Il faut auſſi avoir ſoin de ſe tenir propre. On ne ſauroit croire combien la propreté du corps contribue à la ſanté dans les Climats Meridionaux.

On

On trouve à neuf lieües de Darien & dans cette partie de la *Nouvelle Grenade* que l'on appelloit autrefois *Caribane*, un village nommé *Futeraca.* A trois lieües de là on trouve *Vraba* vers le Golfe de *Darien.* Vraba a été autrefois conſiderable & la Capitale d'un Roiaume. A ſix lieües plus loin on a *Feti*, plus loin à neuf lieües *Zereme*; à douze lieuës de *Zereme*, *Sorache.* Ce ne ſont là que des villages habités autrefois par des *Indiens*, qui mangeoient leurs ennemis, & les priſonniers faits à la guerre.

Le Golfe a quatorze lieuës de longueur, & ſix de largeur à ſon embouchure; car à meſure qu'il s'avance dans les terres, il va en étreciſſant. Tout ce qu'on plante ou ſême en ce Païs là croit fort vite; car on y a au bout de huit à dix jours des concombres, des courges, des melons & autres fruits.

C'eſt à la Riviere de *Darien* que je pris parti en 1681. avec le Capitaine *Coſſon* Anglois, qui couroit alors cette côte avec ſes Flibuſtiers. Ils trafiquerent là avec les naturels du Païs, & pillerent bravement les

Eſpa-

Eſpagnols. Il ne ſeroit pas dificile aux autres Europeans de s'établir en ce Canton, & ſi l'on y étoit une fois maître de la communication des deux Mers, le negoce de la Mer du Sud, & tout le commerce du Pais tomberoient bien-tôt entre les mains de ces nouveaux hôtes.

CHAPITRE VII.

De la Nouvelle Grenade, de Carthagene, Sainte Marthe &c.

AU delà du Golfe & du même côté que *Carthagene*, on a *Saint Sebaſtien* de *Buona Viſta*, & plus loin la Riviere de *Zenu*, où il y a un havre & une Ville à ſept ou huit lieuës de la Mer. Il s'y fait aſſés de trafiq en ſel & en poiſſon, & l'on y fabrique divers ouvrages d'or & d'argent. L'or ſe trouve dans cette Riviere au tems des écoulemens des eaux & après les fortes pluies. Ces endroits ont été découverts en 1502. par *Roderigo* de *Baſtides*. Deux ans après & depuis encore

core en 1509. *Alonſo de Hojeda* & *Giovani Della Coſa* y envoierent des gens pour reconnoître ce Païs & ſes habitans, & pour s'informer de leurs richeſſes. Ces Indiens ſe mirent en defenſe & prirent les armes pour chaſſer les Eſpagnols. Mais ceux-ci leur firent des demonſtrations d'amitié & leur donnerent à connoître leurs intentions pacifiques, par un Interprete qne *François Piſarre* avoit amené. Ils ſe declarerent donc pour gens tranquilles, qui avoient été long tems en mer, & qui ſe trouvant dépourvûs de vivres & d'autres choſes neceſſaires ne cherchoient qu'à ſe ravitailler &c. Ces Indiens plus aviſés repondirent ſagement à nos gens, " Il n'eſt pas im-
„ poſſible que vous ſoiés tels que
„ vous dites, mais comme vous ne
„ ſauriés nous en donner aucune aſ-
„ ſurance, retirés vous d'ici, car
„ nous ne ſommes pas d'humeur de
„ ſoufrir les bravades des étrangers.
On ajoute qu'un Eſpagnol de la troupe leur aiant dit qu'on ne pouvoit ſe retirer de la ſorte, & qu'on avoit commiſſion du Pape pour les convertir auparavant à la Foi &

les

les baptiſer enſuite ; ils écouterent cela froidement & avec mépris. Mais quand cet Eſpagnol achevant de montrer l'eſſentiel de la commiſſion, leur eut dit que le Pape eſt le Lieutenant de Jeſus Chriſt par tout le monde, qu'il a pleine & abſoluë puiſſance ſur toutes les ames en ce qui regarde la Religion, & qu'enfin il avoit donné les Païs du Nouveau Monde au Roi d'Eſpagne ; ſur quoi eux Eſpagnols étoient venus pour en prendre poſſeſſion à la gloire de Dieu & de Notre Saint Pere le Pape : les Indiens ſe mirent à rire & lui repondirent. „ Ce que vous dites de la „ gloire de Dieu eſt fort bon, mais „ cet homme, que vous appellés „ Pape, eſt bien hardi on bien ſot, „ d'aller donner ce qui ne lui apar- „ tient pas & qu'il ne ſauroit livrer. „ Votre Roi doit être bien pauvre „ ou bien affamé, pour vouloir „ prendre par force les Païs des au- „ tres Peuples & de ceux qui ne lui „ font aucun mal. Si vous n'étes „ pas ſatisfaits de notre réponſe „ & que vous perſiſtiés à vouloir „ nous aſſujettir, nous vous traite- „ rons en ennemis & nous vous

„ cou-

„ couperons vos têtes. “ Ces menaces n'empêcherent pas que les Eſpagnols aidés de la force ne les vainquiſſent, & n'aſſujettiſſent ces Païs, comme tous les autres.

Il y a ſoiſſante-dix lieuës de là à *Carthagene*; de *Carthagene* à *Sainte Marthe* il y en a cinquante. On trouve le *Rio grande* entre deux.

Il y a à l'embouchure d'un havre que l'on a nommé *Puerto de*..... une Ile que les Indiens appelloient autrefois *Codego*; & c'eſt par là que nos gens commencerent à s'établir en ce quartier du territoire de *Carthagene*. L'Ile dont je parle a deux lieuës en longueur & à peu pres autant de largeur. Ce Païs étoit habité par des pêcheurs à la venuë des Eſpagnols; mais on les a détruit entierement, ainſi qu'on a fait ailleurs des habitans du *nouveau Monde*. Cependant les habitans de cette étenduë de Côtes, qui fait partie de l'Audience de *Santa Fé*, où eſt le *Nouveau Roiaume de Grenade* &c. ont reſiſté plus longtems & plus courageuſement que les autres à la donation de ſa Sainteté Ce Païs abonde en poiſſon, en fruits & en tout ce qui eſt neceſſaire à la vie.

Les

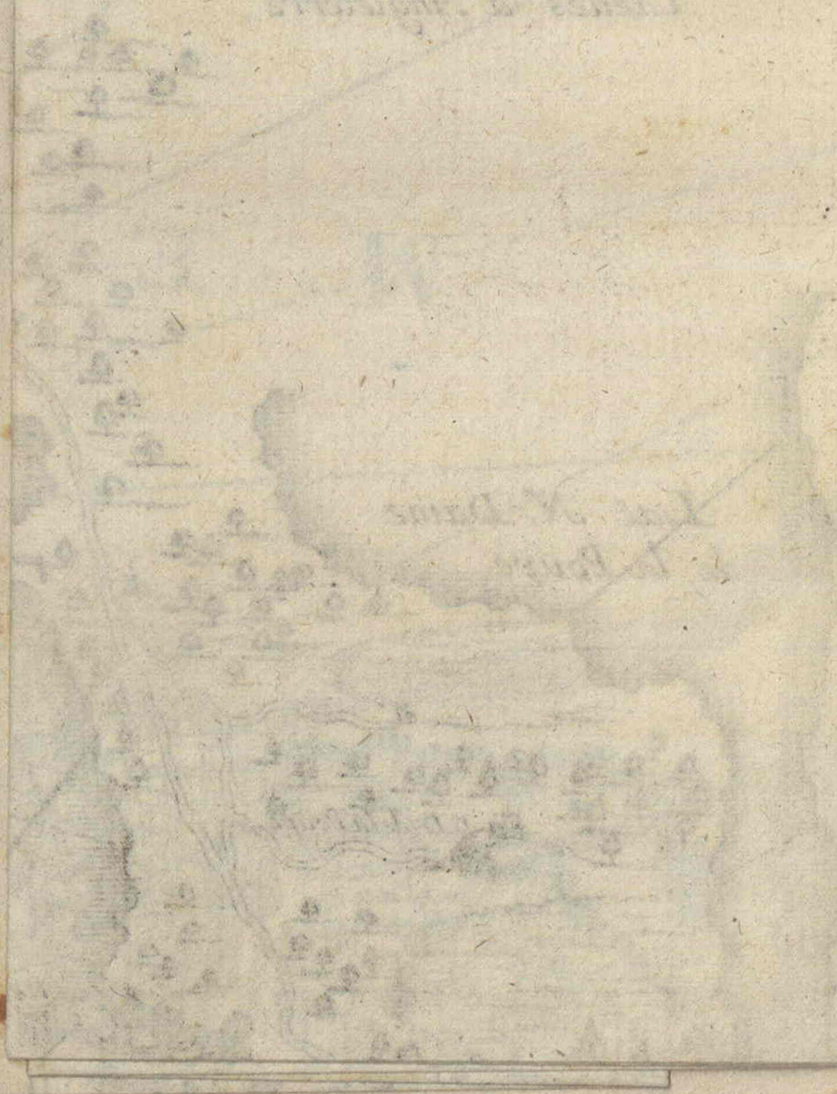
Les habitans s'habillent de toiles de Cotton. Autrefois tous ces Indiens, hommes & femmes, alloient à la guerre, & ils pratiquent encore la même coutume plus avant dans le Païs, où les Eſpagnols n'ont pas penetré. Un certain *Martin Ambiſe* faiſant la guerre ſur les frontieres de *Carthagene* contre les Indiens de *Zenu* y prit en 1509. une fille de vint ans qui avoit déja tué de ſa mains quinze ou vint de nos Eſpagnols. Ces gens mangent leurs ennemis & ſe ſervent de fléches empoiſonnées. Ceux qu'on n'a pas ſubjugué ſont, à ce qu'on aſſure, fort riches. Ils portent aux bras & aux jambes des braſſelets d'or enrichis de perles. Ils ont des plaques d'or aux oreilles, & ſur le front.

Entr'autres marchandiſes, il y a ſur cette Côte, beaucoup de ſel, de poiſſon, de piment ou poivre de *Breſil*; de l'or, des *perles*, des emeraudes & autres choſes precieuſes, des bois de teinture, quantité de fruits &c.

Ces peuples ne connoiſſoient pas le commerce avant la venue des Eu-

ro-

CARTAGENE
Avec ses Ports, et ſes FORTS.



ropeans : mais on leur a fort bien apris dans la ſuite la valeur de l'or & de l'argent. On raconte qu'un Eſpagnol qui avoit faim étant allé chez un Indien pour achepter un poulet, & lui aiant preſenté une Reale en paiement ; l'Indien la prit entre ſes dens en lui diſant qu'il étoit ſurpris de ce qu'en échange d'une choſe bonne à manger, on lui en donnoit une qui ne l'étoit pas. Sur quoi l'Indien lui rendit ſon argent avec mépris & retira ſon poulet.

La Ville de *Carthagene* eſt ſituée avantageuſement ſur la côte à quinze ou dix huit lieuës des petites Iles de *Saint Blaiſe*. Cette Ville eſt diviſée en haute & baſſe. La haute ſeule s'appelle proprement *Carthagene* ; l'autre s'appelle *Gaſimana*, & c'eſt le fauxbourg. *Carthagene* eſt tres bien fortifiée & defenduë de trois Forts du côté du Port.

Le meilleur & le plus riche commerce de *Carthagene* conſiſte en perles, que l'on y apporte de la *Marguerite*, ſur les Côtes de la *Nouvelle Andalouſie*. On y porte auſſi tous les revenus que le Roi tire de la *Nouvelle Grenade* & de toute la *Terra-*

Fier-

Fierma. Le trafic en perles qui ſe fait à *Carthagene* eſt ſi conſiderable, que tout un quartier de la Ville n'a d'autre occupation que celle de les choiſir, de les percer & d'en faire des colliers & des braſſelets. Outre cela on porte de pluſieurs Provinces de la *Nouvelle Eſpagne* à *Carthagene* de l'Indigo, de la Cochenille, du Sucre, de l'or, de l'argent &c. De ſorte que cette Ville eſt une des plus riches & des plus importantes de l'*Amerique*. *Carthagene* eſt Evêché.

On trouve, comme je l'ai déja dit, entre *Carthagene* & *Sainte Marthe*, une grande Riviere fort rapide & qui ſe jette dans la mer avec tant de force, ſur tout en hyver, qu'elle repouſſe la marée. C'eſt une choſe dont les vaiſſeaux qui font voile de ce côté là ſe peuvent apercevoir facilement. Cette Riviere eſt connue ſous le nom de *Rio grande*, & c'eſt en la remontant du côté de la *Nouvelle Grenade*, que l'on trouve les mines d'*émeraudes* en la vallée de *Tunia* ou *Tomana*, aſſés prés de la *Nouvelle Carthage*, & entre les Montagnes de *Grenade* & de *Popayan*.

A l'égard des Indiens qui habitent dans ces terres; il ſemble qu'ils adorent le Soleil & qu'ils le reconnoiſſent pour leur principale Divinité. Ils portent à la guerre, au lieu d'enſeignes & de banieres, les os de leurs vaillans hommes tués à la guerre de la main de leurs ennemis, attachés à des roſeaux, pour s'animer davantage à la vengeance par la vuë de ces oſſemens, & pour ſe porter à imiter la valeur de ces braves. On aſſure qu'ils enſeveliſſent leurs Rois avec des Colliers d'or enrichis d'émeraudes & qu'ils mettent auprès du corps du pain & du vin. En effet on a trouvé ſouvent de riches ſepulcres en ces quartiers là. Tous ces Indiens tuent, & mangent enſuite leurs ennemis. Ils vivent diſperſés & dans des Cabanes. Leurs Chefs ont chacun pluſieurs femmes, dont la premiere eſt la plus diſtinguée, & les enfans de celle-ci ſont les ſeuls & les veritables heritiers. Ils ſacrifient leurs ennemis, & il ne paroit pas qu'ils aient idée d'une autre vie, ni qu'ils conſiderent celle-ci comme deſtinée à autre choſe qu'aux ſens. Ils ſont pourtant genereux & donnent libe-

rale-

ralement. Peut-être que ſi l'on n'avoit jamais voulu uſer de violence envers ces peuples, on auroit pû les aſſujettir & les convertir par raiſon. On y envoie des Miſſionaires, &, ſi on les en croit, ils y convertiſſent des ſept à huit cent Indiens à la Foi; de ſorte que depuis qu'ils y vont tous ces Païs devroient être abſolument Chrétiens : Cependant le Chriſtianiſme de *Terra-Fierma* ne fait pas grand bruit dans le monde; mais il n'y a rien de ſi attirant que l'or, & les pierreries de ces beaux Païs Meridionaux.

Ces Indiens ſont fort habiles à tirer de l'arc. Ils ne vont jamais à la guerre & ne ſe mettent point en campagne, qu'ils n'aient pris avec eux une de leurs principales Idoles. Avant que de combattre, ils lui ſacrifient des captifs, ou les enfans de leurs eſclaves. Ils frotent l'Idole du ſang de ces victimes humaines, & mangent enſuite la chair de ces ſacrifices. S'ils reviennent victorieux, ils font des rejouiſſances, qui conſiſtent à danſer, & à chanter des chanſons à l'honneur des Guerriers. Ces rejouiſſances ne-

ne finiſſent point qu'ils n'aient bû juſqu'à s'enyvrer d'une boiſſon que de vieilles & laides ſorcieres d'entr'eux compoſent du ſuc de quelques racines qu'elles mâchent & remâchent. Mais s'ils ſont vaincus, ils queſtionnent triſtement leurs Idoles, pour ſavoir d'elles en quoi elles peuvent avoir été offenſées; après quoi on recommence les ſacrifices à nouveaux fraix.

Après *Carthagene*, *Sainte Marthe* eſt la ville la plus conſiderable de la Côte. Elle eſt ſur une branche de *Rio Grande* à 11. Degrés de latitude & à plus de cinquante lieuës de *Carthagene*. Cette ville eſt ſituée entre de hautes montagnes, qui, malgré la chaleur du climat, ſont preſque toujours convertes de neiges. On les aperçoit de loin en mer & cela peut ſervir de reconnoiſſance aux Mariniers. On a eté quelquefois inſulté de ce côté là par les Anglois & les Hollandois.

Roderigo de Baſtidas, qui fut tué par ſes propres gens, comme il dormoit, decouvrit ce canton & s'en rendit maître en 1524. Les Indiens ſont ici fort vaillans & fort feroces. Ils

ont chaſſé & mal traité ſouvent nos gens : auſſi donnerent ils beaucoup de peine autrefois ; car ils pourſuivoient à coups de flêches les Eſpagnols juſqu'à leurs navires & ſe jettoient dans l'eau, pour mieux les atteindre, ſans s'efraier qu'au bruit & aux coups du canon. Cependant leurs flêches empoiſonnées détruiſirent beaucoup d'Eſpagnols.

Le havre de *Sainte Marthe* eſt grand & beau ; l'eau y eſt ſi claire, qu'on peut apercevoir les pierres du fond à vint braſſes de profondeur. Deux petites Rivieres s'y déchargent, dont l'une, à proprement parler, n'eſt qu'un ruiſſeau. On y trouve quantité de poiſſon de fort bon goût, tant d'eau douce que de mer : auſſi y a t'il beaucoup de pêcheurs. Au reſte le tonnerre eſt fort frequent de ce côté là, à cauſe de la chaleur du Païs & de la hauteur des Montagnes.

Le trafiq de *Sainte Marthe* eſt le même que celui qui ſe fait à *Carthagene* & conſiſte en pierreries, comme ſaphirs, chalcedoines, jaſpes, émeraudes, perles, qui ſe pêchent beaucoup en ces quartiers là ; en or, en bois

de

de Breſil & autres Bois & en cochenille, indigo &c.

On y trafique auſſi beaucoup en poiſſon, en plumes, en coton, & en fil de *pite*. Les maiſons y ſont fort propres & parées de nattes de jonc faites avec beaucoup d'adreſſe. Ils ont auſſi des tapis tiſſus de coton, qui repreſentent toutes ſortes de figures d'animaux. Les habitans qui ſont Eſpagnols venus Europe & Criolles, y ſont du même caractere qu'à *Mexique*, à *Carthagene* & aux autres endroits des Indes, aimant la molleſſe, jaloux de leur autorité & de leurs richeſſes dont ils font volontiers parade; du reſte pareſſeux, volupteux, devots ignorans; & tyranniſant les Indiens, qu'ils ne regardent pas comme des hommes. Ils font même gloire de le dire.

Tout ce Païs là eſt fort fertile, tres ſain & bien temperé; l'hyver y eſt inconnu, & l'été n'y donne pas ordinairement des chaleurs inſupportables. Les jours ſont égaux aux nuits. Lorſque nos Eſpagnols y vinrent, ils y trouverent de beaux jardins bien cultivés & même arroſés de canaux & de ruiſſeaux à la maniere Européene.

La nourriture ordinaire en ce Païs là eſt de maïz, de patates & d'yucas, avec divers fruits, le gibier, & le poiſſon. Outre cela les Sauvages les plus reculés mangent la chair de leurs ennemis, & de tems en tems quelque peu de chair Eſpagnolle. On y a une ſorte de racine qu'on nomme *agez*, & qui eſt à peu prés de la forme & de la grandeur d'un navêt. Cette racine eſt bonne & d'un goût qui aproche de celui des chataignes. L'*yuca* eſt une racine dont on fait du pain. Celle qui croit à *Cuba*, à *Saint Domingo* & ailleurs eſt mal ſaine étant mangée cruë ; au contraire de celle de *Sainthe Marthe*, qui eſt très ſaine cruë & ſe peut manger cuite & cruë. Quand la Racine d'*yuca* eſt venue à maturité, c'eſt à dire ſix mois après qu'on l'a plantée, elle eſt de la groſſeur du bras ; mais ce n'eſt qu'au bout de deux ans qu'on en fait le meilleur pain. On la preſſe alors bien fort entre deux pierres, pour en exprimer le jus, lequel eſt mauvais & même mortel, lors qu'on le prend d'abord ainſi exprimé. Ce jus étant à moitié cuit ſert de vinaigre, mais quand il eſt cuit juſqu'à devenir épais,

pais, il eſt doux comme du miel. C'eſt de la *pulpe* ou du marc de ces Racines qu'on a preſſé, que ſe fait la *caſſave*, qui eſt le pain des Iles de l'*Amerique* & d'une bonne partie du Continent. Cette *caſſave* écorche le goſier, à moins qu'on ne la détrempe dans de l'eau, ou qu'on ne la mêle avec autre choſe. Je trouve beaucoup meilleur goût au maïz, qui eſt ſain & auſſi *ſubſtantieux* que notre froment.

Les patates, qui ſont auſſi fort communes dans toutes les *Indes*, ſont des Racines de la groſſeur du bras, quoiqu'il y en ait auſſi de bien plus petites. Ces Racines ſont de bon goût & de bonne nourriture. Leur ſubſtance tient le millieu entre la chair & les fruits. Les *patates* ſont venteuſes étant cruës. Il y en a qui en font des conſerves & des confitures, qui ſont auſſi bonnes que les confitures de coins. On en fait encore des gateaux & des tablettes. Les *patates* croiſſent auſſi en pluſieurs lieux de l'Europe.

Il y a cinquante lieuës de *Sainte Marthe* au *Cap de la Vela*. Le *Cap de la Vela* git à 12. Degrés & à....

lieuës de *Saint-Domingo*. On trouve entre *Sainte Marthe* & le *Cap de la Vela*,

Le Cap d'*Aquia* ou de l'*aiguille*.

Ancon de Gacha,
Rio de Palominas,
Rio de la Hache.
Rio de Pedra.
Laguna de S. Juan.

Il y a du *Cap de la Vela* à *Coquibocca*... lieuës. Ce lieu eſt une pointe derriere laquelle commence le Golfe de *Venezuela*.

Cette Côte, depuis le *Cap de la Vela*, juſqu'au *Golfe de Paria* a été decouverte par *Chriſtofle Colomb* en 1498. A l'égard de *Venezuela*, c'eſt un Evêché. Cette Ville a été nommée *Venezuela* à cauſe du rapport qu'elle a à la Ville de *Veniſe*; étant bâtie ſur le lac de *Maracaibo*, (comme les Indiens le nomment,) autrement *Lago de Noſtra Senora*.

Il y a ſur la rive de ce même lac la Ville de *Gilbrartar*, dont le principal negoce conſiſte en tabac, connu ſous le nom de tabac de *Maracaibo*, & en cacao tres bon. Tout le Païs eſt très beau & fait plaiſir à la vuë. A l'égard des Naturels Indiens;

diens ; les femmes de ces lieux y ſont beaucoup plus agréables que celles des autres lieux voiſins. Elles ſe peignent le ſein & les bras qu'elles ont nuds. Le reſte du corps eſt couvert d'un linge de coton fin. Elles regardent comme une honte de ſe laiſſer decouvrir le moins du monde. Pour les filles, on les reconnoit à la grandeur & à la couleur de certains bandeaux, qui chez eux ſont des ſignes garans de la virginité. Les autres ſignes ſont aparemment des témoins auſſi ſuſpects qu'en d'autres Païs.

Les hommes cachent leurs parties naturelles ſous de certaines coquilles. Ils ſe ſervent à la guerre de flêches empoiſonnées, & de lances longues de vint-cinq palmes. Ils ont des coutaux de pierre & de grandes rondaches d'écorce & de cuir. Leurs Prêtres leur ſervent de Medecins. Ils ſont auſſi Charlatans que les notres. La premiere queſtion qu'ils font aux malades c'eſt de leur demander s'ils ſe confient en eux & s'ils croient que les Prêtres les puiſſent aider. Après cela ils mettent la main ſur la partie malade, marmottant methodiquement à leur mode quel-

ques paroles, font une inciſion & donnent quelque breuvage. Si le malade ne guerit pas, le Prêtre ne perd rien de ſon credit, & rejette la faute ſur le défaut de confiance & de foi du malade, ou ſur la volonté de leurs Dieux. *Tant il eſt vrai que dans tous les Païs du monde les hommes, quels qu'ils ſoient, ſavent emploier la même methode, pour conſerver leur credit.*

Il y a 80. lieuës de *Venezuela* au Cap de *S. Romain*. De *Saint Romain* à *Curiane*, qui git dans le *Golfo-triſte*, il y en a cinquante.

Le havre de *Curiane* a du rapport à celui *de Cadix*. Il n'y a que quelques maiſons : mais un peu plus avant il y a un village habité par des Indiens d'un naturel aſſés doux, & que l'on regardoit comme des innocens, parce qu'on aſſure qu'à l'arrivée des premiers Europeans ces Indiens leur troquerent pour des épingles, des aiguilles, des ſonnettes & des grains de verre pluſieurs beaux cordons de perles & autres choſes de grande valeur. Ils leur debiterent de même façon les denrées. Ils donnoient un pan pour quatre épingles, pour deux une groſſe oie, pour

une

une une tourterelle, & ainſi du reſte. J'ai dit qu'on les regardoit comme des innocens ; mais peut-être qu'ils jugeoient des choſes par l'uſage & par la rareté. Cela étant, je ne vois pas qu'ils fuſſent plus innocens que nous, qui jugeons de même. Il nous ſemble à nous autres Europeans, qu'un homme d'un païs fort éloigné, qui parle un autre langage, & qui a d'autres manieres, doit penſer tout autrement que nous, & fort ſottement, avoir des idées fort diferentes des nôtres & qu'il doit toujours être deſtitué du ſens commun.

C'eſt ſur ce fondement que nos Eſpagnols ſe croient en droit de traiter fort mal les Indiens, & de les mettre au rang des bêtes. Prevention ſi forte, qu'aparemment on ne la perdra jamais.

CHAPITRE VIII.

Suite de la Côte depuis *Golfo Triſte* juſqu'à la *Nouvelle Andalouſie*.

CE Païs abonde en gibier, les lapins y ſont auſſi grands que

nos lievres. Il y a quantité d'huitres à perles & même les Indiens mangent de ces huitres. Les Naturels de cette côte y ſont fort adroits à manier l'arc & la fleche. Leurs bateaux ou canots ſont tout d'une piece, comme ceux des autres Indiens: mais ceux des Caribes de *Saint Domingo* ſont beaucoup mieux faits. Leurs maiſons ſont de bois & couvertes ordinairement de feuilles de palmites. Quoiqu'ils ſoient preſque nuds, ils ne laiſſent pas de s'expoſer hardiment dans les bois, armés ſeulement de l'arc & de la fleche: mais on n'entend pas dire qu'aucun ait été devoré des bêtes ſauvages.

Ces Indiens portoient autrefois à nos gens autant de cerfs & de ſangliers qu'ils en vouloient. Pendant que les hommes vont au paturage & à la chaſſe, les femmes gardent le logis, ont ſoin du mênage & de l'entretien de leurs enfans, qu'elles exercent dés le plus bas age aux mêmes occupations de leurs peres. Ils ont tous les cheveux fort longs & fort noirs & les dens fort blanches. Ceux que l'on n'a pas ſubjugué conſervent toujours leurs manieres de vi-

vre

vre & leurs coutumes: mais la dureté de nos gens les a rendu mechans & farouches. Ils ſe ſont retirés plus loin dans les terres pour ſe joindre aux Indiens de l'interieur de l'Amerique. A l'égard de ceux qui ſont encore dans le voiſinage de la mer & dans les lieux que nos gens habitent, ils ont perdu une partie de leurs ancienes coutumes, de même que par tout où les Europeens ſe ſont venus établir. Leur unique occupation eſt de cultiver leurs champs, de boire & de ſe rejouir, quand ils en trouvent l'occaſion: car l'eſclavage, qui étoufe ordinairement la gaieté, ne leur a pas encore tout à fait oté cette vivacité qu'on remarque aſſés dans les Peuples Americains, &qui à mon avis n'eſt pas ſeulement l'efet de la bonté du climat, mais auſſi du *bien être*, & de la liberté. Je ſuis donc très perſuadé, (quoiqu'en diſent certaines gens,) que ſi, au tems de nos premiers établiſſemens, on les avoit traités en Creatures raiſonnables & créées comme nous à l'iniage de Dieu, leur eſprit ſeroit beaucoup plus ouvert, & l'on trouveroit qu'ils ne ſont point incapables des arts & des

ſciences, comme pluſieurs ſe l'imaginent. Pour moi j'avoue franchement que je les ai trouvé quelque fois fort penetrans & concevant avec beaucoup de vivacité. Ils ne manquent pas de promtitude dans les reparties, ni d'induſtrie en beaucoup de choſes: mais j'ai remarqué ſouvent avec douleur, que c'étoit un grand malheur pour eux d'être Indiens: parce que, ſelon pluſieurs Europeens, *Indien*, *Eſclave* & *Bête* ſignifient ordinairement la même choſe. C'eſt ſans raiſon qu'on rejette la cauſe du mépris qu'on fait de ces Peuples, ſur leur attachement aux ſuperſtitions & ſur leur mauvais temperament. On dit avec aſſurance qu'il les porte à une indolence invincible & les rend laches & inappliqués; de ſorte que, l'on a de la peine à leur faire concevoir pluſieurs choſes, & que non ſeulement on ne peut les gagner au Chriſtianiſme, mais que même ils ne paroiſſent pas *avoir les organes diſpoſés pour les comprendre*. (C'eſt ainſi que certaines gens parlent.) Je ſoutiens que c'eſt ſe contredire. Car ſi d'un coté nos Curés ſe plaignent ainſi de

la ſtupidité ou de l'inaplication de leurs Paroiſſiens Indiens : de l'autre il y a des Miſſionaires qui parlent avec aſſurance des grans progrés qu'ils font ſur les ames de ces infidelles. Il faut donc que les uns ou les autres nous cachent la verité & la nature des choſes. Sans cela je ne ſais pas comment on pourroit accorder ces contradictions. Je reviens à ma deſcription.

On aſſure que quand les Eſpagnols arriverent en ce Pais là, tous les Indiens portoient au col des rubans de perles & y pendoient diverſes ſortes de bêtes & d'oiſeaux faits de pur or, qui leur étoit porté de *Charichieta* à ſix journées à l'Oueſt. On leur demanda d'où ils avoient cet or,& ils le donnerent à entendre par ſignes, mais en diſſuadant d'y aller; parce que, (diſoient ils,) les gens du Païs mangeoient ceux qui y alloient.

La Côte près de *Comana*, qui eſt de la *Nouvelle Andalouſie*, eſt fort riche en perles. Tout ce païs eſt très beau & delicieux. Il n'y manque ni fruits, ni volaille, ni gibier, & allant plus avant dans le païs du

coté de *Val de Saima*, aux Montagnes de *San Pedro* & prés de l'*Orenoque*, on assure qu'il y a de l'or en abondance. Mais on n'ose pas s'aller engager trop avant de ce coté là, parce que ces Indiens haïssent mortellement les Espagnols & même tous les Europeans, qu'ils confondent sans aucune distinction sous le nom de *Chrêtiens*. Ils les assomment, & les mangent impitoiablement: mais si l'on avoit vecu sagement avec ces peuples; quelque farouches & intraitables qu'ils paroissent, on auroit pu faire avec eux des liaisons de commerce très avantageuses, & en tirer avec le tems des services considerables. J'avoue pourtant qu'il y a trois ou quatre choses où la barbarie de ces Indiens se manifeste le plus, & qui seront peut-être toujours un peu dificiles à vaincre. C'est l'artifice de leurs *Piaias*, qui sont Medecins & Prêtres en même tems. J'en parlerai tout à l'heure. 2. Leurs guerres continuelles entre eux & cette fureur avec laquelle ils mangent leurs ennemis. 3. Leur inclination sans borne pour les femmes. 4. Mais plus que tout cela cette

te prevention extréme qu'ils ont, que depuis deux cens ans, tous les *Peuples de la mer* (comme parlent les Indiens) ne viennent que pour les conquerir & ſe rendre maitres de leurs familles & de l'or & de l'argent du Païs: à cauſe de quoi ils appellent indiferemment par deriſion tous les Europeans *mangeurs d'or.*

Cependant c'eſt une choſe ſurprenante, à mon avis, que juſqu'à preſent ni les Anglois, ni les Hollandois, ni les François n'aient pas été diſputer le terrain de ce côté là, ni chercher à y établir des Colonies vers les bouches de l'*Orenoque*, & plus avant: le païs étant auſſi riche & auſſi bon qu'il l'eſt & produiſant abondamment tout ce qui eſt neceſſaire à la vie & propre au trafiq. Il faudroit faire peu de fraix & peu de proviſions pour s'y établir; parce qu'il y a quantité d'excellent bois de charpente, de coton, de fil de pite, & de plus ce païs abonde en fruits, viandes & poiſſons. On remarque pourtant, que vers *Cumana* les habitans, & ſur tout les naturels, y ſont ſujets à des vertiges & à des éblouïſſemens, & cette incommodité

té vient, dit on, des eaux de *Cumana*.

Chacun renferme & borne ſes Terres avec une eſpece de rets tiſſu de *Bexuco*, qui eſt une ſorte de coton, & on éleve juſqu'à demi-hauteur d'un homme cette muraille d'invention nouvelle pour nous. Ce ſeroit parmi les Indiens un grand crime d'avoir paſſé ce rets & celui qui le romproit ou le déféroit, mourroit, diſent ils, très ſurement de mort ſubite. On voit par là, que malgré nos Caſuiſtes des Indes, qui ne trouvent que ſtupidité & brutalité parmi les Americains, ces Peuples conſervent toujours les principes de l'équité : mais Il y a certainement plus de malice & plus de brutalité dans ces jugemens peu charitables, que je n'en ai trouvé mille fois dans la conduite des Indiens.

Les hommes, comme je l'ai déja dit, vont à la chaſſe des bêtes ſauvages, pendant que leurs femmes vacquent à la culture des chams, ſement leur *maïz*, & plantent des *patates*, & des *Yucas* &c. On voit en ce païs là un arbre qu'on taille pour en tirer un ſuc blanc comme

du

du lait, & qui ſe convertit enſuite en une gomme excellente. Il y en a un autre que les Indiens nomment *Guarima*, dont le fruit reſſemble aux mûres, quoiqu'il ſoit plus dur. Ils tirent de ces arbres une liqueur bonne contre les rhumatiſmes & les refroidiſſemens, & du bois ils en font ſortir du feu. Il y en a pluſieurs autres rares & inconnus en Europe, qui reſſemblent aux cedres, & dont le bois, qui eſt odoriferant, eſt propre à faire des meubles, mais le pain & les viandes qu'on y renferme en tirent une amertume ſi grande, qu'il eſt impoſſible d'en manger enſuite. Ce bois ſeroit encore propre pour des navires, parce qu'il ne ſe corrompt point dans l'eau & qu'il reſiſte à la vermine. Il y a enfin de la *Caſſia* & quantité de roſes & d'herbes odoriferantes, dont l'odeur eſt ſi forte, qu'elle entête & ſurpaſſe celle du muſc. Mais avec tous ces agrémens, il n'y manque pas d'inſectes, tels que les ſauterelles & les hanetons, qui gatent les grains & les arbres. Il y a auſſi en ce païs là des veines de charbon de pierre dont on peut tirer de l'utilité.

A l'égard de leurs mœurs, ils aiment naturellement à boire, ils ſont fort ſoumis, & fort craintifs, mais ils ſe reſſouviennent toujours de l'état de leurs ancêtres, fort diferent de celui où ils vivent preſentement. La tradition, qu'ils ont ſoin d'en conſerver entre eux, paſſera aparemment juſqu'à la fin des ſiecles: & peut-être verra t'on un jour ces peuples pluſieurs autres du Nouveau Monde ſecouer le joug European, lorſqu'ils auront rencontré ce fatal moment impenetrable à la ſagacité des hommes, où les peuples voient des lueurs favorables à leur liberté. Dans les jours de ſolemnité ils ſe rejouiſſent à danſer, & ils conduiſent ces danſes en faiſant diverſes poſtures bizarres & des geſtes aſſés plaiſans. Ceux qui ſont ſous le joug paroiſſent Chrétiens, les autres ſont idolatres & adorent le ſoleil & la lune, qu'ils regardent comme mariés enſemble. Ils ont peur du tonnerre & des éclairs & croient alors que Dieu eſt courroucé contre eux. Cette penſée n'eſt pas extraordinaire, & d'ailleurs il y a peu de gens, qui dans les orages ſe trouvent à l'abri de la crainte

crainte. Ils ont encore beaucoup de peur, quand il y a éclipſe de ſoleil ou de lune. Ils jeunent alors, les femmes ſe tirent & s'arrachent les cheveux, s'égratignent au viſage, ſe batent & ſe piquent les bras juſqu'au ſang avec des areſtes de poiſſon. Quand la lune décroit aprés le plein, ils diſent qu'elle a été bleſſée par le ſoleil couroucé, & que ces deux Aſtres ont eu de groſſes querelles enſemble. Ils croient que les Cometes préſagent quelque grand malheur, & c'eſt ce que nous croions en general auſſi bien qu'eux. A l'aparition d'une Comete ces Idolatres font un bruit afreux pour la chaſſer.

Ils attachent leurs enfans nouveaux nés à une certaine figure qui eſt faite comme une Croix de Bourgogne, pour les garentir des accidens nocturnes : mais je ne ſai s'ils pratiquent cela par précaution ou par quelque ſuperſtition. Leurs Prêtres ſont de grans & ſignalés impoſteurs, qu'ils nomment *Piaias* ou *Boies.* Ces Prêtres, beaucoup moins bêtes & ſauvages qu'on ne penſe, ont entr'autres fonctions la commiſſion d'expedier le

le pucelage des jeunes filles qui se marient. C'est une plaisante chose que le gout & la mode en cette occasion. En Europe on recherche avec avidité ce que l'on fuit très soigneusement aux Indes: car on assure chez les Indiens, que c'est un grand crime de ne pas ceder aux Prétres cette fleur si chere & si rare en nos quartiers. Je crois très serieusement que cette opinion est un éfet de la superstition de ces pauvres idolatres & de la tyrannie des Prêtres. Il y en a bien parmi nous qui voudroient peut-être qu'un tel sacrifice devint un point de Religion.

Outre cette charge, leurs Boiés ont encore celle de guerir les malades & de deviner par des sortileges. Ils gueriſſent avec des herbes & des racines cruës ou cuites, qu'ils mêlent avec la graisse d'oiseau, de poisson ou de bêtes à quatre pieds. A tout cela ils ajoutent je ne sai quel bois inconnu & accompagnent ces compositions d'une gravité qui se trouve assés chez tout le monde, quand on veut persuader quelque chose d'extraordinaire. Ils marmotent en même tems diverses paroles pour aider

der à l'operation du medicament qu'ils font avaler au patient. Ils ſucent auſſi l'endroit qui fait mal au malade, pour en tirer, diſent-ils, l'humeur corrompue. Et ſi après cela la gueriſon ne ſuit pas, ils lui font entendre qu'il eſt poſſedé. Alors ils le frotent vigoureuſement par tout le corps, recommencent à marmoter, conjurent l'eſprit, & pour le chaſſer ſucent frequemment & avec force. Ils frotent enfin la bouche, le col & l'eſtomac de leur malade avec une telle vigueur, que l'eſtomac ſe vuide & même juſques au ſang. Si avec cela le malade meurt, c'eſt que le Soleil eſt en colere. Il faut que ces peuples ſoient bien robuſtes pour pouvoir reſiſter à des operations ſi violentes. Ce qu'il y a de plaiſant eſt que pendant qu'un *Piaia* fait ſon office avec une gravité ſans pareille, les autres Prétres crient, heurlent, pleurent, ſoupirent & batent des pieds en faiſant mille grimaces des plus riſibles.

Vis à vis de la côte il y a l'Ile de *Cubagua* qui a trois lieuës de tour & git à douze Degrés de latitude Septentrionale à quelques lieuës de

Punta

Punta d'*Arva* où il y a beaucoup de sel. Le terroir, quoi qu'égal, y est sterile, & l'on n'y trouve que des oiseaux de mer & des huitres à perles, dont il y avoit telle quantité au tems de la découverte, qu'on en apporta d'abord pour la valeur de plusieurs millions en Espagne.

L'étendue de cette côte depuis la pointe d'*Arva* jusqu'au Cap de *Salines* est de soissante-dix lieuës. Il y a entre deux le Cap des *trois pointes.*

Depuis le Cap de *Salines* a.... il y a soissante douze lieuës, à peu prés.

CHAPITRE IX.

Où l'on décrit les Païs situés le long de la Côte vers le Golfe de *Paria* en tirant vers le *Bresil.*

QUoique je n'ai été qu'en fort peu d'endroits de la côte que je vais décrire, & que même je n'aie été en ces endroits qu'en courant, pour ainsi dire, le lecteur ne sera pas faché peut être, que je lui en aprenne ce que j'en ai moi même apris de ceux qui ont voiagé long-tems de ce côté là.

L'Ile de la *Trinité*, qui git au débouquement du Golfe de *Paria*, fut ainsi

ainſi nommée à cauſe d'un voeu que Chriſtofle *Colomb* y fit étant en danger. D'autres diſent qu'il la nomma ainſi à cauſe qu'il aperçût là trois montagnes, comme il cherchoit de l'eau douce pour ſes gens. La bouche du Golfe s'appelle *Boca de Draco*, Bouche du Dragon, à cauſe du ravage des Courans en cet endroit.

Toute la côte de *Paria* tirant vers le Sud eſt le païs le plus beau & le plus fertile qu'il y ait dans les Indes Occidentales. On peut dire que c'eſt une eſpece de Paradis. Ce païs eſt plat & abonde en tout tems en fruits, fleurs & herbes odoriferantes. Les arbres y ſont toujours verds, comme chez nous au mois de Mai & en été. Mais il y a peu d'arbres fruitiers qui ſoient ſains : parce que l'air y eſt fort humide, ce qui attire beaucoup d'infection & de mauvaiſes exhalaiſons. Il y a auſſi quantité de vers, de mouches & de ſauterelles. Les hommes qui vont preſque nuds portent leurs parties naturelles dans une eſpece d'étui, & l'on aſſure que dans les lieux non frequentés des Eſpagnols ils ornent ces étuis d'or & de perles. Les femmes

mes mariées ſe couvrent d'un tablier de coton que les Eſpagnols appellent *Pampanillas*. Les filles ſe ſervent de bandes de côton pour le même uſage. Plus avant dans le païs les Caciques prennent autant de femmes qu'il leur plait, en telle ſorte qu'ils en retiennent pourtant une comme legitime, & celle-ci commande aux autres. Les autres Indiens en prennent trois ou quatre, & l'on aſſure que quand elles ſont devenues vieilles, ils les renvoient & en prennent de jeunes. Les femmes n'y ont pas cette liberté. C'eſt une injuſtice: car ſi les hommes n'aiment pas les vieilles, les femmes ne s'accommodent pas mieux des Vieillars. J'en appelle à l'experience des deux ſexes. Pour la virginité, ils la laiſſent aux Boiés, ainſi que je l'ai déja dit. Je ne dis rien de leurs mœurs, ni de leur nourriture. Il n'y a aucune diference d'avec ce qui ſe pratique dans la *Nouvelle Andalouſie*. Ils ſe percent le né, les levres & les oreilles pour y mettre des anneaux, des plaques & des coquilles. Ils ſe peignent le corps de rouge & de noir. Leurs lits ou hamacs ſont de co-

coton. A la campagne ils ont toujours du feu à l'un des côtés de ce lit, pour ſe garantir du froid de la nuit, qui eſt fort ſubtil & fort penetrant en ces quartiers là. Ces Peuples, comme ceux de la N. *Grenade* & de la Nouvelle *Andalouſie*, ſe gueriſſent par la friction & par des vomiſſemens violens. Les rhumatiſmes & la corruption des humeurs du corps cauſée par l'exceſſive chaleur du jour, qui ſe change en un froid piquant dans la nuit, rendent aparemment l'uſage de la friction & celui du vomitif neceſſaires à ces Peuples. Quelque ridicules que nous paroiſſent les uſages des Americains dans la cure des maladies, il faut ſuppoſer qu'il y a quelque raiſon legitime qui les autoriſe. C'eſt cette raiſon qu'il faut chercher, avant que de comdamner temerairement tout ce qui nous paroit abſurde: car il eſt beaucoup plus aiſé de ſe moquer d'une choſe & de la comdamner enſuite, que d'en juger.

Avant que de finir cette premiere partie de mes Voiages je ferai un rapport exact des diſtances de cette côte.

De *Puerto Anegado*, qui git à 8 de-

grés, à *Rio dolce* à 6 degrés, il y a 50 lieuës.

De *Rio dolce* au grand *Fleuve des Amazones* il y en a cent dix: de ſorte que l'on compte huit cens lieuës d'Eſpagne en l'étendue de la côte, depuis *Porto-Belo* juſqu'au ſuſdit Fleuve, dont l'embouchure a plus de quinze lieuës de large.

Entre *Puerto Anegado* & ce Fleuve il y a *Rio grande*, *Rio dolce*, *Rio de Canoças*, *Corrientes*, *Rio de Ancones*, *Rio de laguertos*, *Rio d'Eſquibe*, *Coſta brava*, *Cap de Corrientes*, *Rio de Caribas*, *Rio de Canoana*, *Rio d'Arboledas*, *Rio de Montanas*, *Rio d'Apercellado*, *Baia de Canoas*, *Atalaia*, *Rio dos fumos*, *Rio de Pracel*, *Rio d'Yapoko*, *Bahia de Vincent Pincon*, *le Cap du Nort*. C'eſt là que ſe jette dans la Mer ce grand Fleuve, qu'on peut appeller une mer douce. Des Voiageurs ſoutiennent que le Fleuve des *Amazones* & le *Maragnon* ont une même ſource dans la Province de *Quito* prés de *Mullubamba*. Suivant *Orellana* ce Fleuve des Amazones a quinze cens lieuës de cours. Il ſuivit cette grande étendue d'eau douce avec une peine extréme juſqu'à

qu'à ſon embouchure en la Mer du Nord. Je ne dirai pas autre choſe de ce Fleuve, dont je n'ai point de connoiſſance.

CHAPITRE X.

Des Cauſes de la decadence des Eſpagnols *aux* Indes Occidentales.

JE crois que j'ai déja fait connoître aſſés la mauvaiſe adminiſtration des affaires Civiles & Eccleſiaſtiques dans les *Indes Occidentales*: cependant je vais m'étendre encore plus particulierement ſur cet article.

Il eſt certain que les Eſpagnols doivent la rapidité de la Conquête de l'*Amerique* à la fraieur ſubite & preſque miraculeuſe, que les Indiens eurent à l'aproche de leurs nouveaux hôtes. Il y a grande aparence, que ſans cela nous y aurions eu beaucoup plus de peine; mais l'artillerie inconnue juſqu'alors aux Americains, & la Diſcipline militaire, que nous entendions mieux que ces gens là, nous fraïerent avec une rapidité extra-

ordinaire le chemin juſqu'à la *Mer du Sud* & même juſqu'au *Chili* & juſqu'au Détroit de *Magellan*. Cette facilité dans nos conquêtes contribua dès lors à la negligence, qui, depuis ce tems-là, s'eſt ſi fort accrue par le luxe & l'oiſiveté de nos gens, qu'elle eſt preſqu'inconcevable. Comme nos gens mépriſoient ſouverainement les Indiens, & qu'il s'en falloit peu qu'on ne les regardât comme une eſpece d'être mitoien entre l'homme & la bête; on crût que des Païs conquis avec tant de facilité ne ſe perdroient pas de même; & l'on avoit quelque raiſon de le croire, parce qu'en ce tems-là l'*Eſpagne* n'aiant point de rivale ſur Mer, il n'y avoit rien à craindre que des Indiens mêmes, qui n'étoient pas capables de tenir tête à nos Conquerans. Dans la ſuite nous eumes encore moins à craindre, parce que la Monarchie d'Eſpagne devint formidable à toute l'*Europe*: & quand elle a ceſſé de l'étre, les interéts & la politique ont ſi fort changé, qu'on a été obligé de nous laiſſer paiſibles poſſeſſeurs d'un bien qui pouvoit nous être enlevé avec autant de facilité

cilité que nous nous l'étions acquis.

Voila, ſuivant mon opinion, la premiere cauſe de la decadence des Eſpagnols en *Amerique*. En voici d'autres qui ne ſont pas moins réelles. Dés que l'on eut un pied dans le *Nouveau Monde*, il s'y introduiſit une infinité de pillars & de garnemens, qui, ſous le nom de ſoldats, ravagerent ces beaux Païs, pillerent les threſors des Indiens, tourmenterent les habitans & leur enleverent leurs biens & la liberté, ſous mille prétextes indignes du Chriſtianiſme & de la generoſité Eſpagnole: deſorte que pluſieurs de ces Nations, qui au commencement étoient affectionées aux Eſpagnols, ſont devenues dans la ſuite leurs plus mortels ennemis. Ces pillars, que je ne puis nommer autrement, ruïnerent dès le commencement l'Autorité du Roi, & empêcherent par leur méchante conduite tout le bien qu'on devoit attendre de l'amitié des habitans naturels. L'Autorité Roiale étant mal ſoutenue par ces mauvais ſujets du Roi, & cette facile abondance qu'ils avoient trouvée les aiant jetté dans toutes ſortes de vices, leur

orgueil les accoutuma à regarder les Indiens comme des eſclaves, & même comme un bien acquis à la pointe de l'épée, ce qui acheva de nous détruire dans l'eſprit des Americains. Il eſt donc tres ſur que ces Peuples ne demanderoient pas mieux que de ſecouer le joug de la ſervitude, ſous lequel ils gemiſſent autant aujourd'hui que leurs Ancêtres autrefois: & je ſuis aſſuré que ſi quelques bonnes troupes bien diſciplinées entroient dans le Païs par certains endroits, comme, par exemple, du côté de *Coſta Rica*, où ſont les Indiens appellés *Indios de guerra*; du côté de la Province de *Guatimala*, ſoit en ſuivant la côte ſur la *Mer du Sud*, ou en y allant par la *Mer du Nord*, & traverſant l'Iſthme; je ſuis, disje, aſſuré, qu'on feroit revolter ces Peuples, les eſclaves Negres, les Meſtices, & même peut-être pluſieurs Crioles. Il faudroit alors leur fournir des armes, de la poudre, du plomb &c. les traiter avec douceur, genereuſement & d'une maniere deſintereſſée, pour leur ôter, s'il étoit poſſible, cette prevention où ils ſont, que les Européens n'en veu-

veulent qu'à leurs richeſſes. Ceux qui habitent dans la *Nouvelle Andalouſie*, & dans la *Guiane*, ceux des environs du *Perou*, & ceux du Chili ne ſont pas dans une meilleure diſpoſition pour nous. Ils ſouhaiteroient tous de voir la fin de leur ſervitude ou de leur crainte, & ce deſir fait que tous les jours il s'en ſauve un grand nombre dans l'interieur des terres & dans des montagnes inacceſſibles, d'où il s'en dêtache de tems en tems des troupes pour dêtrouſſer & aſſommer les voiageurs Eſpagnols.

Il eſt très ſur encore que la moleſſe produite par les delices du *Nouveau Monde*, & l'avidité inſatiable des pillars ont comme étoufé l'Autorité Roiale en pluſieurs cas importans : car il n'eſt que trop vrai que cette Autorité y eſt ſouvent mepriſée par les Officiers Roiaux, à cauſe de l'éloignement du Prince, & que ſes loix y ſont interpretées ſelon que l'interét de ces Officiers le demande. Les Vicerois s'entendent avec les Officiers ſubalternes. Des gens inferieurs prêtent la main à ceux-ci dans l'occaſion. L'exceſſive dureté des *Corregidors*, qui a déjà fait deſerter

tant de malheureux afoiblit auſſi la puiſſance Roiale dans le *Nouveau Monde* ; car d'un coté ces tyrans épuiſent les pauvres Indiens par leurs exactions , & de l'autre ils aneantiſſent la juſtice en recevant des preſens ; vendant même la juſtice au plus offrant & donnant gain de cauſe à celui qui païe le mieux. J'ai vû plus d'une fois de pauvres gens de pluſieurs lieux conſiderables au deſeſpoir par cette conduite qui les reduiſoit à l'indigence. Mais c'eſt à quoi les * Juges, les Commis & même les † Gouverneurs n'ont gueres d'égard, ainſi que je viens de le dire, & d'ailleurs il y en a de ſi ignorans qu'ils ſavent à peine lire. J'ai vû un Juge à *Porto-Belo* qui jugea pour & contre de la même maniere & preſqu'à la même heure, ſans vouloir comprendre qu'il y eut de la difference, quelque explication qu'on pût lui donner. A la fin ſortant de ſon ignorance comme d'un ſonge profond , il ſe leva ſur ſon ſiege en retrouſſant ſa mouſtache & jurant par la Sainte Vierge & par tous les Saints, *que les chiens de Lutheriens An-*

* *Corregidors.* † *Regidors.*

Anglois lui avoient enlevé parmi ſes livres ceux du Pape Juſtinien dont il ſe ſervoit pour juger dans les cauſes équivoques : mais s'ils reviennent, ajouta-t-il, *d'un air grave, je les ferai tous brûler.*

Comme l'Authorité du Roi eſt mal ſoutenue & ſes deniers mal adminiſtrés, il en reſulte que les Places importantes, telles que ſont la *Vera-Cruz*, la *Havane*, *Porto-Belo*, *Panama*, *Carthagene*, *Callao &c.* ſont mal munies, preſque ſans ſoldats, ſans armes, ſans magaſins. Les ſoldats ſont tres mal vêtus, & mal aſſortis enſemble; les uns trop vieux, les autres trop jeunes. Enfin ce ſont des gens ramaſſés au hazard. Ils n'ont point de païe reglée, & leur grande reſſource eſt de piller les Indiens. On ne leur fait point faire l'exercice comme en Europe. Ils n'ont aucune diſcipline & on les prendroit pour des voleurs de grans chemins bien plutôt que pour des ſoldats. A l'égard des fortifications, il n'y a point d'ingenieurs.

Il n'y a dans les Indes que de mauvais artiſans pour tout ce qui regarde la guerre & même pour

beaucoup d'autres choſes. Par exemple il n'y a perſonne qui s'y entende à faire de bons inſtrumens pour la Chirurgie. On y ignore entierement la fabrique de ceux qui regardent les Mathematiques & la Navigation.

Le Commerce n'y conſiſte qu'en des fraudes continuelles, parce qu'il n'y a aucune regle bien établie, & s'il y en a, l'avarice des Gouverneurs & des riches Negocians les mépriſe. Le Quint de l'or & de l'argent qui eſt dû aux Coffres du Roi y eſt ſouvent fraudé, & il n'y a point de Marchandiſe dont il ne reſte plus d'un quart des Droits qu'elle doit, entre les mains des *Corregidors &c.* D'ailleurs il n'y a point de vraie ſubordination dans le commerce & chacun le fait à ſa mode, pourvu qu'il ait ſoin de graiſſer la pate aux Gouverneurs. Les Officiers, même les ſoldats, y negocient auſſi comme il leur plaît, & malgré les Ordonnances Roiales, ce qui a favoriſé extrémement les Anglois & les François des Colonies établies dans les Iles, & a fait au contraire beaucoup de tort aux Eſpagnols. Les enregitremens des Marchandiſes

y ſont faux la pluſpart du tems, & pourvû qu'on ait un paſſeport des *Corregidors* ou autres Officiers Roiaux, on laiſſe paſſer outre la Marchandiſe, quelque viſible que ſoit la fraude.

Les Curés, Prêtres, Religieux &c. ſe mêlent auſſi de trafiquer, & ces gens y ſont impunément beaucoup de deſordre, parce qu'ils ſont regardés comme des perſonnes ſacrées, auxquelles on n'oſeroit toucher ſous peine de la damnation éternelle. Ils ne ſe contentent pas de trafiquer eux mêmes, ils prêtent auſſi la main à une infinité d'abus, & ils arrachent ſouvent aux Indiens, ſous mille prétextes, ce qu'ils gagnent au jour la journée. D'ailleurs il y a dans les Indes une infinité d'Eccleſiaſtiques & de Moines qui ſont à charge à l'Etat, les uns par leur conduite déreglée, & les autres par leur faineantiſe. Les Curez y ſont inſupportables par leur avarice & par leur molleſſe. Leur nombre extraordinaire ne diminue que trop les Finances du Roi; car ils ont tous de bonnes penſions. Cependant ils pourroient vivre largement des dixmes & des

autres droits qu'ils retirent, ainſi que je l'ai inſinué ci devant.

L'Ignorance des Eccleſiaſtiques n'eſt pas moins affreuſe que leur mauvaiſe conduite. Ils ne ſont point du tout lettrés, & ne ſavent que quelques mots de Latin qu'ils appliquent par tout, bien ou mal. Auſſi ne font ils aucun uſage de la lecture, & toute leur occupation conſiſte à batre la Carte, à boire du chocolath, & à faire la viſite de leur Dioceſe; non pour l'inſtruction des ames, mais pour voir d'eſcroquer quelque choſe aux pauvres Indiens, outre les dixmes & les revenus annuels. D'où l'on peut juger comment les Americains ſont inſtruits dans la Religion par ces gens là, & c'eſt ce que j'ai fait voir aſſés dans cette Relation.

Enfin les abus qui ſe commettent dans ce Nouveau Monde ſont ſi generaux & ſi étendus, qu'il faudroit, pour les reformer, refondre le Corps Civil & le Corps Eccleſiaſtique, tous les Religieux ſans exception. Mais comme il y a peu d'aparence à cette reforme, je ne doute pas que les af-

affaires des Indes n'aillent de plus en plus en decadence.

CHAPITRE XI.

Des Mœurs & de la Religion des Creoles *& des* Eſpagnols *des* Indes.

IL ſeroit fort facile de faire le journal des occupations de ceux qui vivent à leur aiſe dans les Indes Occidentales. Ils n'en ont point : car je n'appelle pas occupations paſſer ſa vie à dormir, à boire du Chocolath, & à s'uſer auprés des femmes. On pourroit fort bien dire à des gens qui n'ont pas d'autres affaires dans la vie, *que Diable êtes vous venus faire dans le Monde ?* J'ai déja dit qu'ils ſont glorieux ; ils le ſont juſqu'à l'ennui. Quelques gueux qu'ils ſoient, à les entendre parler ils ſont tous Nobles. Il eſt ordinaire de rencontrer de miſerables coquins, qui tachent de relever leur miſere par une mouſtache qu'ils retrouſſent fierement en vous regardant ſous le nés, une coquarde uſée & une vieille épée rouillée, d'une longueur

exceſſive, qu'ils prennent de tems en tems par la garde avec une gravité ſans pareille, en faiſant la *Gamba dritta.* Si l'on fait ſemblant de ne les pas voir, ils vous jettent une œillade des plus ſeveres, & vous regardant avec dédain du coin de l'œil, ils vous diſent en jurant, *Por Dios ſoy hidalgho como el Rey, dineros no tantos. Par Dieu au bien près je ſuis noble comme le Roi.* Avec cela ils ſont ignorans ſans honte, & ſi charmés de ne rien ſavoir, qu'ils ont toujours pour réponſe à ce qu'ils n'entendent pas, *Valghame Dios, eſtas ſon heregas Lutheranas.* Auſſi les idées qu'ils ont des choſes ſont elles extraordinairement ridicules, & ſi vous ajoutés à cela l'ardeur du climat qui leur brule ſouvent la cervelle, on dira d'eux ſans leur faire tort, qu'ils n'ont preſque pas le ſens commun.

Il leur eſt défendu d'avoir des livres. Il n'y en a que tres peu dans les Païs de la Domination Eſpagnole, excepté des Heures, des Miſſels & des Breviaires qui ſont pour les Eccleſiaſtiques. Ceux-ci font entendre au peuple que tous les livres *de los Franceſes y Ynglеſes* ſont heretiques,

&

& qu'il faut les jetter au feu. On voit bien qu'ils craignent eux mêmes beaucoup le venin de cette hereſie, car ils ſont les plus ignorans de tous les hommes.

Un Creole trouva par hazard à *Porto-Belo* les *Metamorphoſes d'Ovide*, qu'il n'entendoit pas. Il remit ce livre à un Moine de Saint François qui ne l'entendoit pas mieux peut être. Soit malice, ſoit ignorance, il fit acroire aux habitans de *Porto-Belo*, que c'étoit une *Bible Angloiſe*: & pour preuve que c'en étoit une, il leur montroit les figures de chaque Metamorphoſe, en diſant, *voilà comme ces chiens adorent le Diable, qui les change en bêtes.* Après cela cette prétendue Bible fut jettée dans un feu allumé exprés, & le Moine fit à ces bonnes gens un beau diſcours qui conſiſtoit à remercier Saint François de cette heureuſe découverte. Il eſt fort ordinaire aux Creoles, qui demeurent plus avant dans le Païs, & qui ne voient que tres rarement des étrangers, de croire que les Heretiques Lutheriens ſont noirs, qu'ils ont les ongles crochues, des cornes à la tête, une longue queuë au derriere:

& les Curés ne les en desabuſent pas

Ceux des Indiens que l'on convertit, & qui perſiſtent de bonne foi dans la Religion que les Moines ou les Curés leur ont enſeignée, n'en ſont pour cela pas moins idolatres: car ils adorent & ſervent nos Saintes Images comme autant de Dieux. Les Curés le ſouffrent, & diſent que cela vaut encore mieux que s'ils n'étoient pas baptiſés. *Le Saint*, ajoutent ils, *aura pitié d'eux & les delivrera pour l'amour de ſon Image.* L'avarice de ces Eccleſiaſtiques trouve ſons compte dans ces abus; car ces Images leur valent de bonnes aubaines. L'envie de faire des Chrétiens eſt cauſe que les Miſſionaires tolerent d'autres abus auſſi groſſiers pour le moins: mais ils païent quelquefois bien cherement cette envie. Les Sauvages, qui ne ſont pas toujours d'humeur de ſe convertir, maſſacrent quelquefois ces Miſſionaires; & quand ils ont le bonheur de ſe ſauver de leurs mains, ils reviennent en fort mauvais état. J'avoue qu'il y a des Miſſionaires de bonne foi, qui ont à cœur la gloire de Dieu & le ſalut des Ames des Idolatres. Ceux-là

ſont

ſont en petit nombre. Tous les autres cherchent dans les converſions l'augmentation de leurs revenus & leur profit temporel.

Les ſermons ſont pleins de bouffonneries plates & groſſieres. Les Fêtes ſont encore plus ſcandaleuſes. Etant à Carthagene, le jour de la Proceſſion du S. Sacrement, j'eus occaſion de voir comment on y prophanoit cette Sainte Ceremonie. Des gens maſqués y faiſoient toutes ſortes de geſtes boufons; quelques uns culbutoient devant le S. Sacrement, & d'autres faiſoient le moulinet. On y portoit des chats & des cochons, enmaillotés, qui en miaulant & en grognant compoſoient avec les voix humaines un concert des plus impertinens. L'*Enterrement de Chriſt* & toutes les ſolemnités de la ſemaine Sainte ſont à peu prés auſſi édifiantes que la ſolemnité du S. Sacrement. Il ne faut pas oublier la Meſſe de Minuit à Noël: Les Religieux y danſent au ſon des Inſtrumens, de même que les ſeculiers, & cela avec les geſtes & les grimaces ordinaires aux Maſcarades du Carnaval. Les uns ſe déguiſent en Diables, les autres en Anges. Ces

An-

Anges & ces Diables ſe diſent ſouvent de groſſes injures & les accompagnent préſque toujours de coups de poins & de croquignoles : mais les Diables ſont enfin batus & chaſſés. Alors on recommence la Muſique, qui eſt accompagnée de Chanſons qui repondent fort bien à la celebration de la Fête.

Un Creole qui meurt doit premierement ordonner par ſon Teſtament bon nombre de Meſſes pour le ſalut de ſon ame. S'il lui reſte quelque choſe après cela, il le laiſſe à les proches ou à ſes creanciers, s'il en a : mais l'ame eſt toujours la principale Heritiere. Il arrive ſouvent que les Curés ou les Couvens heritent de de tout ce qui reſte ; ou qu'ils partagent le bien avec l'ame du défunt.

Les Prêtres & les Moines ont grand ſoin de détruire tout ce qui reſte de monumens Indiens. Ils diſent que ces monumens ne ſervent qu'à conſerver le ſouvenir de l'Idolatrie. Ils ont raiſon en un ſens. Le Cardinal Ximenés étoit dans le même goût, lors qu'il fit détruire avec tant de ſoin les livres & les autres monumens

de

de la Religion Mahometane dans le Roiaume de Grenade ; ſans avoir égard à la beauté de ces monumens.

J'ai dit que la Polygamie eſt un grand obſtacle à la converſion des Indiens. Quand on leur parle de cet article, ils nous répondent. *Vous voulés qu'étant devenus Chretiens, nous nous contentions d'une ſeule femme, & que nous la gardions juſqu'au jour de ſa mort, quoi qu'elle nous devienne inutile quand elle eſt vieille & infirme. Mais vous autres Européans, qui gardés vos femmes pendant qu'elles ſont en vie, vous avés des Maîtreſſes, & vous voïes celles qui ſont communes.* (C'eſt ainſi qu'ils déſignent les femmes publiques.) *C'eſt comme ſi vous changiés de femmes. Laiſſés nous donc vivre à la maniere de nos peres, car elle eſt auſſi bonne que la votre, & nous ſerons Chrétiens comme vous.*

Cet article me fournit une occaſion naturelle de parler des ſuites de la débauche de mes Compatriotes. C'eſt la verole. Malgré le guaiac, cet excellent preſervatif, beaucoup d'Eſpagnols en ſont pourris juſqu'aux os, auſſi bien que les Portugais, & ils la tranſ-

tranſmettent à leurs enfans comme un heritage. Ce mal ſi commun & ſi dangereux pourtant éfaroucha d'abord nos Anceſtres ; mais les deſcendans s'y ſont fort aprivoiſés, & la verole, toute funeſte qu'elle eſt, a le privilege d'être regardée aux Indes comme la fievre en Europe. J'ai connu quelques Creoles qui s'étoient mis dans l'eſprit de la conjurer en quelque façon, comme on conjure le Diable. On peut dire que la chair étoit combatue en eux entre une eſpece de crainte de Dieu & la crainte de la verole. Comment accorder enſemble l'amour de la Religion & l'amour des femmes ? Ils ſe mettoient donc ſous la protection de la Sainte Vierge, avant que d'aller voir leurs Maîtreſſes, ſe muniſſoient d'*agnus* & de grains benis. Prêts à recevoir les dernieres faveurs de l'amour, ils diſoient devotement quelques Oraiſons & des Ave. Les ſignes de Croix ſuivoient: mais malgré ces ſaintes precautions, je les ai vû revenir très ſouvent auſſi poivrés que les moins dévots des Indes. Il falloit avoir recours au guaiac, & le plutôt n'étoit que le mieux ; car quand le mal avoit pris de trop profon-

fondes racines tout le guaiac du monde ne l'auroit pas arraché.

Ce détail ſufit maintenant. Je remets le reſte à la ſeconde partie de ma Relation. .

F I N.

De la Premiere Partie.

VOYA-

VOYAGES
DE
FRANÇOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur paſſe au BRESIL *& ſejourne à la* BAIE DE TOUS LES SAINTS. *Deſcription de la Ville. Deſcription des Routes &c.*

APrès avoir ſejourné quelque tems parmi les Anglois Flibuſtiers, je voulus revoir ma patrie. Je m'embarquai pour cet effet à la *Jamaique* ſur un vaiſſeau Anglois qui repaſſoit en *Europe*. Noús partimes le 13 Mai 1684

1684. & nous arrivames heureuſement en *Angleterre* d'où je repaſſai en *Eſpagne*. M'étant rendu à *Carthagene*, je trouvai tous mes parens morts: Depuis 18 a 20 ans que je n'avois vû mes amis de College, ils avoient pris parti de côté & d'autre. Les uns s'étoient mariés, les autres s'étoient allés établir en d'autres endroits de l'Eſpagne. Quelques uns étoient en Flandres & en Italie, & quelques autres devenus plus riches & plus fiers, ou aiant changé de gout & d'inclination ne me reconnoiſſoient plus. Je ſongeai alors à recueillir le peu de bien qui me revenoit de la maiſon de mon Pere, & dés que j'eus mis ordre à mes petites affaires je pris le deſſein de m'en aller en Portugal pour m'embarquer ſur la Flote allant au Breſil.

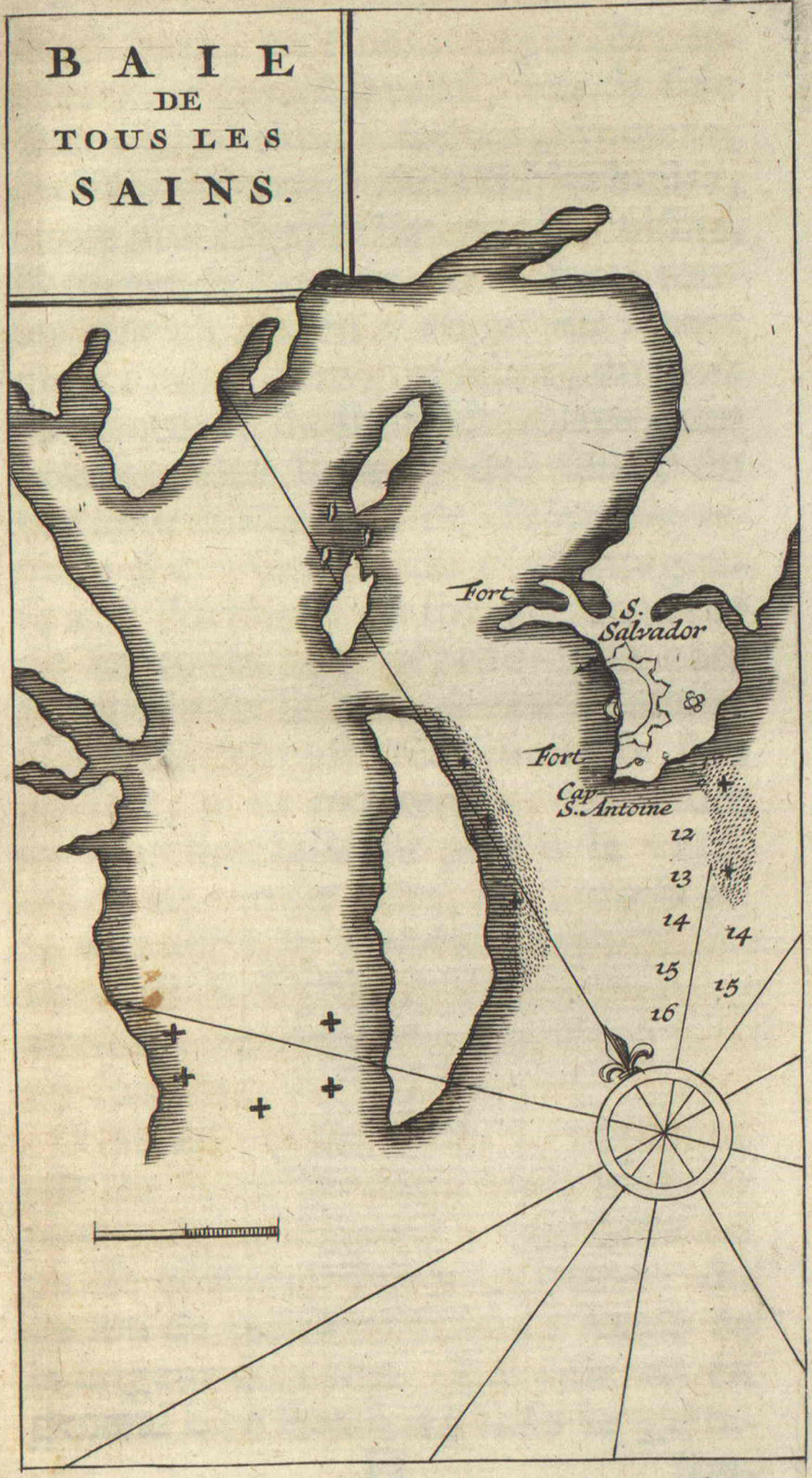
Nous partimes au mois de Juillet 1685 & nous arrivames heureuſement à la *Baie* le 31 Octobre, après trois mois & onze jours de navigation.

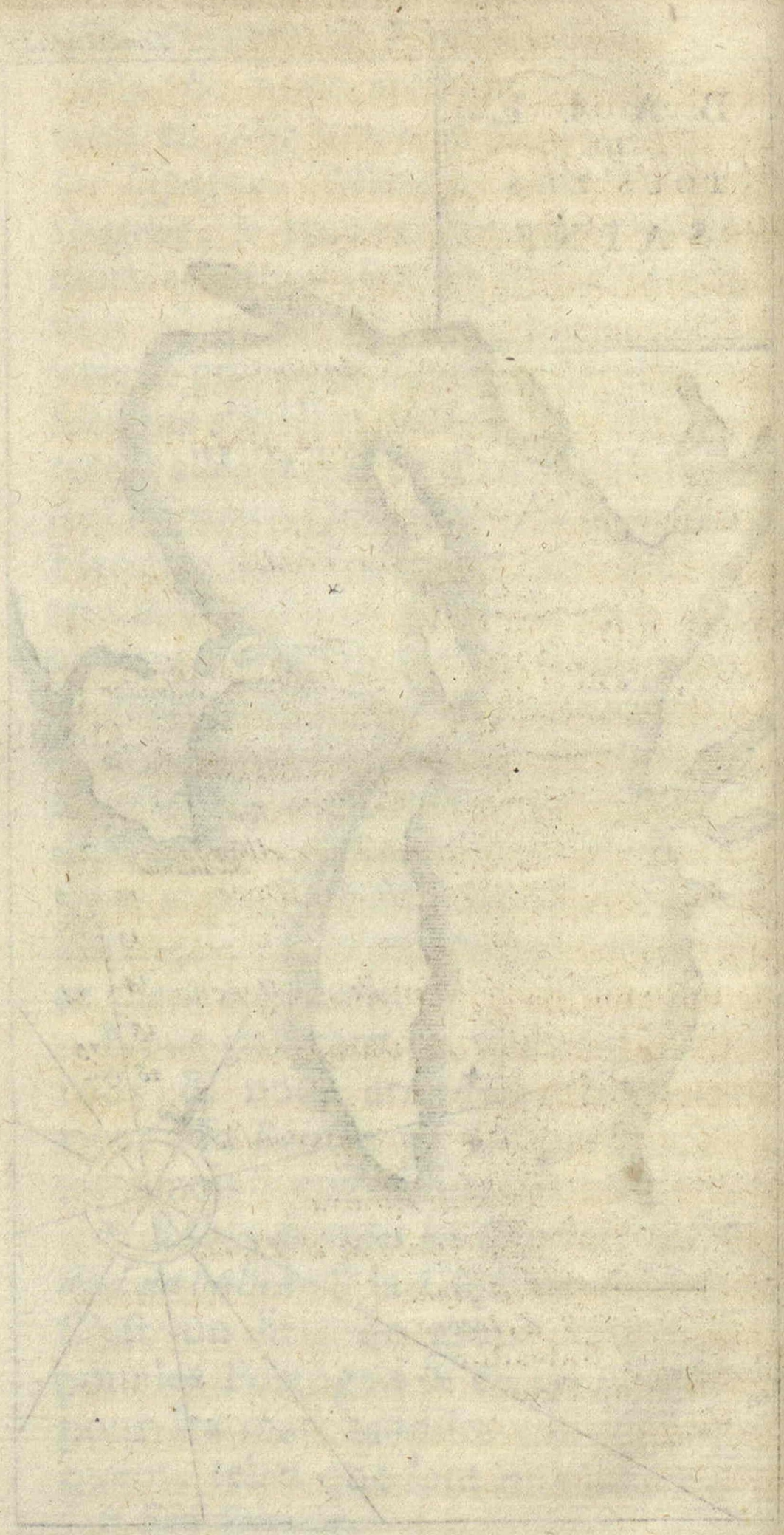
* *Bahia de todos los Sanctos*, ou *Ciudad da bahia* eſt la Capitale du *Breſil*. C'eſt un lieu de grand commerce pour les Portugais & de grand abord pour les marchandiſes qui s'y trafiquent, telles que ſont les toiles groſ-

* *San Salvador.*

ſes

BAIE DE TOUS LES SAINS.





ſes & fines, les baies, ſerges, & perpetuanes; les chapeaux, bas de ſoie & de fil; les biſcuits, farines, froment; les Vins de *Porto à Porto* &c les huiles, beure, fromage; les Bateries de cuiſine, Eſclaves de Guinée &c. Pour toutes ces choſes on y reçoit en retour de l'or, du ſucre, du tabac, du bois de teinture, de Breſil & autres, des peaux, des huiles, des ſuifs, du Beaume de *Copahi*, de l'*Hippecaquevana* &c. Cette ville ſi avantageuſe aux Portugais eſt ſur une hauteur de 80 toiſes, qui dépend de la côte Orientale de la *Baie de tous les Saints.* Cette hauteur eſt très dificile & l'on s'y ſert, pour monter & deſcendre les marchandiſes du port à la ville, d'une eſpece de grüe. Le Terroir de la ville eſt fort inegal, & la pente des rues eſt ſi dificile, que des chevaux attelés à des voitures ne pourroient s'y ſoutenir.

L'abord à la ville eſt defendu par les forts de *Saint Antoine* & de *Sainte Marie*, quoique pourtant on puiſſe aiſément éviter la portée du canon de ces deux forts, à cauſe de la largeur du canal. La ville eſt en general bien fortifiée; mais la garni-

ſon, qui conſiſte en des ſoldats Portugais bien faits & propres à tout excepté au métier de la guerre, eſt mal diſciplinée & adonnée à toute ſorte de luxure. Ce ſont la pluſpart des garnemens ſans cœur, auſſi dangereux aſſaſſins qu'ils ſont laches. Les Habitans de la ville ne valent pas mieux. Ils ſont volupteux, vains, ſuperbes & rodomons, laches, ignorans, & fort bigots. Ce n'eſt pas qu'ils ne paroiſſent courtois & polis dans leurs manieres, mais ils ſont ſi chatouilleux ſur le point d'honneur, ſi jaloux ſur le chapitre des femmes & ſi vains ſur leur grandeur, qu'il eſt très dificile, pour ne pas dire impoſſible, de s'en faire des amis. Les femmes ſont moins viſibles qu'au *Mexique*, à cauſe de la grande jalouſie des maris, mais elles n'en ſont pas moins libertines, & elles mettent, pour venir à bout de leur paſſion, toutes ſortes de ſtratagemes en œuvre, quoiqu'aux depens de leur honneur & de leur vie: car ſi elles ſont ſurpriſes dans le crime, leurs maris les poignardent, ſans qu'il en ſoit autre choſe, & leurs peres ou ou leurs freres les proſtituent. Elles de-

deviennent alors des courtisannes publiques, également au service des Blancs & des Noirs. Si la précaution des Maris n'empêche pas les intrigues de leurs femmes, celle des peres n'empêche pas que les meres ne prétent leurs secours charitables aux filles aussi-tôt qu'elles sont nubiles. Il est même fort ordinaire aux meres de questionner leurs filles sur ce qu'elles sont capables de sentir à l'age de douze ou treize ans & de les inviter à faire ce qui peut émousser les aiguillons de la chair. Les pucelages sont à l'enchere à *San Salvador* & s'y paient très cherement, à cause qu'ils sont enlevés de fort bonne heure, & *que la fleur de virginité doit se cueillir*, disent elles, *dans ses premieres années, afin qu'elle ne se flétrisse pas.*

Avec de telles mœurs, on ne laisse pas que d'être très religieux quant à l'exterieur. Les Eglises y sont frequentées, la confession y est fort commune, sans doute à cause de la multitude des péchés. Le faste de la Religion se montre dans tout le dehors. Je n'ai point vû de lieu où le Christianisme parut avec plus d'éclat qu'en cette ville, soit par la

richeſſe & la multitude des Egliſes, des Couvens & des Religieux, ou par l'équipage devot des Gentils-hommes, des Dames & des courtiſannes & generalement de tous les citoiens de la *Baie*. On n'y marche point ſans un Roſaire à la main, un chapelet au col & un ſaint Antoine ſur l'eſtomac. On eſt exact à s'agenouiller au ſon de l'*Angelus* au milieu des rües: mais en même tems on a la précaution de ne point ſortir de chez ſoi ſans un poignard dans le ſein, un piſtollet dans la poche, & une épée des plus longues au coté gauche: afin de ne pas perdre l'occaſion de ſe vanger d'un ennemi tout en diſant ſon chapelet.

Je me trouvai un jour à la *Baie* dans la Maiſon d'un *Chriſtian veio* de bon exemple aux Portugais par ſa devotion, mais auſſi peu charitable dans ſes actions, que ſuperſtitieux & bigot dans tout ſon exterieur. Je me trouvai dis-je chez cet homme, un jour qu'il faiſoit déchirer à coups d'aiguillon un pauvre Negre, pour avoir renverſé une taſſe de chocolath. Pendant ce tems là cet homme religieux avoit ſur ſa table

un Crucifix devant lequel il disoit ses oraisons: mais il étoit tourné de sorte qu'en même tems qu'il faisoit ses devotions, il avoit la cruelle satisfaction de voir déchirer son esclave & d'entendre les cris de ce miserable.

Ces malheureux Negres sont traités avec la derniere barbarie. Non seulement on les vend publiquement, mais on les étale nuds, & on les examine avec autant de soin & de sens froid qu'on examine un cheval chez les maquignons. C'est quelque chose de plaisant & d'insolent en même tems, que de voir un Portugais parcourir le corps d'un esclave avec les lunettes sur le nés, & examiner scrupuleusement toutes les parties du corps d'un Negre ou d'une Negresse. Après qu'on les a achetés, on peut les tuer pour la moindre chose, & quand ils sont vieux, on trouve souvent asses de prétextes pour s'en défaire comme d'un vieux chien. Cependant il y a quantité de ces esclaves à la *Baie* & je ne doute pas que, si ces malheureux avoient du cœur & de la resolution, ils ne

puſſent un jour tailler de l'ouvrage aux Portugais du *Breſil.*

L'ignorance des Religieux eſt prodigieuſe, & les idées qu'ils donnent de la Religion ſont ſi groſſieres & ſi charnelles, pour ne pas dire brutales, qu'il eſt difficile de ne pas rire de leurs contes. Il y en avoit un qui s'aviſa de me racconter une fois fort ſerieuſement la peine qu'il avoit eue pour faire ſortir du Purgatoire l'ame d'un vieux coquin de Portugais. Il me diſoit donc, " que ce pauvre „ malheureux étoit damné à tous les „ Diables, avec les Lutheriens & les „ Idolatres, s'il n'étoit venu à „ ſon ſecours : car quoi qu'il „ eut vecu ſaintement pendant ſa vie, „ & qu'il n'eut jamais oublié de di- „ re ſon roſaire à l'honneur de *Saint* „ *Antoine* & de *Nueſtra Senora*: cepen- „ dant Jeſus Chriſt avoit de grands „ griefs contre lui, parce qu'il ne le „ prioit jamais. Il y a grande aparence, „ continua-t'il, qu'il y avoit un com- „ plot formé pour conſumer ſon a- „ me dans le feu ; ſi un jour que je „ diſois mon Chapelet à l'honneur „ de *Nueſtra Senora*, elle ne „ m'eut aparu pour me dire le mal-

heur

„ heur de ce pauvre homme. Va-t'en
„ au plus vite, ajouta t'elle, dire des
„ Meſſes pour ſon ame, & fais ſa-
„ voir à ſes enfans, que s'ils ne font
„ une donation du quart de leur hé-
„ ritage à l'Egliſe du Couvent *d'os*
„ *Barbudos*, (c'eſt ainſi qu'ils appel-
„ lent les Capucins de l'Ordre deſ-
„ quels étoit le Religieux qui par-
„ loit,) je ne puis fléchir mon fils:
„ car la ſentence de damnation eſt
„ luë contre lui en preſence de Dieu
„ le Pere. Je partis donc de ce pas;
„ je dis une, deux, trois, quatre Meſſes,
„ ſans que cette ame branlât entre
„ les mains des Diables qui la vou-
„ loient enlever. A la cinquieme, un
„ Diable fit une grimace. A la ſixié-
„ me ils lacherent tous deux le
„ pied: à la ſeptième ils crierent en
„ écumant de rage; à la huitiéme
„ l'ame donna un coup de poing à l'un
„ des deux Diables. A la neuviéme
„ elle leur donna des croquignoles:
„ mais à la dixieme, Zeſt, je l'arra-
„ chai d'entre leurs grifes, & vous
„ envoiai d'un coup les deux Dia-
„ bles en Enfer, & l'ame du Portu-
„ gais au Ciel. „ Voila les contes
dont ils honorent la Religion & dont

j'oſe dire qu'ils ſe paient eux mêmes, parce qu'ils ſont très ignorans, & que la chaleur du climat leur échaufant la cervelle les rend capables d'imaginer toutes ſortes d'extravagances. Par exemple, pour donner au peuple une idée de la Religion, il leur eſt fort ordinaire de faire des répreſentations & des decorations burleſques aux Fêtes des Sains. Ils ont des farces, où ils les mettent aux mains avec les Diables. Une fois ils repreſenterent Saint François courant après le Demon & le fouëtant avec un Crucifix, pendant que Notre Dame diſputoit dans un chariot de bateleurs avec un S. Dominique noir & barbouillé comme un forgeron, & faiſant mille poſtures inſolentes.

Dans toutes les *Indes* la prémiere choſe qu'il faut faire, c'eſt de s'attirer la protection des Moines & des Jeſuites. Les uns & les autres y ſont très puiſſans & d'une intrigue à toute épreuve. Ces derniers ſont ſi fort reſpectés, qu'il ſufit que le nom de Jeſus, que porte le cachet de la Societé, paroiſſe ſur des

balots de marchandiſes, pour les faire paſſer ſans examen, quelque fraude qu'il y ait. De ſorte qu'il ſe commet impunément une infinité de tromperies ſous la protection de ces bons Peres, à qui l'on eſt ſouvent obligé de paier en recompenſe la valeur de cent pour cent. La faineantiſe & l'ignorance de nos Eſpagnols & des Portugais contribuent beaucoup à l'autorité de tous ces Religieux, qui n'ont garde de manquer de faire un point de Religion du pouvoir immenſe qu'on leur laiſſe: car aux Indes quand on eſt maître abſolu de la conſcience d'un homme, on l'eſt auſſi de ſa bourſe.

La molleſſe des habitans de *San Salvador* & la pente des rues, qui eſt fort roide, leur fait regarder l'uſage de marcher comme une choſe indigne d'eux. Ils ſe font porter dans une eſpece de lit de coton à raiſeau, ſuſpendu à une perche longue & épaiſſe, que deux Negres portent ſur leurs épaules. Ce lit eſt couvert d'une Imperiale, d'où pendent des rideaux verds, rouges ou bleus. On y eſt fort à ſon aiſe, la tête ſur un chevet & le corps, ſi

l'on veut, ſur un petit matelas fort proprement piqué.

L'air de *Bahia de todos los Santos* n'eſt pas des meilleurs, à cauſe de la chaleur violente du Climat, qui cauſe aux habitans, & ſur tout aux nouveaux venus, des maladies ardentes. Les vivres n'y ſont pas bons, & les fruits ſont ſi expoſés aux ravages des inſectes qu'on a de la peine à y en cultiver de mediocres. Ce n'eſt pas que la pareſſe des Habitans ne pût ſurmonter ces defauts par l'induſtrie; mais dans les *Indes* on aime bien mieux dormir, & cajeoler les Dames, que s'occuper à la moindre choſe pénible.

Le *Breſil* contient diverſes Provinces, qui ſont pour la plus part aux Portugais, & s'étend depuis le 2. D. de Latitude Nord au 25. Les vens de mer y moderent pourtant l'ardeur exceſſive du ſoleil, auſſi bien que les brouillars, qui rafraichiſſent l'air pendant les premieres heures de la matinée. Tout ce Païs eſt diviſé en Capitainies, où il y a des Colonies des Portugais, comme *Tamaraca*, *Pharnambuq*, *Bahia de Todos los Santos*, *ou San Salvador*, *Puerto Seguro*, *Eſpiritu Santo*, *Pa-*

CARTE DU PEROU, DU FLEUVE DES AMAZONES ET DU BRESIL.

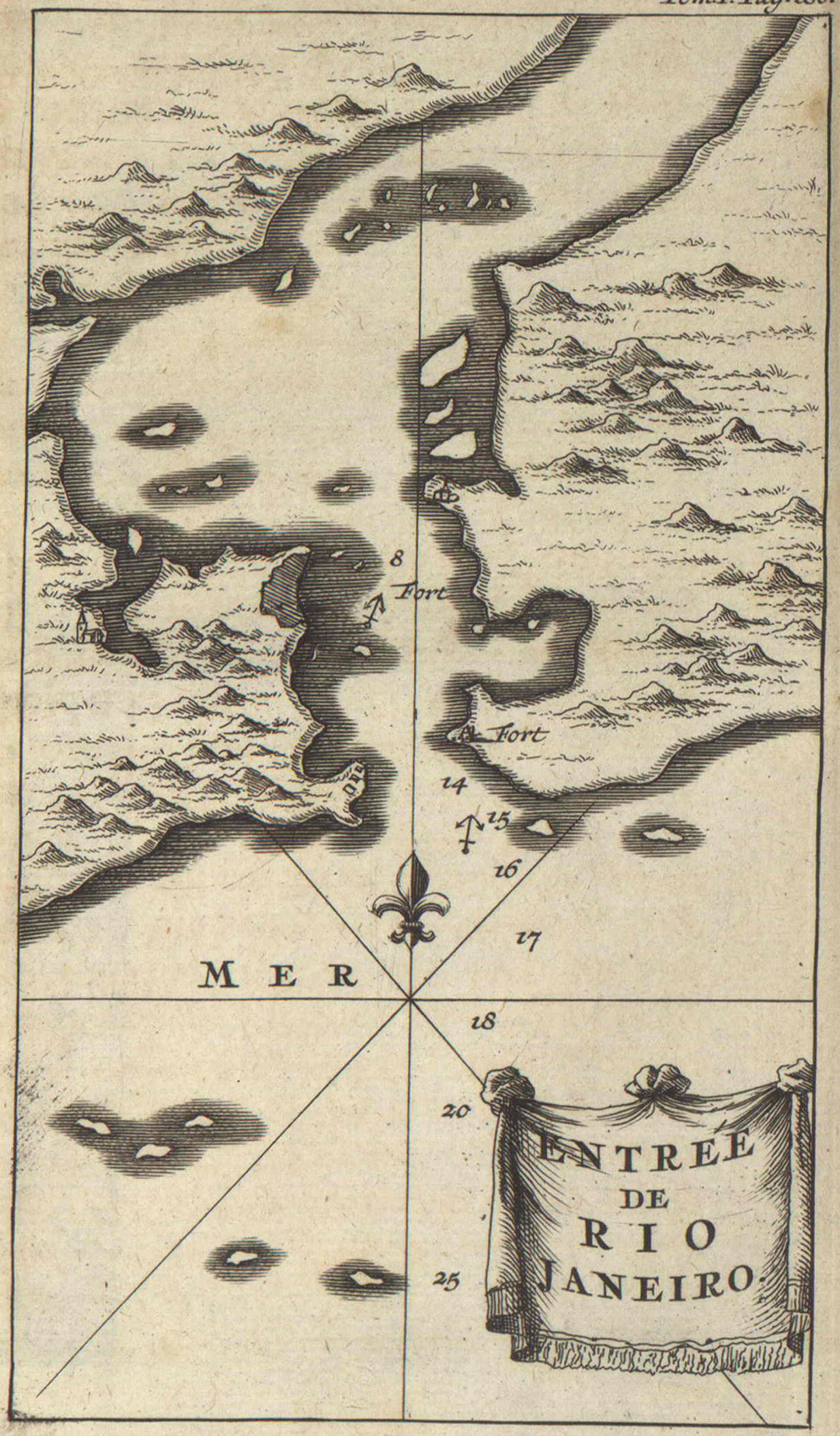
Paraïba, Rio Janeiro S. Vicente &c. *Pharnambuq* eſt près du Cap de *S. Auguſtin.* C'eſt un lieu de grand trafiq pour les Portugais, qui en aportent du ſucre, du bois de Breſil, des cuirs &c. Le Cap de *S. Auguſtin* git à 8 degrés de latitude Meridionale & a été découvert au mois de Janvier de l'année 1500. par *Vincent Janes Pinzon.* C'eſt l'endroit de toute l'*Amerique* qui avance le plus vers l'*Afrique.* On ne compte que 500 lieuës depuis le *Cap vert* en *Afrique* juſqu'à cette côte du *Breſil.*

On compte cent lieuës de ce *Cap* à *Bahia de todos los Santos*, qui git à 13 degrés moins quelques Minutes. Voici les lieux qui giſent entre deux. *San Alexio, San Miquel, Rio d'Aguada, Rio Franciſco, Rio de Canafiſtola*, ainſi nommée parce qu'il y a quantité de Caſſe, *Rio real, Rio de Tapuan, Povoucan.* On compte à peu près cent autres lieuës, de la *Baie de tous les Sains* aux *Abrolhos*, ou *Cabo dos Baixos.* Il y a entre deux *Rio de S. Giano, os ilheos Capitainie, Rio de Sant Antonio, Rio de Santa Crux, Puerto Seguro* &c. Après cela on trouve entre *Cabo dos Baixos* & *Cabo Frio, Puerto*

dal aguado, Rio dolce, Reios magnos, Spiritu Santo. De là on vient à *Tapenuri* & puis à *Paraïba.* La côte a des ſables qui cachent de mauvais écueils. C'eſt de ce côté là que demeurent les *Ovetacates* Peuple ſauvage & cruel. Les *Mackes* ſuivent, où la côte eſt auſſi pleine d'écueils. Il y a dans ce parage trois petites Iles pleines d'oiſeaux ſi privés, qu'on les peut prendre à la main & les tuer à coups de bâton.

Cabo Frio eſt un fort bon havre, où les *Topinamboux* demeurent. On trouve là beaucoup de poiſſons à ſcie & de jolis perroquets. Un peu plus loin eſt *Rio-Janeyro* & *Bahia fermoſa.* Les François y ont autrefois negocié & ils y avoient un Fort. L'Embouchure y eſt de ſix lieuës d'Eſpagne & de trois ou quatre un peu en dedans des terres. Cette embouchure eſt dangereuſe à cauſe de quelques écueils. On paſſe prés d'un Cap qui n'a pas plus de 300 pas de largeur, qui deſcend de biais d'une montagne, qui reſſemble à une pyramide. A deux lieuës & demie d'Eſpagne d'une Ile que les François ont habitée autrefois, & où l'on trouve

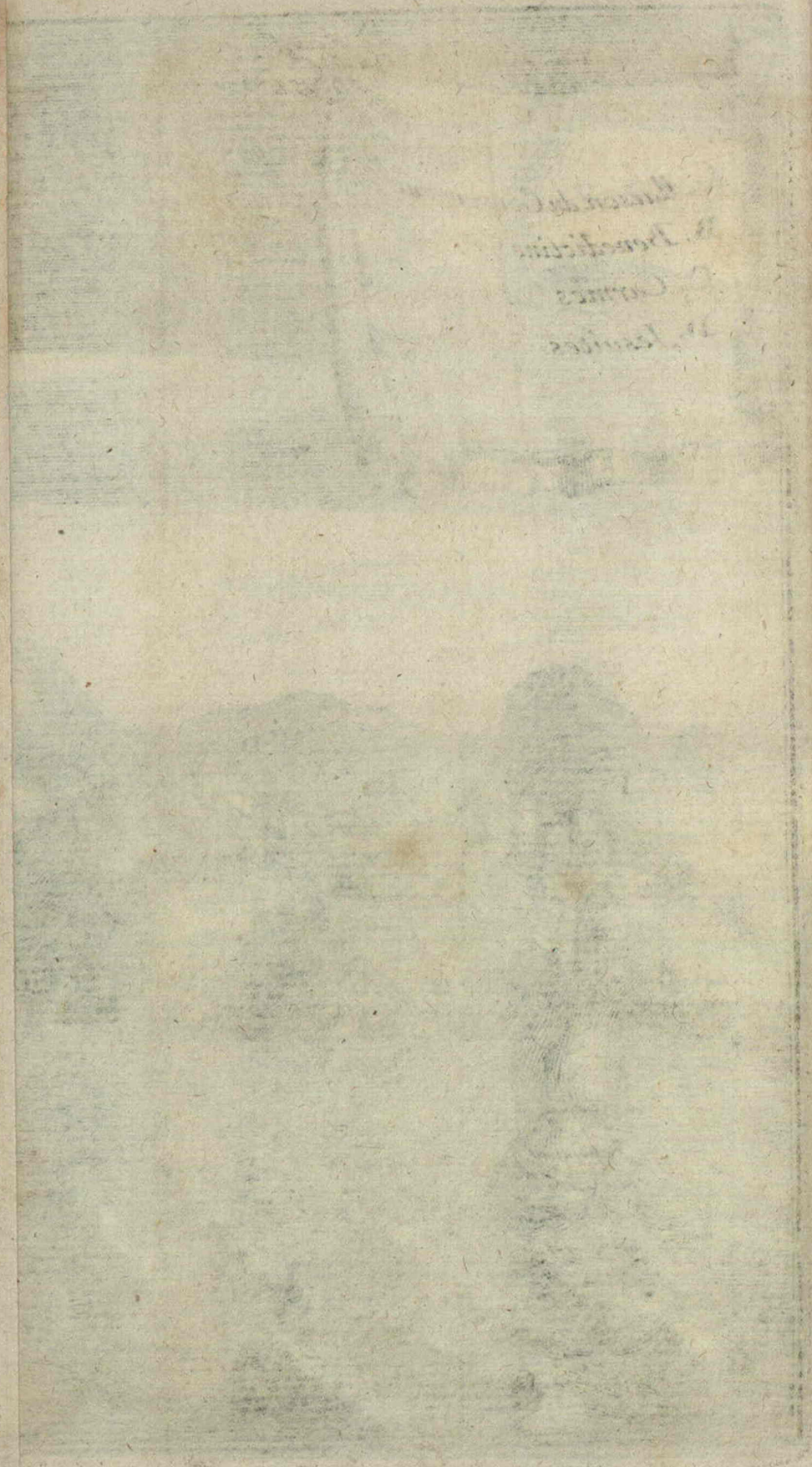
enco-


8
Fort
Fort
14
15
16
17
MER
18
20
25
ENTRÉE
DE
RIO
JANEIRO.

S. SEBASTIEN.

A. *Maison du Gouverneur*
B. *Benedictins*
C. *Carmes*
D. *Jesuites*

E. *Capucins*
F. *Cathedrale*
G. *Fort*



encore quelques ruines d'un fort, il y en a une autre que l'on appelle la *grande Iſle*, que des *Topinamboux* habitent. Elle a trois lieuës de circuit. On en trouve encore quelques autres qui ne ſont pas habitées, où l'on pêche de bonnes huitres. Les Sauvages ont contume de ſe plonger en la mer le long du Rivage & d'arracher à belles dens les pierres autour desquelles ces huitres ſe tiennent ſi fort attachées, qu'on a de la peine à les en ôter. Elles ſont fort bonnes à manger & l'on trouve en quelques unes de petites perles que les Sauvages nomment *Lenpes.* La mer y abonde en poiſſons, ſur tout en barbeaux & cochons de mer. Il y a des Baleines aux environs. Là ſe jettent auſſi deux rivieres d'eau douce, le long deſquelles & des deux côtés il y a pluſieurs *Aldejas* ou villages des Sauvages. Plus loin de là & allant vers *Rio de la Plata* ou trouve un golfe decouvert autrefois par les François.

CHAPITRE II.

De quelques Sauvages du Bresil *& de leurs manieres.*

CEs Peuples sont subdivisés en plusieurs autres, sous le nom de *Margajates*, *Ovetacates*, *Makkes*, *Tapuies*, *Toupinamboux* &c. Les *Margajates* & en genéral tous les Bresiliens mangent leurs ennemis. Ils vont nuds & se frotent tout le corps avec une certaine liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne comme les Prêtres, & se percent la levre inferieure, où ils mettent une pierre, qui est une espece de jaspe verd. Cela les rend si diformes, qu'on diroit qu'ils ont deux bouches. Je ne puis concevoir le sujet de ce bisare ornement. Les femmes laissent croitre leurs cheveux & ne se percent point les levres, mais bien les oreilles, & cela de telle maniere, qu'on y mettroit le doit tout entier. Elles y mettent des osselets blancs & des pierres qui leur pendent sur les épaules. Il y a

chez

chez les *Margajates* beaucoup de *bois de Breſil.*

Les Ovetacates, qui ſont toujours en guerre avec leurs voiſins, ne ſoufrent pas que perſonne vienne trafiquer chez eux. Quand ils ne ſe ſentent pas les plus forts, ils fuient de telle ſorte qu'il n'y a cerf qui coure plus vite. Ils vont nuds. Ils ont cela de commun avec les autres Breſiliens, & ceci de particulier qu'ils laiſſent croitre leurs cheveux juſques ſur le milieu du dos, excepté qu'ils les coupent un peu ſur le front. Ils mangent la chair crue comme les chiens. Ajoutés à cela leur air ſale & dégoutant, leur regard farouche, leur phiſionomie qui tient de la bête. La nature, qui toute ſimple & ſans ornement eſt quelquefois ſi agreable, eſt bien laide & bien choquante en ces Sauvages.

Ce Peuple a un language particulier, aſſés different de celui de ſes voiſins. Son naturel ſauvage & barbare eſt cauſe qu'on ne lui aporte pas beaucoup de choſes. On ne s'y fie que de loin & muni de quelques armes à feu, afin d'émouſſer, par la terreur que ces armes leur inſpi-

ſpirent, un apetit deſordonné, qui ſe reveille à la vuë de la chair de Portugais. On fait les échanges à quelques centaines de pas les uns des autres de cette maniere-ci. On porte en un endroit neutre également éloigné des troqueurs la marchandiſe qui ſe negocie. On ſe la montre de loin ſans dire mot, & chacun va prendre ce qu'il doit avoir en retour. Il y a tout à la fois de la défiance & de la bonne foi dans cette maniere de negocier : mais d'ailleurs ces Sauvages ont aſſés de lumieres pour ſe défier des Portugais.

CHAPITRE III.

Des autres Breſiliens Naturels *& de leur façon de vivre.*

EN general les Breſiliens nous reſſemblent pour la taille. Ils ſont bien proportionnés de corps, mais plus robuſtes que nous & peu ſujets aux maladies. On ne trouve chez-eux gueres de paralytiques, ni d'eſtropiés, ni d'aveugles, ni de boiteux, ni de perſonnes contrefaites. Pluſieurs vivent, dit-

dit-on, juſqu'à cent vint ans. Je le crois preſque, car ils vivent ſans ſoucis & n'accumulent pas pour l'avenir. On n'en voit gueres qui deviennent gris, preuve d'un air bien temperé & qui n'eſt ſujet ni au grand froid, ni à la corruption. Les arbres & les Campagnes y ſont dans une verdure éternelle, & les Sauvages toujours également gais. Ils ſont heureux de ne connoître ni l'avarice ni les autres paſſions qui en dépendent: mais ils connoiſſent à fond la vengeance & toutes ſes ſuites. Leur teint n'eſt pas noir, mais brun comme celui des Eſpagnols. Hommes, femmes, enfans, tout y va nud, excepté qu'aux jours de fêtes & de rejouiſſances ils ſe couvrent de la ceinture en bas avec une toile ordinairement bleue & raiée. Ils pendent à cette toile des ſonettes qu'ils prennent en troq des Portugais, ou de petits os fort durs. Ce ſont leurs inſtrumens de Muſique & l'oreille des Breſiliens y eſt faite. En tems de guerre ils endoſſent une eſpece de manteau de peau: mais excepté ces occaſions ils ſont toujours nuds comme des vers. Ils commencent

main-

maintenant à cacher ce qu'on doit cacher.

Ils ne se laissent aucun poil sur le corps & s'il en vient, ils l'arrachent avec des pincettes ou le coupent avec des ciseaux que les Portugais leur fournissent : mais ils conservent une touffe de cheveux derriere la tête, qu'ils laissent pendre quelquefois jusques sur le milieu du dos. Ils ont la levre inferieure percée dès leur enfance, & l'on y passe pour l'ornement un os blanc comme de l'yvoire. Cet os se tire & se remet quand on veut. Lorsqu'ils sont venus en age d'homme, au lieu de cet os ils passent dans le trou de la levre du jaspe ou une émeraude batarde & l'accommodent de telle sorte qu'elle ne puisse tomber. Cette pierre est quelquefois de la longueur du doit. Quelques-uns ne se contentent pas d'une pierre ou d'un os dans la levre ; ils en enchassent dans leurs joues & cela fait un efet bien desagreable, sur tout aux yeux de ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils ont le né plat & ils le font tel à leurs enfans dès qu'ils sont nés. Cela leur paroit fort beau. Ils se peignent le

corps

corps de plusieurs couleurs. Les jambes & les cuisses sont peintes en noir, de sorte qu'on diroit de loin qu'ils portent de culottes noires abatues sur les talons. Le suc avec lequel ils se noircissent ainsi ne peut s'effacer de fort long tems. Ils portent au col des colliers d'osselets blancs comme albatre. Ces os sont de la forme d'un croissant. Ils les enfilent en de petits rubans de coton : mais pour la diversité ils portent quelquefois au lieu d'osselets de petites boules d'un bois noir & reluisant, dont ils font une autre sorte de collier. Comme ils ont quantité de poulets dont la race leur est venue d'Europe, ils en choisissent les plus blancs & leur otent le duvet, qu'ils teignent en rouge, puis ils se l'apliquent sur le corps avec une gomme fort tenante. Ils se parent aussi le front de plumes de plusieurs couleurs.

Il y a au Bresil un oiseau noir comme la corneille, que les Sauvages nomment *Tochan*. Cet oiseau a autour du col de petites plumes tres fines jaunes & rouges. Ils se les apliquent quelquefois sur les joues avec de la cire : mais cet ornement

eſt reſervé pour les jours de ceremonie. Ils habillent de cette façon leur viſage lorſqu'ils vont à la guerre, ou quand ils celebrent une fête. Une des plus ſolemnelles c'eſt lorſqu'on doit tuer un homme pour le manger. Alors, afin que rien ne manque à la ſolennité du jour, ils font une eſpece de chaperon de plumes vertes, rouges, jaunes, & s'en ornent fort proprement les bras, de maniere qu'ils ſemblent parés de manches de velours bigarré. Ils ornent de pareilles plumes leurs *Tacapes*, qui ſont de ce bois dur & rouge que nous apellons *Bois de Breſil*. Sur leurs épaules ils mettent des plumes d'autruche. Ceux qui entr'eux veulent paſſer pour gens de reputation, & qui ont mangé beaucoup d'ennemis, ſe font des taillades & des balafres à la poitrine & en d'autres endroits du corps. Après cela ils y font penetrer une poudre noire qui rend ces balafres hideuſes. A voir ces taillades de loin on les prendroit pour des pourpoins déchiquetés à la mode de nos Peres. Il faut avoir de la patience de reſte pour ſe taillader ainſi par vanité ; mais qu'on ne s'y trom-

pe

pe point : ces taillades ne leur font pas plus de mal qu'en font aux Pelerins qui viennent de Jeruſalem les marques qu'ils ſe font imprimer ſur la main ou ſur le bras. Quand ils ſont en réjouiſſance, ils prennent proviſion de certains fruits qu'ils nomment *Ahouai.* Ils les creuſent & les empliſſent de petites pierres ; enſuite de quoi les enfilant à des cordons ils ſe les attachent aux jambes & danſent au ſon des *Ahouai.* Ils ont encore dans les mains, outre ces *Ahouai*, des calebaſſes creuſes, pleines auſſi de petits cailloux. Ils attachent ordinairement ces callebaſſes au bout d'un baton & ſe donnent l'eſſor à la muſique des cailloux. Ce digne inſtrument s'appelle *Maraque.*

Les femmes vont nues comme les hommes, & ſe coiffent avec une coifure de coton : mais ſans que cela les empeche d'avoir les cheveux épars ſur les épaules. Elles ne ſe percent ni les levres, ni les joues, mais pour leurs oreilles, elles ſont percées à y paſſer le doit tout entier, & l'on les orne de pendéloques de coquilles ſi grandes, qu'elles pendent ſur les épaules & juſques ſur la poitrine.

Elles

Elles se fardent à la Bresiliene, c'est à dire qu'elles se peignent la face de plusieurs couleurs. Ces femmes portent aussi des brasselets de petits os fort proprement joints ensemble avec de la gomme & de la cire. Pour les habits, quand on leur en presente elles s'excusent de les recevoir, en disant qu'elles n'ont pas l'usage d'en porter, & que cela les empêcheroit de se baigner. C'est ce que les Bresiliens font plusieurs fois dans le jour. Ils plongent comme des canars. Si, pour se divertir, on presente des habits à ces Bresilienes, elles s'en habillent par complaisance, mais de retour chez elles, elles se deshabillent fort vite & courent ensuite toutes nues sans honte de côté & d'autre.

A l'égard de ce qu'on pourroit penser, que cette nudité provoque à luxure, il semble au contraire qu'elle rende moins luxurieux, & je crois que la parure des femmes Européénes excite plutôt la convoitise des hommes, que la simple & grossiere nudité des Indienes. Il est bien vrai que cette nudité frape d'abord les nouveaux venus, mais ils s'y ac-

accoutument bientôt : la convoitise se dégoute, & l'on reprend plutôt que l'on ne croit le sens froid de la chasteté. Quoique puisse étre ensuite ce que l'on voit, l'œil n'en est pas moins tranquile.

Les Bresiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines ; l'*Aipy* & le *Manioc*. Au bout de trois ou quatre mois qu'on les a plantées, elles sont hautes de demi pied pour le moins, & grosses comme le bras. Etant hors de terre les femmes les séchent au feu sur ce que les avanturiers apellent un *boucan*. On les ratisse avec des pierres aigues, comme on ratisse des navets, & la farine qu'on en tire est du gout de l'amidon. On cuit cette farine dans de grans pots en la remuant jusqu'à ce qu'elle devienne épaisse comme de la bouillie. Ils en font de deux sortes, l'une qu'ils font cuire jusqu'à ce qu'elle soit presque dure, afin de la garder pour la provision. Ils en usent à la guerre. L'autre n'est que legerement bouillie & a le gout du pain blanc quand elle est fraiche. Cette bouillie est fort nourrissante, mais ni l'une ni l'autre ne valent rien

pour

pour faire du pain. On en peut bien faire du levain comme celui de froment, mais ce levain cuit se brule & se séche par dehors, & reste entierement mol au dedans. De l'une & de l'autre farine aprêtées avec du jus de bonne viande on en fait un mets assés aprochant du ris bouilli. De ces mêmes racines pilées fraiches & pressées ensuite ils en tirent un jus blanc comme du lait, & ce jus mis au soleil s'y resserre en sorte qu'il devient propre à étre cuit & mangé comme des œufs. Ils rotissent aussi & mangent beaucoup d'*Aipy*. Cette racine se ramollit & a le gout des chataignes. Pour le *Manioc* il faut le reduire en farine & le cuire, sans quoi il seroit fort dangereux à manger. Ces deux racines sont à peu prés comme un petit genevrier, & leur feuille ressemble à la *Peonia*.

Leur bruvage est un extrait de ces deux racines & de maïz : mais les femmes seules ont le privilege de le composer, car les Bresiliens croient que s'il étoit fait par des hommes, il auroit un fort mauvais gout. On coupe ces racines par tranches comme les navets. On fait ensuite bouil-

lir

lir toutes ces tranches en des pots juſqu'à ce qu'elles ſoient molles. Les femmes, qui ſont aſſiſſes autour de ces pots, mâchent & remâchent ces racines molles & les jettent dans un autre pot deſtiné à cela. Ces racines y ſont une autrefois bouillies & bien remuées avec un bâton, auſſi long tems qu'elles le jugent neceſſaire. On verſe aprés tout cela en un autre pot où elles ſont pour la troiſieme fois bouillies & écumées. Cette liqueur eſt converte enſuite & conſervée pour leur ſervir de boiſſon. Elles font de même façon un breuvage de maïz, que ces ſauvages nomment *Caouin*. Ce breuvage eſt trouble, épais & preſque du gout du lait. Ils en ont de blanc & de rouge comme nos vins.

Quand on s'aſſemble pour quelque feſtin, (& ce feſtin eſt ordinairement le preparatif au maſſacre de quelque captif dont la chair doit ſervir à les regaler,) les femmes font du feu auprés des vaiſſeaux où eſt ce digne breuvage. Elles ouvrent enſuite un des pots & en puiſent en une courge que les hommes prennent en danſant & qu'ils vuident

d'un ſeul trait. Ils retournent ainſi tour à tour aux pots avec les mêmes ceremonies, juſqu'à ce que tout ſoit vuidé. Trois jours ſe paſſent ainſi à boire, chanter, ſauter & danſer. De tems en tems ils exhortent à ne pas manquer de courage contre l'ennemi, & alors ils interrompent les danſes & la boiſſon pour écouter ces exhortations. Les Breſiliens ont cela de particulier, qu'ils mangent & boivent en divers tems. C'eſt à dire qu'ils s'abſtiennent de manger à l'heure qu'ils boivent & de boire à l'heure qu'ils mangent. Alors ils s'abſtiennent auſſi de traiter d'affaires & s'il y a quelque choſe à dire, on renvoie aprés le repas. Je crois que l'on s'imagine aſſés que les aprêts de ces repas ne ſont par exquis. Des bras, des jambes, des cuiſſes d'hommes aſſommés, ou maſſacrés, voila leurs grans mêts dans les jours de fête, comme je l'ai déja dit : mais pour l'ordinaire on ſert l'*ouipou* & l'*ouientan* (ce ſont les deux bouillies de farine dont j'ai parlé) dans un pot où toute la famille fourre la main tour à tour. Le *caouin* ſe boit de même. Ils mangent quand ils ont

faim

faim, & boivent quand ils ont soif: car il n'y a pas d'heure fixe pour leur repas. Quand on a mangé on parle de ses affaires; comme d'aller attaquer celui-ci ou celui-là, de le prendre, l'engraisser & ensuite l'assommer pour le manger. Les plus voisins des Portugais commencent aujourd'hui à s'humaniser & ne mangent plus tant les gens.

CHAPITRE IV.

Des animaux du BRESIL.

LE *Bresil* a divers animaux inconnus chez nous; par exemple le *Tapirossou*. C'est un animal qui tient du bœuf & de l'ane. Il a le poil long & roux & n'a point de cornes. Son col est court, ses oreilles longues & pendantes, ses jambes roides & tortues; l'ongle telle que celle de l'ane & la queue courte. Il a les dens aigues, mais il ne fait point de mal, car il fuit devant les hommes. Les Sauvages le poursuivent à coups de fléches ou l'assiegent dans son trou

pour avoir sa peau qu'ils font sécher au soleil pour en faire des boucliers: car par la chaleur du soleil elle s'endurcit de telle sorte, qu'on ne peut la percer à coups de fléches. La chair de cet animal a presque le gout du beuf.

Le *Secouasan* est une espece de cerf un peu plus petit que les nôtres. Il a les cornes petites & le poil pendant comme les chevres.

Le *Tajossou* ressemble au pourceau; il a la tête les oreilles & les pieds de même, les dens grosses & aigues dont il fait beaucoup de mal; mais il est grêle & maigre, parce qu'il écume extraordinairement. Cet animal est laid & diforme, mais ce qui le rend singulier c'est un trou au dos, par où il respire comme les cochons de mer. Ce *Tajossou* est de la hauteur d'un cochon.

Il y a au *Bresil* une autre espece de cerf aussi differente du nôtre. C'est l'*Agouty*, qui a l'ongle fourchue, la queue courte, les oreilles dressées comme le lievre. La chair de cet *Agouty* est de fort bon gout.

On y voit encore le *Tapiti*. C'est un animal qui ressemble à nos lievres.

vres. Il a le poil roux. On trouve dans les bois certains rats auſſi grands que des Ecurieux, & dont la chair eſt du gout de nos lapins. Une bête nommée *pag* ou *pagua* y a la tête fort laide & une fort belle peau, qui eſt tachetée de blanc & de noir.

Le *Sarigai* eſt un animal puant, dont la chair eſt pourtant fort bonne quand on a ôté les rognons où ſe trouve l'infection.

Le *Tatou* ou *Armadille* eſt auſſi d'aſſés bon gout. Il a la chair blanche. Le *Jacara* eſt une eſpece de crocodile, ou plutôt de gros lezard. Il ne nuit pas & il s'en trouve frequemment dans les maiſons. Les petits Breſiliens jouent ſans crainte avec ce *Jacara*. Pour les Crocodiles du *Breſil*, ils ont la gueule large & afreuſe, la queuë fort mince au bout, les pieds aſſés hauts & épatés. On y voit encore une eſpece de lezard marqueté & long de quatre à cinq pieds. Ces lezards ſont raiſonnablement gros & fort laids. Ils ſe tiennent dans les rivieres & dans les marais comme les grenouilles, ſans pourtant faire

aucun dommage. Les Naturels du Païs les nomment *Tovous*. On ne les trouve pas trop mauvais au gout. La chair en eſt courte & blanche, comme la chair du chapon. Ces Sauvages mangent auſſi de certains gros crapaux rotis au *boucan* & des ſerpens longs de cinq pieds pour le moins & auſſi gros que le bras. Il s'en trouve d'autres, principalement dans les Rivieres, longs, menus & verds comme l'herbe, où ils ſe cachent quelquefois. Leur piqure eſt fort dangereuſe.

Un animal nommé *Janowara* n'y vit que de proie. Cette bête ne reſſemble pas mal à nos levriers par la hauteur & la *gracilité* des jambes, & ſa viteſſe à la courſe. Elle porte ſous le menton une eſpece de barbe à long poil, & a la peau tachetée. Ce *Janowara* eſt redoutable. Il déchire tout ce qu'il rencontre & devore ſa proie comme un lion: mais les Breſiliens ſe vengent de ſa cruauté; car quand ils le peuvent ſurprendre dans ſa taniere, ils le font mourir à petit feu.

Il y a des ſinges petits & noirs, que

que les Sauvages nomment *Cay*. Le *Sagouin* eſt une autre ſorte de ſinge qui de la couleur reſſemble à un écurueil, & du muſeau à un lion. Ce Sagouin eſt fort hardi, mais d'ailleurs le plus joli petit animal qui ſe puiſſe voir.

Le *Hay* eſt de la grandeur d'un chien. Il a le regard d'un ſinge, le ventre comme une mamelle pendante, la queuë & les griffes longues. Quoique ce ſoit un animal qui vit dans les Bois, on le peut aprivoiſer, mais le Sauvages ne s'y frotent pas, parce qu'étant nuds ils craignent les griffes aigues de cette Bête. Perſonne, diſent ils, ne l'a vû manger, à cauſe dequoi ils s'imaginent qu'elle vit de l'air.

Le *Coaty*, qui eſt de la hauteur d'un lievre, a le poil court & tacheté, de petites oreilles, la tête petite, le muſeau élevé, long d'un pied, rond & d'égale groſſeur par tout. Il a la bouches ſi étroite, qu'à peine y pourroit on faire entrer le plus petit doit. Cet animal eſt aſſés ſingulier. Quand il ſe ſent pris, il ſe ramaſſe en un monceau, ſe laiſſe rouler de côté & d'autre, mais il ne ſe défait point

qu'on ne lui donne quelques fourmis, ou quelqu'autre insecte. C'est d'insectes qu'il vit dans les Bois.

Il ne manque pas d'Oiseaux de toutes especes au *Bresil.* Il y en a beaucoup de bons à manger. Les Coqs d'Indes y abondent, les Bresiliens les apellent *Arignou aussou.* Les poules y ont été apportées par les Portugais. Il s'en trouve de blanches fort estimées chez les Sauvages, à cause de leurs plumes qu'ils teignent de verd pour s'en parer. Cependant ils n'en mangent d'aucune sorte & croient que les œufs sont venimeux. Ils sont même fort surpris de ce que nous en mangeons: aussi y a t'il une si grande quantité de poules dans les villages où le Portugais ne vont point, qu'on peut les avoir pour rien. Ils ont des canars dont ils ne mangent pas non plus, de peur de devenir tardifs & pesans comme ces oiseaux: ce qui seroit cause, disent ils, qu'ils seroient facilement vaincus par leurs ennemis. Cette même raison les empêche de manger de quelque qu'animal que ce soit qui marche ou qui nage pesamment. En cela ils ne sont pas

trop

trop ſauvages; car l'experience confirme leur raiſonnement.

Ils ont auſſi une eſpece de poulets noirs, marquetés de blanc & qui ont le gout des faiſans; d'autres qui ſont grans comme des pans, ou peu s'en faut, marquetés de même, & deux ſortes de perdrix de la grandeur des canars.

Pour les Oiſeaux qu'on ne mange pas, il s'y en trouve de bien des ſortes differentes. Il y a des perroquets fort beaux, entr'autres ceux qu'ils nomment *Arao* & *Canidas*, des plumes deſquels ils ſe parent, parce qu'elles ſont fort belles, & qu'elles ſont de pluſieurs couleurs, rouges, bleues, jaunes, dorées. Outre cela ils en ont de quatre autres ſortes, par exemple des *Cakotous*, qui ont la tête marquetée de rouge, de jaune & de violet. Les ailes ſont d'un fort beau rouge, leurs longues queues ſont jaunes, & le corps vert. Ces perroquets aprennent à parler diſtinctement. Il y en a d'une autre ſorte qu'on nomme *Maragnas*, & qui ſont auſſi communs au *Breſil* que les pigeons en *Eſpagne*. Les Breſiliens ne les eſtiment point du tout. Mais un

oiseau fort singulier entre tous les autres, c'est le *Tochan*, dont j'ai déja dit quelque chose. Cet oiseau est grand comme un pigeon & aussi noir qu'un corbeau par tout le corps, excepté sous le ventre & à l'estomac qu'il a jaunes avec un petit cercle de plumes rouges. Les Bresiliens appellent ces plumes plumes à danser, parce qu'ils s'en parent aux jours de Fêtes & de danses. Cet oiseau a le bec plus grand que tout le reste du corps.

Il y en a un autre de la grandeur & de la couleur d'un merle, excepté que sous l'estomac il est d'un brun rouge comme du sang de bœuf. Ils appellent cet oiseau *Panou* & se servent de ses plumes comme de celles du Tochan. Ils en ont encore un autre qu'ils nomment *Quanpian*, qui est rouge comme l'écarlate.

Il ne faut pas oublier le *Colibri*, qui n'est pas plus gros qu'une grosse mouche, & qui a de petites ailes luisantes, un chant fort haut & melodieux, semblable à celui du rossignol. Il est presque incroiable que d'un si petit corps il en puisse sortir une voix si forte.

En-

Enfin il y en a divers autres de differentes couleurs & tous fort differens des notres. Les Sauvages en obſervent un ſur tous les autres, qu'ils reſpectent, & qu'ils regardent comme un oiſeau de preſage & de bon augure. Il eſt gris & de la grandeur d'un pigeon. Son chant triſte & lugubre ſe fait entendre plus frequemment la nuit que le jour. Les Sauvages diſent que ces oiſeaux leur ſont envoiés de leurs parens, & amis defunts, pour leur aprendre des nouvelles de l'autre monde, &, en attendant qu'ils y aillent auſſi prendre place, les encourager à la guerre contre l'ennemi. Comme, ſuivant eux, cet oiſeau eſt un meſſager qui vient de derriere les montagnes, (c'eſt le Paradis de ces Sauvages,) ils croient qu'en obſervant bien ſon chant, fuſſent ils après leur mort vaincus par leurs ennemis, ils iront trouver leurs Peres derriere ces montagnes, pour y être ſans ceſſe dans les plaiſirs & y danſer éternellement.

Ou reconnoit à cela qu'ils ont aſſés de raiſon pour croire que leur ame n'eſt pas mortelle, & pour l'enſeigner à leurs enfans.

On voit au *Breſil* des chauve-ſouris de la grandeur des corneilles. La nuit elles entrent hardiment dans les maiſons, & ſi elles trouvent quelqu'un endormi & couché nud, elles lui ſucent le ſang.

Les Abeilles de ce Païs là ſont plus petites que les nôtres & font leur miel dans les troncs des arbres. Les Sauvages Breſiliens n'emploient la cire qu'à fermer les étuis où ils ſerrent leurs plumes, afin de les garantir des vers.

Diſons un mot de leurs Poiſſons. Ils ont deux ſortes de barbeau qu'ils tuent dans l'eau à coups de fleches; ce qui n'eſt pas dificile, parce que ces poiſſons nagent en troupe. Quelquefois il en atteignent deux ou trois d'un trait. Ils font de la farine de la chair de ces barbeaux, qui eſt tendre & courte. Ils ont de pluſieurs autres ſortes de poiſons, une eſpece d'anguille, des raies plus grandes que les notres & qui ont deux cornes ſur le devant de la tête. Leur queue eſt longue, mênue & venimeuſe. Je ne m'étendrai pas davantage ſur les animaux du Breſil, mon deſſein n'étant point

du

du tout de donner l'hiſtoire naturelle d'aucun Païs. C'eſt une matiere que je n'entens pas aſſés pour entrer dans le détail neceſſaire. Ainſi je pourrois bien n'avoir rien dit que de fort commun ſur cet article: mais puiſque j'en ai tant fait, je dirai quelque choſe des Plantes de ce beau Païs.

CHAPITRE V.

Des Arbres, Fruits & autres Plantes du *Breſil.*

IL croit au *Breſil* quantité de ce Bois connu en Europe ſous le nom de *Bois de Breſil.* Les habitans naturels l'appellent *Araboutan.* En grandeur & pour l'épaiſſeur du feuillage, il reſſemble aſſés à nos Chênes, On en trouve qui ont plus de trois braſſes d'épaiſſeur, mais cet arbre ne porte aucun fruit. Sa feuille eſt ſemblable à celle du Buix. On transporte ce bois avec beaucoup de peine & de travail aux vaiſſeaux, & les Breſiliens naturels ne s'y emploient pas volontiers: auſſi faut il beaucoup de tems

pour en freter un navire, à cauſe de la dureté du bois & de la difficulté que l'on a à le couper & à le fendre. Ajoutés à cela, que par la negligence & la pareſſe des Portugais, quelquefois il n'y a point de bêtes de charge pour le tranſporter ou pour le trainer aux vaiſſeaux. Il faut alors que cela ſe faſſe par le travail des Negres que les Portugais ont à leur ſervice. Ces Negres font l'office de bêtes de charge, (auſſi les Portugais les mettent ils au rang de ces bêtes,) ils coupent ce Bois, le fendent, le chargent ſur leurs épaules & le portent juſqu'au vaiſſeau. On en brule auſſi quantité. Ce Bois eſt naturellement fort ſec. Il fait peu de fumée au feu. Les cendres en ſont rouges comme le Bois.

On a au *Breſil* cinq diverſes ſortes de Palmiers, & une eſpece de Bois d'Ebene dont les feuilles reſſemblent à celles du Palmier. Son tronc eſt garni d'épines aigues, ſon fruit eſt raiſonnablement grand, & a au milieu un pepin blanc comme neige, mais qui n'eſt pas bon à manger. Ce Bois eſt noir & fort dur. Les Sauvages en font leurs *Tacapes*, c'eſt

une

une eſpece d'halebarde) & leurs fléches. Il eſt ſi peſant qu'il s'enfonce dans l'eau comme une pierre. Il y a diverſes autres ſortes de Bois d'ébene, de l'ébene jaune comme du Buix, de la violette, de la verte, du bois blanc comme du papier, du rouge pâle, du rouge vernis, du rouge obſcur dont ils font auſſi des *Tacapes*. Ils ont un autre Bois, qu'ils nomment *Copäu*, & qui reſſemble au Noier d'Europe. Il diſtile un baume excellent, mais il ne porte aucun fruit. Ce Bois étant travaillé a des veines agreables comme celles du Noier. Ils en ont encore dont les feuilles ſont fort petites, d'autres dont les feuilles ſont grandes & longues d'un demi pied.

Il croit auſſi au *Breſil* un arbre fort beau & d'une odeur plus agreable que l'odeur de roſe, ſur tout lorſqu'on l'a coupé: mais en revange L'*Aouai* eſt fort puant. Le Bois de cet arbre brulé ou ſcié jette une odeur inſupportable. Ses feuilles ſont comme celles du pommier, & ſon fruit ſemblable au gland eſt ſi venimeux, que ſi l'on en mange on reſſent auſſi-tôt ſon mauvais effet.

Le Breſil produit encore pluſieurs

ſortes

ſortes de fruits. Il y a des pommes vers le rivage de la mer, dont l'aparence eſt fort belle, mais elles ſont fort dangereuſes à manger. Nous les appellons *Mancenillas*.

L'*Hyourvahe*, qui croit en ce Païs là, eſt une écorce de l'épaiſſeur d'un doit & demi. Cette écorce, qui eſt de bon goût étant fraiche, eſt un remede ſpecifique pour guerir de la Verole. Les Breſiliens s'en ſervent contre les *Pians*. C'eſt une maladie auſſi mauvaiſe chez eux que la Verole. Une autre arbre de hauteur moienne, dont les feuilles reſſemblent en forme & couleur à la feuille de laurier, porte un fruit de la groſſeur des œufs d'Autruche, mais qui ne vaut rien à manger. Les Sauvages en font des *Maraques*, & des gobelets à boire. Le *Sabuca* porte un fruit de la longueur de plus de deux pouces.

L'*Acajou* eſt de la grandeur d'un Sorbier. Son fruit eſt connu ſous le nom de *Pomme d'acajou* : auſſi eſt il de la couleur d'une pomme & plus gros qu'un œuf de Poule. Ces *pommes d'Acajou* ſont bonnes à manger & renferment un jus un peu aigre & re-

fri-

frigerant. Mais commes ces pommes croiſſent au plus haut des arbres, elles ſont bien ſouvent mangées par les *Sagouins* & les autres ſinges, avant que l'on ait pû les abatre.

Le *Paco* eſt un arbriſſeau de dix à onze pieds de haut. Son tronc, auſſi gros que la cuiſſe d'un homme, eſt ſi mol, qu'on peut l'abatre d'un ſeul coup. Le fruit qu'il porte reſſemble au concombre & en a la couleur étant venu à maturité. Il en croit vint-cinq ſur une branche.

Les Cotoniers ſont de moienne hauteur. Sa fleur eſt jaune comme la clochette d'une Citrouille. Il en ſort une petite pomme, qui étant meure s'ouvre en quatre & donne le coton que les Naturels appellent *Amenijou*. Au millieu il y a des grains noirs ſerrés enſemble dans une diſpoſition preſque ſemblable à celle des rognons d'un homme. Les Femmes ſauvages amaſſent ce coton le travaillent & en font des tabliers, qui leur ſervent à couvrir la ceinture & les parties adjacentes, des hamacs & autres pareilles choſes.

Les Portugais ont planté au Breſil des Citroniers qui viennent fort bien & qui

qui portent des citrons de tres bon goût. Les Cannes de ſucre y abondent & produiſent du ſucre en quantité, dont on fait un grand commerce pour le Portugal. On ſait que ces Cannes étant fraiches rendent une odeur tres douce & qu'étant un peu flêtries & humectées dans de l'eau elles font de tres bon vinaigre.

Outre les Cannes à ſucre, il ſe trouve dans les bois de certains roſeaux de l'épaiſſeur de la jambe d'un homme. Ces roſeaux, qui quand ils ſont verds, ſont facilement coupés ou abatus d'un ſeul coup, deviennent, étant ſecs, d'une fermeté & d'une dureté à toute épreuve. Les Sauvages en font des flêches. Le maſtyx, qui eſt une gomme excellente que l'Iſle de *Chio* nous envoie, ſe produit auſſi au *Breſil*. Il y a enfin beaucoup de fleurs & d'herbes odoriferantes. Et bien qu'aux environs de *Cabo Frio*, il pleuve & vente beaucoup, cependant ni la neige, ni la pluie, ni la gréle n'empêchent pas les arbres d'étre toujours verds comme chez nous au mois de May.

C'eſt en Decembre que la plus gran-

grande chaleur regne & que les jours ſont les plus longs : mais excepté dans le tems des chaleurs violentes, l'air y eſt aſſés agreable & auſſi bon qu'en *Eſpagne*.

Je ne parlerai pas des *Ananas*. Ce fruit eſt ſi connu en Europe, qu'il ſeroit inutile de repeter ce que les autres en ont dit. Il ſeroit auſſi inutile de parler du tabac dont on fait un grand commerce.

CHAPITRE VI.

Des Guerres des Breſiliens *Naturels & de la conduite qu'ils tiennent à l'égard de leurs Ennemis.*

LEs Sauvages de L'*Amerique* ne ſe font point la guerre les uns aux autres par un principe d'interét, ni pour conquerir des terres, ou pour ſatisfaire à leur ambition. Ces motifs & les paſſions qui les produiſent leur ſont inconnus. Ils ont pour but de vanger la mort de leurs parens & amis que d'autres Sauvages ont mangé. Quand on remonteroit à l'in-

à l'infini, on ne trouveroit pas d'autre origine à leurs guerres : ou du moins ils n'auroient pas d'autre raiſon à alleguer que celle là. Ils ont la vengeance ſi fort à cœur, qu'il n'y a aucun quartier à eſperer, quand on a le malheur d'étre leur captif. Cependant quelque difficile qu'il ſoit de déraciner cette paſſion de leur cœur, il paroit que ceux qui ſont le plus voiſins des Europeans s'adouciſſent tant ſoit peu, qu'ils perdent cette rage qui les porte à manger les hommes. Il faut eſperer qu'à la fin l'humanité prendra le deſſus : car quand on leur reproche cette cruauté, & qu'on leur fait voir avec douceur qu'il n'y a rien qui aproche plus des bêtes ſauvages, que de ſe manger ainſi les uns les autres ; ils baiſſent la vuë & paroiſſent fort honteux des reproches qu'on leur fait.

Voici, autant que j'ai pû l'aprendre étant ſur les lieux, comment les Sauvages du *Breſil* ſe font la guerre. Ils n'ont ni Princes ni Rois. L'un n'eſt pas chez eux plus grand que l'autre : mais ils ſe contentent d'honorer & de conſulter leurs Anciens à cauſe, diſent-ils, *que l'age leur don-*

donne de l'experience, & que par leurs bons conſeils ils fortifient les bras des jeunes guerriers, ne pouvant plus agir eux mêmes. Ces Anciens ſont comme les Directeurs des *Aldejas* qui ſont les Villages de ces Sauvages; ou plutot ce ſont les Conſeillers Preſidens de quatre ou cinq Cabanes Breſilienes poſées les unes prés des autres, qu'ils appellent une *Aldeja*. Les Anciens ſont auſſi les Orateurs des Sauvages, & c'eſt leur éloquence qui anime, quand il lui plait, ces Sauvages à la guerre. Ils donnent le ſignal de la marche, & ne ceſſent en marchant d'exhorter les guerriers à ſe venger de leurs ennemis, & à montrer du courage contre ceux qui ont mangé quelqu'un des leurs. Dans leurs harangues ils leur repreſentent le tort qu'ils reçoivent des *Peroſinchipa*, (c'eſt ainſi qu'ils appellent les Portugais & leurs autres grands ennemis) les violences qu'ils leur font & le mépris avec lequel ils en ſont traités, lors qu'ils ſont vaincus. Alors les Sauvages frapent des mains, ſe donnent des coups ſur les épaules & ſur les feſſes en criant tous unanimement, *Tououpi-*

nam-

nambaous (ce mot veut dire *Compagnons*) *vengeons nous, ne ſoufrons point de lacheté, prenons les armes & ſoions tués ou vangés.* Les harangues durent quelquefois ſix heures, & pendant qu'elles ſe ſont, l'aſſemblée écoute avec beaucoup de patience & de reſpect. Aprés ces exhortations, pluſieurs *Aldejas* ſe joignent, & chacun s'arme de ſa *Tacape*, qui eſt de *Bois de Breſil* ou d'une eſpece d'ébene noire fort peſante & fort maſſive. Cette *Tacape* a ſix pieds de long, & un pied de large. Elle eſt ronde à l'extremité, fort trenchante aux bords, & d'un pouce d'épaiſſeur au millieu. Outre la *Tacape*, ils prennent leurs *Orapats*, qui ſont des arcs faits du même bois que la *Tacape*. Ces Sauvages ſe ſervent de leurs arcs avec une dexterité admirable. Leurs boucliers ſont faits de peau de *tapiroſſou*. Ils ſont larges, plats & ronds comme le fond d'un tambour. Ils ſe parent de plumes, ainſi que je l'ai déja dit. Ils marchent dans cet équipage au nombre de cinq ou ſix mille & plus, avec quelques femmes, pour porter les vivres & autres choſes neceſſaires.

res. Ceux des Anciens, qui peuvent encore agir & qui ont tué & mangé beaucoup d'ennemis, ſont choiſis pour Generaux de cette Armée. Ils ont, pour donner le ſignal, une eſpece de cornet, qu'il appellent *inubia*, & ils font des flûtes des os des jambes de leurs ennemis. Ils font quelquefois leurs expeditions par eau, mais alors ils ne s'éloignent pas du rivage, à cauſe que leurs canots, qui ſont faits d'écorce d'arbre, ne ſauroient reſiſter contre la force des vagues. Cependant il y a de ces canots qui peuvent bien tenir juſqu'à cinquante hommes, qui tous enſemble manient l'aviron avec adreſſe. Les moins vigoureux reſtent derriere avec les femmes à une journée ou deux de chemin, pendant que les guerriers s'avancent dans le Païs de l'ennemi. Pour faire leur coup ils ſe cachent dans les Bois & s'y tiennent avec une patience admirable, juſqu'à ce qu'ils aient pû ſurprendre leurs ennemis, & quand ils ont eu le bonheur de les ſurprendre & de les vaincre, ils en ameinent le moins qu'ils peuvent. Ils les tuent ſur le champ, les rotiſſent ſur

leurs

leurs *Boucans*, & les mangent. Ils s'attaquent & se surprennent d'autant plus facilement les uns les autres, que les villages de tous ces Sauvages sont sans defense, & que leurs cabanes ne sont fermées qu'avec quelques branches de palmiers. Cependant les *Aldejas*, qui sont les plus voisines des terres de leurs ennemis sont fermées d'une espece de palissade de six de pieds de long ; & c'est là qu'est le rendez vous des guerriers, quand ils vont faire quelque exploit de guerre. Ils tuent & mangent tous ceux qu'ils atrapent fuiant ou les armes à la main : mais quand ils se batent de pied ferme en pleine campagne, ils le font avec une furie & une cruauté inexprimables.

A la premiere vuë de leurs ennemis, ils jettent des cris efroiables : à l'aproche ils redoublent ces cris, sonnent de leurs cornets, jouent de leurs flûtes, & font des menaces, en montrant les os de leurs ennemis & leurs dens enfilées à des cordons de la longueur de deux aunes, qu'ils portent pendus au col. Ils commencent la bataille par les fléches.

ches. On dit que ceux qui en ſont atteins ſe les arrachent du corps, & les mordent comme des chiens enragés, ſans pour cela quitter le combat : car leur ferocité eſt telle, que tant qu'ils ont une goute de ſang dans le corps ils ne prennent jamais la fuite. Pour moi, qui ai vû la ferocité des Anglois ſur mer, je ne trouve rien d'incroiable en cela. Cette nation brave & guerriere autant qu'il ſe puiſſe, porte le courage juſqu'à la fureur, & les Avanturiers Anglois croient qu'il y va de leur honneur de ſe faire hacher, plutot que de donner quartier ou d'en recevoir. Il faut auſſi dire qu'ils ſavent fort bien, que quand ils ſont pris, ils ſont perdus ſans reſſource.

On aſſure que quand ces Sauvages ont fait des priſonniers, & qu'ils ſont obligés de les enmener chez eux, ils les nourriſſent & les engraiſſent. On donne des femmes aux hommes, mais on ne donne pas des hommes aux femmes que l'on a priſes. Ce qu'il y a de plaiſant eſt que ceux qui ont fait ces priſonniers ne font pas difficulté de leur donner leurs filles

ou leurs ſœurs pour les ſervir : & parmi eux une femme de ſervice tient auſſi la place de la maitreſſe ; car elle ſert egalement aux beſoins du ménage & du mariage. Ces femmes ſervent de cette maniere le captif juſqu'au jour qu'il doit étre maſſacré & mangé. En attendant ce jour, le priſonnier paſſe le tems à la chaſſe & à la pêche. Les femmes qu'on leur donne ont ſoin de les engraiſſer, béchent ou remuent la terre, élevent les enfans à leur mode, ſi elles en ont. Le jour de la mort n'eſt pas fixe & déterminé : il dépend du bon ou du mauvais état du captif. S'il eſt gras, on l'expedie bien-tôt, mais s'il eſt maigre il faut l'engraiſſer. Quand le jour du maſſacre eſt venu, ceux des *Aldejas* les plus proches ſont invités à ſe trouver à la fête, tant hommes que femmes & enfans. Tous ces Sauvages ſe divertiſſent à boire & danſer. Le priſonnier lui même eſt de la partie, bien qu'il ſache que ſa vie ne tient plus à rien ; mais on aſſure qu'il ne laiſſe pas pour tout cela de ſurpaſſer autant qu'il peut tous les autres à boire & à danſer. Si cela

eſt

eſt il faut convenir qu'ils n'eſtiment gueres la vie. Quoi qu'il en ſoit, aprés quelques heures de danſes, deux ou trois Sauvages robuſtes l'empoignent & le lient au millieu du corps avec des cordes de coton, ſans que pourtout cela le priſonnier faſſe mine de remuer ou d'avoir peur. Il a pourtant les mains libres. Ils le meinent ainſi garroté en triomphe dans les *Aldejas*, & le priſonnier les regarde d'un air fier & aſſuré, leur racconte fort hardiment ſes exploits, & leur dit comment il a ſouvent lié de cette façon ſes ennemis, qu'il a enſuite roti & mangé. Il leur predit que ſa mort ſera vangée, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. On le met en montre pendant quelque tems aux autres Sauvages qui lui viennent dire des injures, & cependant les deux hommes qui le gardent ſe reculent l'un à droite l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix pieds, tirant toujours également les cordes dont ils le tiennent lié, en ſorte que le captif ne puiſſe ni avancer ni reculer. Un autre aporte pluſieurs pierres à ce miſerable, & ceux qui le gardent ſe

couvrent de leurs Boucliers de *Tapiroſſou*, lui demandent ſi avant que de mourir il ne veut pas venger ſa mort. Le captif prend ces pierres & les jette avec fureur contre ceux qui l'environnent, & s'ils ne ſe retirent au plus vite ou ne ſe couvrent de leurs Boucliers, il y en a toujours quelques uns de bien bleſſés. Si toutes ces particularités ſont veritables, on doit dire qu'ils traitent la mort d'une façon fort comique.

Quand le priſonnier a achevé de jetter ſes pierres, celui qui doit étre ſon Bourreau & qui s'étoit tenu caché juſques là ſe preſente avec ſa *Tacape* parée de plumes. Il en eſt orné lui même de toutes les ſortes. Ce Bourreau a divers entretiens avec le priſonnier, & l'on peut dire que les diſcours qu'il tient à ce malheureux ſont à peu prés l'accuſation & la ſentence de mort. Le Bourreau lui demande par exemple, s'il n'eſt pas vrai qu'il a tué & mangé pluſieurs de ſes Compagnons; l'autre l'avoue & le défie même, en lui diſant, *donne moi la liberté & je te mangerai toi & les tiens*, Le Bourreau replique & lui dit, *he bien, nous te préviendrons*

je

je vais t'assommer & tu seras mangé aujourd'hui. Le coup suit la menace de fort près, car il est aussi-tôt assommé, & la femme de service se jette vite sur le corps du mort pour y pleurer un moment. C'est une grimace qui est attachée sans doute à la ceremonie ; car la bonne femme doit avoir sa part du festin & manger de celui qu'elle a aidé à engraisser. Après cela les plus jeunes femmes aportent de l'eau chaude, dont elles lavent & frotent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extreme promtitude, & de son sang frotent leurs enfans, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant la venue des Europeans ils découpoient les corps morts avec des pierres aigues ; aujourdhui ils le font avec des couteaux que les Portugais leur troquent. Le corps étant ainsi découpé & les entrailles bien netoiées ou en rôtit les pieces sur des *boucans* de bois. C'est la commission des vieilles, qui restent au *boucan* jusqu'à ce que tout soit roti. Ces vieilles coquines ne cessent, en mangeant de cette viande, d'exhorter les jeunes gens à bien fai-

re leur devoir à la guerre afin d'avoir bonne provision de chair humaine pour leurs festins.

Voila ce que j'ai apris touchant ces cruels mangeurs d'hommes. Il ne faut pas douter de la verité de la chose, puisqu'il n'y a point de Sauvage au *Bresil* qui n'avoue que c'est leur coutume, & qui ne soutienne qu'il n'y a pas de meilleur moien pour exterminer ses ennemis, que de les manger, à mesure qu'on les atrape. J'en ai vû quelques uns, qui, tout couvertis qu'ils étoient au Christianisme, ne pouvoient s'empécher de faire gloire d'avoir mangé plusieurs prisonniers : cependant il faut esperer qu'ils perdront cette coutume cruelle, à mesure que l'on avancera dans leurs terres, & qu'ils prendront des mœurs plus douces par la frequente communication qu'ils ont avec les Portugais.

CHAPITRE VII.

De la Religion des Sauvages du Breſil.

CEs Sauvages n'ont ni Temples ni Monumens à l'honneur d'aucune Divinité, fort differens en cela des *Mexicains* & des *Pervans*. Ils ne ſavent ce que c'eſt que la creation du monde, & ne diſtinguent les tems que par les lunes: mais on ne peut pas dire qu'ils n'ont abſolument point d'idée de la Divinité: car ils levent ſouvent leurs mains vers le ſoleil & la lune en ſigne d'admiration & s'écriant à pluſieurs repriſes *Teh Teh*. C'eſt comme s'ils diſoient, voila qui eſt admirable. Outre cela ils racontent ſouvent qu'un *Mair* (c'eſt à dire un étranger,) fort puiſſant & qui haïſſoit extrémement leurs Anceſtres les fit tous perir par une violente inondation, excepté deux qu'il reſerva pour faire de nouveaux hommes deſquels ils ſe diſent deſcendus: & cette tradition, qui deſigne aſſés le deluge, ſe trou-

ve dans leurs Chanſons. Ils s'éfraient fort du tonnerre, & montrent le ciel en ſoupirant quand il tonne: mais ils repondent à ceux qui leur diſent à cette occaſion, qu'il *faut adorer Dieu, qui eſt l'auteur du tonnerre. C'eſt choſe étrange que Dieu, que vous dites ſi bon, épouvante les hommes par le tonnerre.* Enfin il eſt ſûr que malgré cette groſſiere ignorance, ils croient l'immortalité de l'ame; car ils aſſurent que les ames de ceux qui ont vecu en gens de bien s'en iront derriere les hautes Montagnes trouver les ames de leurs Anceſtres, & habiter avec elles dans des jardins agreables, où elles riront, chanteront & ſauteront éternellement. *Vivre en gens de bien* chez eux, c'eſt maſſacrer ſes ennemis & les manger enſuite, comme nous l'avons déja dit. Aſſurément l'idée qu'ils ont du Paradis s'accorde fort bien avec l'idée qu'ils ont de la vertu. C'eſt pourquoi ceux qui travaillent à convertir ces Sauvages devroient commencer par leur donner une juſte idée de l'honetéte civile & de ce que l'on ſe doit par l'humanité, avant que de leur parler des myſteres de la Religion.

ligion. Ils devroient auſſi leur donner de bons exemples & les traiter doucement, afin de gagner par des choſes ſenſibles des hommes qui ne connoiſſent rien que ce qui touche leurs ſens : mais je n'en dirai pas davantage, car je ne ſuis pas Miſſionaire, & je n'ai pas aſſés de lumieres pour donner des avis ſur ce chapitre.

Comme ils ont l'idée d'un bonheur avenir, auſſi l'ont il de quelques peines pour ceux qui auront mal vecu. Ils croient que ceux qui ont vecu ſans honneur & ſans avoir eu ſoin de ſe defendre contre les ennemis communs ſeront emportés par le Diable, qu'ils nomment *Agnian*, & qu'ils ſeront ſous ſon pouvoir en des peines éternelles. On dit qu'ils ſe plaignent ſouvent d'être batus de cet *Agnian*.

Une autre preuve qu'ils ont quelque idée de Religion, c'eſt qu'ils ont une eſpece de Prétres, dont j'ai oublié le nom en language du Païs. Ceux-ci leur font accroire qu'ils ont une ſecrete intelligence avec *Agnian*, & qu'ils peuvent donner de la force & du courage à qui il leur plait,

pour pouvoir par ce moien ſurmonter leurs ennemis. Ces Prêtres ſont des Anciens des *Aldejats*, qui ſe vantent que c'eſt par eux que les plantes & les fruits croiſſent. Ils ont aſſés d'adreſſe dans leur impoſture, pour pouvoir jouer le role d'*Agnian* & perſuader enſuite aux Sauvages que c'eſt lui qui les maltraite & les tourmente. Ils s'en plaignent ſurtout la nuit. C'eſt qu'elle eſt plus favorable à l'impoſture.

Enfin une de leurs Fêtes acheve de me perſuader qu'ils ont connoiſſance d'un Principe ſuperieur aux hommes. Ils s'aſſemblent & font une troupe à laquelle preſident ces Anciens que j'ai appellé leurs Prétres. Ceux ci entonnent de certaines chanſons & danſent au même tems tenant chacun ſa *Maraque*. Ils prennent, en danſant & en chantant toujours, les autres perſonnes de l'Aſſemblée, qui danſent & chantent comme eux en faiſant les mêmes poſtures. Les femmes s'agitent & écument comme ſi elles étoient attaquées du haut mal. Les hommes & les enfans ſe frapent à la poitrine, & font avec un bruit Diabolique toutes les figures

res d'un poſſedé. Après tout ce tintamare on ſe repoſe, on prend un air un peu plus calme & l'on chante d'un ton plus doux. On ſe met à danſer une danſe ronde en ſe tenant par la main, en pliant un peu le corps, branlant & tirant un peu à ſoi la jambe droite, tenant la main gauche pendante & la droite ſur les feſſes. En cette poſture ils continuent à danſer & à chanter. Ils ſe diviſent alors en trois cercles, & trois ou quatre Prétres enplumés preſident à chaque branle & preſentent aux danſeurs cette venerable *Maraque*, d'où ils diſent que l'eſprit leur parle. Pour faire cette ceremonie ces Prêtres ſe tournent de côté & d'autre en danſant toujours. Après cela ils prennent de longs roſeaux qu'ils empliſſent de tabac allumé & ſe tournant toujours de côté & d'autre, ils en ſouflent la fumée ſur les danſeurs, en diſant avec une gravité digne d'un meilleur ſujet, *Recevés tous l'eſprit de force, par lequel vous pourrés vaincre les ennemis.* Cette ceremonie dure pour le moins ſix ou ſept heures, & ſe pratiquoit auſſi chez les *Caribes*, avec quelque petite differen-

ce. Il eſt certain, ce me ſemble, qu'elle ſupoſe quelque connoiſſance d'un Eſprit Supreme; à moins qu'on ne veuille ſoutenir que tout ce qu'ils diſent en ces occaſions n'eſt autre choſe que des mots, comme un Miſſionnaire Portugais le prétendoit dans une converſation que j'eus un jour avec lui ſur cet article. Pour moi je crois que par tout où il y a quelque aparence de Raiſon il y a auſſi quelque idée fauſſe ou vraie, d'un Etre Supreme: & ſi les lumieres ne ſont pas aſſés vives pour éclaircir cette connoiſſance, il s'en conſerve toujours quelques principes groſſiers, que les plus brutaux agencent à leur maniere, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de les éclairer des lumieres de ſon tres ſaint Evangile.

Si l'on me demande ſur quoi roulent donc les chanſons de ces Sauvages, je repons qu'elles font mention de leurs beaux faits d'armes. Elles conſervent la memoire de la mort de leurs vaillans ancêtres. Elles parlent du courage & de la force de ceux d'entr'eux qui ont eu la gloire de manger bon nombre d'en-

ne-

nemis. Elles leur font eſperer qu'ils iront ſuivre un jour ces heros derriere les hautes montagnes. Enfin elles menacent leurs ennemis d'une prompte deſtruction. On reconnoit encore en ces chanſons des traces aſſés viſibles du Deluge, ainſi que je l'ai déja dit. Aprés que les Prêtres ont paſſé quelques heures à envoier l'eſprit de courage à droite & à gauche ſur l'Aſſemblée, on les traite avec honneur & reſpect, ſans oublier de les regaler à la Breſiliene. Il eſt bien juſte que de tels Prophetes vivent aux dépens de ceux qu'ils abuſent par l'artifice du Diable.

Ces mêmesPrêtres, (je ne ſai quel autre nom leur donner, aiant oublié celui qu'ils ont au *Breſil.*) quand ils font la viſite de leur Dioceſe dans les *Aldejas*, n'oublient jamais leurs *Maraques*, qu'ils font adorer ſolennellement. Ils les élevent au haut d'un baton, fichent le baton en terre, les font orner de belles plumes, & perſuadent les habitans du Village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*; parce que ſelon les Prêtres, cela leur eſt agreable, & qu'elles ſe plaiſent à étre ainſi regalées.

Ils les preſentent au peuple avec un reſpect exterieur qui excite le reſpect des autres Sauvages. Les Chefs ou les Peres de famille des Sauvages viennent ofrir à ces *Maraques* leur farine, leur poiſſon, leur *Caouin* & leurs autres proviſions.

CHAPITRE VIII.

Des Mariages des Breſiliens *& de pluſieurs uſages de ces Sauvages.*

JE conſens qu'on regarde tous les Sauvages de l'Amerique comme fort eloignés des principes d'une bonne Morale & de la veritable honêteté ; mais quelles que ſoient les abominations de ces malheureux Idolatres presqu'Athées, les plus ſimples devoirs de la nature ne ſont pas abſolument efacés en eux. Les Sauvages du *Breſil* évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mere, leur ſœur, ou leur fille. Pour les autres Degrés de parenté, on n'y prend pas garde parmi eux.

Deſ-

Déſqu'un garçon eſt en age d'approcher des femmes, il lui eſt permis de ſonger à s'en donner une. Il n'eſt pas queſtion, comme en Europe, de ſavoir ſi l'eſprit a la force de ſoutenir un ménage & le poids des affaires civiles. Celui qui a jetté les yeux ſur quelque fille parle aux parens de la fille; ſi elle n'a point de parens, il s'adreſſe aux amis ou même aux voiſins de cette fille, & leur demande cette perſonne pour femme. S'ils l'accordent, il la prend ſans autre façon, & elle eſt dés ce moment ſa femme. S'ils la refuſent, il ſe retire & jette les yeux ſur une autre. Ils ne ſe tiennent pas à une ſeule. Celui qui a beaucoup de femmes eſt fort eſtimé chez eux, parce que c'eſt une marque qu'il veut avoir beaucoup d'enfans, qui ſeront un jour des guerriers. Ce n'eſt pas la peine de nourrir les femmes & les enfans qui leur coute. Il n'y a qu'à courir les chams pour vivre. L'étofe & l'éducation leur coutent encore moins. Ces femmes vivent aſſés en paix enſemble. Elles n'ont ni amitié, ni envie, ni jalouſie, & pour l'honneur, elles ne le connoiſ-

ſent

ſent pas. Il me ſemble qu'il faut avoir un peu d'éducation & quelque delicateſſe pour étre attaqué de ces paſſions. L'occupation de ces femmes eſt de faire des hamacs, des filets &c. & de cultiver la terre. On aſſure qu'ils ont aſſés de lumiere naturelle, pour avoir en horreur les femmes qui ſe proſtituent, & qu'il eſt permis à leurs maris de les tuer. Si cela eſt ils doivent ſavoir ce que c'eſt qu'honneur. Pour les galanteries des filles, ils ne s'en embaraſſent pas : mais quoiqu'il en ſoit, ces Peuples du *Breſil* ne ſont pas les plus luxurieux des Indes Occidentales. Les femmes ſont plus laborieuſes que les hommes : celles qui ſont enceintes ne laiſſent pas que de travailler bien fort. Les hommes plantent, cultivent les arbres, chaſſent, pêchent, font des *Tacapes*, des arcs, des flêches &c.

Lorſque les femmes accouchent, les hommes reçoivent les enfans, leur coupent le cordon avec les dens, & leur écachent le né. Aprés cela le pere lave ſon enfant, & le peint de rouge & de noir. Ils ne ſavent ce que c'eſt qu'enmailloter

un

un enfant, mais ſans autre façon ils le portent au hamac, où le pere met prés de l'enfant, ſi c'eſt un garçon, un petit arc de bois, de petites flêches & un petit couteau. Il lui fait là un diſcours à ſa maniere, pour l'exhorter à étre courageux & à ſe venger de ſes ennemis ; tout comme ſi l'enfant l'entendoit. Enſuite il lui donne un nom qu'ils empruntent de choſes qui leur ſont connues & ſenſibles. Pour la nourriture qu'ils lui donnent, c'eſt, outre le lait de la mere, de la farine mâchée ou délaiée. L'accouchée ne ſait ce que c'eſt que ſe faire ſoigner & prendre les airs d'une femme tout fraichement devenue mere. Elle s'en va fort peu aprés à l'ouvrage, & ne s'en porte pas plus mal. C'eſt un effet de la coutume ou du Climat, ou plutôt de leur maniere de vivre dure & ſauvage. Les enfans viennent fort bien ſans étre ni contrefaits ni tortus : quoiqu'on les éleve ſans les enmailloter comme nous. Auſſi-tôt qu'ils ſont devenus grans, on les meine tuer & manger des hommes.

Si quelque different ſurvient entr'eux,

tr'eux, perſonne ne s'en mêle que les parties, à qui il eſt permis de decider comme il leur plait. Il paroit qu'ils traitent comme on les traite. C'eſt à dire que ſi on leur a arraché un œil ils en arracheront un à leur tour. Leurs biens ſont tels que les peuvent avoir des gens qui n'amaſſent rien & qui n'ont d'autre ſouci que la guerre. On compte dans quelques unes de leurs *Aldejats* juſqu'à ſix cens têtes par Cabane. Elles ſont trés longues & percées de telle maniere que l'on peut voir d'un bout de la cabane à l'autre, quand elle auroit trois ou quatre cent pas de longueur. Les *Aldejats* ne ſont ordinairement qu'un aſſemblage de cinq ou ſix de ces Cabanes. Ils appellent Chefs de famille celui qui preſide ſur chaque *Aldeja*. Dans les Capitainies où il ſe trouve de ces *Aldejats*, les Portugais leur donnent un inſpecteur de leur nation: mais ceux des terres ne demeurent gueres que cinq ou ſix mois en un même endroit: aprés cela ils prennent les materiaux de leurs Cabanes & s'en vont quelquefois à mille ou deux mille pas de

leur

leur premiere demeure. Ils croient que ces changemens ſont fort ſalutaires & que leurs peres ont toujours eu cet uſage, d'où il ſuit qu'ils doivent le ſuivre. Ils ajoutent qu'ils ne vivroient pas long tems s'ils faiſoient autrement. Peut étre que l'experience leur a fait connoitre l'utilité de cette coutume, qui ſeroit fort incommode pour des gens qui vivroient autrement que des Sauvages.

Lorſqu'ils vont à la chaſſe ou à la pêche, ils portent l'hamac avec eux. Les femmes prennent les utanciles du mênage. Elles ont de la vaiſſelle de terre de pluſieurs façons differentes, des plats, des taſſes, des pots; tout cela aſſés mal fait en dehors, mais verniſſé en dedans avec tant d'art, que nos potiers ne feroient pas mieux. Ils font auſſi une certaine compoſition de blanc & de noir détrempée dans l'eau, & de cette compoſition ils peignent pluſieurs figures ſur leur vaiſſelle. Ils font auſſi de petites corbeilles tiſſues fort proprement avec une eſpece de jonc.

A l'égard de leur maniere de recevoir

voir le étrangers, on en jugera par la reception qui me fut faite dans une *Aldeja* aux environs de *Rio-Janeyro*. Nous étions un Portugais habitué depuis plus de vint ans au Breſil & moi en voiage de ce côté là & nous nous trouvions à plus de cent pas des demeures de ces Sauvages, quand il en ſortit une vintaine, qui vinrent au devant de nous en nous diſant *mair ma apadu*. Ce qu'ils repeterent pluſieurs fois en nous faiſant divers ſignes d'amitié à leur maniere. Le Portugais m'expliqua ces mots qui ſignifient en Breſilien, *Etrangers bien venus*. Ils nous prenoient entre leurs bras & nous preſſoient la tête contre leur eſtomac. Enſuite un de ces Sauvages nous prit nos chapeaux, un autre s'empara de nos habits, & cela avec une telle rapidité que je crus qu'ils nous alloient mettre nuds. Ce que je trouvai de plus plaiſant fut, qu'avec la même rapidité qu'ils nous dépouilloient, deux autres Sauvages endoſſoient chacun nos habits. Aprés cela ils nous conduiſirent à leurs cabanes & pour plus grande courtoiſie nous inviterent à nous repoſer

dans

dans leurs *hamacs*, où l'on nous laiſſa un petit eſpace de tems dans un grand ſilence. Les femmes vinrent enſuite nous rendre la viſite de ceremonie & s'accroupiſſant à terre ſur leur derriere & ſur leurs talons, en ſe couvrant le viſage de leurs mains, elle nous feliciterent aparemment ſur notre heureuſe arrivée : car ſuivant le Portugais c'étoit à peu prés le ſujet de leur viſite. Pour les complimenter dans les regles de leur civilité, il auroit falu leur repeter les mêmes choſes & prendre les mêmes poſtures. Le Maitre du logis nous fit à ſon tour ſon compliment & nous dit *Bien venus, comment vous apellés vous? que vous faut il?* &c. *avés vous faim? avés vous ſoif?* & ſans attendre notre reponſe à ces queſtions, il nous preſenta de l'*Ouicou*, du poiſſon, de la chair cruë & du *caouin*. Tout cela fut mis à terre devant nous & pour ne pas leur faire affront, il falut gouter de ces choſes, ou du moins en faire le ſemblant; car ſans cela nous leur aurions fait un grand outrage. Enſuite ils nous aporterent diverſes ſortes de leurs denrées & nous inviterent à les pren-

prendre en troq contre de petits miroirs, des couteaux & quelques autres bagatelles que nous avions prises pour échanger. Lorsque nous primes congé de ces Sauvages, ceux qui nous avoient deshabillé en entrant nous rendirent nos habits avec la même courtoisie qu'ils nous les avoient oté, & les femmes, qui avoient toujours resté accroupies sur leurs fesses comme des singes se couvrirent le visage en pleurant & en soupirant de ce que nous nous en allions. Voila le ceremoniel Bresilien, tel qu'il se pratiqua à notre occasion. Il est sans doute burlesque & comique, sur tout en le comparant à nos manieres; mais je ne sai si la mode ne seroit pas capable de lui donner en Europe le même merite qu'elle donne aux civilités obligeantes que l'on se fait reciproquement de bouche entre gens qui savent vivre.

Lorsqu'un étranger passe la nuit avec eux, le chef leur fait aporter un hamac bien net, autour duquel il allume du feu qu'il soufle avec un *Tapacou*, c'est une espece d'évantail qui ressemble assés aux notres. Ce feu n'est pas seulement

un

un feu de ceremonie & de civilité; c'eſt auſſi pour eux un feu de Religion, puiſqu'ils croient qu'il ſert à chaſſer *Agnian.* Ils allument leur feu avec deux pieces de bois qu'ils frotent l'une contre l'autre. L'une des pieces eſt molle, l'autre dure & longue d'un pied, aigüe à l'un des bouts comme un fuſeau. Ils font entrer la piece dure dans la piece molle & l'y tournent avec toute la force dont ils ſont capables. C'eſt de cette maniere que le feu s'allume, que la fumée en ſort, & qu'ils s'en ſervent à s'éclairer. Si l'étranger eſt un peu honête, il fait preſent à ſon hôte de quelque couteau, ou de ciſeaux. Il donne aux femmes quelques peignes & un miroir, aux enfans des filetz pour pêcher, ou un petit arc.

Les Sauvages du Breſil n'ont pas l'uſage des bêtes de charge. Si leurs hôtes ſe trouvent las & fatigués, ils les ſoulagent, leur aident à porter leurs fardeaux, & même ils chargent leur perſonne ſur les épaules. Ils ont entr'eux les uns pour les autres une affection naturelle plus forte que celle de quelque Nation Euro-

ropéene que ce ſoit : car ils ne laiſſent ſoufrir perſonne. Ils ont compaſſion des étrangers & ſoulagent du mieux qu'ils peuvent ceux qui ſont en peine. Mais ils ſont impitoiables quand on leur a fait du mal, ou quand on les a paié d'ingratitude. Enfin je ſuis perſuadé que l'on fera quelque choſe de bon de ces Sauvages, quand on prendra une veritable peine à cultiver leur naturel & à adoucir leurs mœurs.

J'ai dit qu'ils vivent tres long tems & qu'ils ſont fort ſains. Ils ne ſont pas cependant tout à fait exemts de maladies, mais elles n'y ſont pas frequentes comme chez nous. On eſt ſujet au *Breſil* à deux ou trois ſortes de *Bicho*. La premiere ſorte eſt celle que forme un petit vers long & delié qui s'attache aux jambes des hommes, & principalement lorſqu'on fatigue beaucoup, que l'on ſe tient les pieds nuds & les jambes découvertes, ou quand on n'a pas ſoin d'étre propre & de changer de chauſſure. Ce *Bicho* groſſit entre cuir & chair, forme des ulceres & cauſe ſouvent la gangrene, ſi l'on n'a loin de ſe le faire tirer de bonne heu-

heure. Les Sauvages ſont fort experts à le tirer, & cela eſt cauſe qu'ils ne s'embaraſſent pas beaucoup de ce mal. On eſt encore attaqué au Breſil d'une maladie qui commence par une inflammation dans le fondement avec des maux de tête inſupportables & une fievre continue. Les nouveaux venus previendront cette maladie, s'ils ont ſoin de ſe bien laver aprés avoir été à ſelle. Les *Pians* ſont une eſpece de verole. Les Sauvages font faire une tres rude diette à leurs malades, juſqu'à ce qu'ils n'en puiſſent plus. Ils diſent pour raiſon *qu'ils tuent le mal par la faim* : cependant quand le malade eſt preſque épuiſé ils lui donnent à manger. Comme l'experience & le raiſonnement ſont toujours confondus en eux avec la plus groſſiere brutalité, il ne faut pas s'étonner qu'en quelque état que ſoit leur malade, ils chantent, danſent, mangent & boivent à leur ordinaire, ſans s'embaraſſer ſi la tête du malade en ſoufre : mais s'il vient à mourir & que ce ſoit un chef ou un pere de famille, les chants ſe tournent en pleurs & en lamentations qui durent toute la nuit d'aprés

la mort du malade. Les femmes hurlent & font des plaintes reiterées d'une voix aigre & tremblante. Ces plaintes roulent ſur le merite du défunt. Aprés cela on ote le corps, on lui fait une foſſe ronde en forme de puits ou de tonneau, & on l'y deſcend droit ſur ſes jambes. Le corps du Chef, ſi c'en eſt un, eſt entortillé dans ſon hamac orné de toutes ſes plumes & de ſes autres ornemens. Comme ils croient qu'*Agnan*, ou le Diable emporteroit le corps du défunt s'il ne trouvoit de la viande autour de la foſſe; ils ont ſoin d'y mettre des pots avec de la farine, de la viande, du poiſſon & du *caouin*. Ils reiterent cette ofrande juſqu'à ce qu'ils croient le corps corrompu. Comme ils changent ſouvent de demeure, afin que l'endroit où eſt la foſſe ne devienne pas inconnu, ils la couvrent de *Pindo*. (C'eſt une plante du Breſil) & toutes les fois qu'ils paſſent prés de ces foſſes, ils font des chans lugubres à l'honneur des morts avec un tintamarre épouvantable. On diroit qu'ils veulent les reſſuſciter.

CHA-

CHAPITRE IX.

Deſcription de la Ville de Santos, *dans la Capitainie de* Saint-Vincent, *& de la petite Colonie de* San-Paulo.

DEux ou trois mois aprés mon arrivée à la *Baie*, on équipa quelques Barques pour porter des proviſions aux Portugais établis dans la Capitainie de *Saint Vincent*, & comme je fus commandé pour donner les ordres ſur le convoy, j'eus occaſion de m'inſtruire aſſés particulierement de l'état de cette Capitainie.

Santos Capitale de la Capitainie eſt une petite Ville tres bien ſituée prés de la Mer. Je ne crois pas qu'il y ait un port dans toutes les Indes Occidentales plus en état d'étre bien fortifié que celui-là, & plus propre à contenir de gros Vaiſſeaux. Cette Colonie eſt de trois ou quatre cent Portugais Meſtices, mariés la plus-part à des femmes Sauvages converties au Chriſtianiſme, & gouver-

nés par des Pretres & des Moines; qui poſſedent ce qu'il y a de meilleur dans le Païs : car ils ont quantité d'eſclaves, & beaucoup d'Indiens tributaires, qu'ils obligent à leur fournir une certaine quantité d'argent pour tribut. Cet argent ſe tire des mines des Montagnes qui ſont entre *San Paulo* & *Santos*. Je tiens pluſieurs des habitans Eccleſiaſtiques & Seculiers de la Capitainie de *Saint Vincent* pour riches de plus de quarante mille *Cruzades*.

Ces bonnes gens ſont les plus ignorans que j'aie jamais vû aux Indes Occidentales. Un de ces Meſtices ſachant que je venois de *Portugal* m'envoia prier de le venir voir. Il me reçut à la vérité de fort bonne grace; mais il me fit cent queſtions impertinentes ſur les Païs Europeans. Il me demanda entr'autres choſes, s'il y avoit auſſi des Sauvages en *Portugal* & en *Eſpagne* : ſi les hommes étoient faits en Europe comme au *Breſil* : & comme nous tombames par hazard ſur la poſition differente du *Breſil* & du *Portugal*, qui fait qu'il eſt été en un Païs quand il eſt hiver dans l'autre; qu'il eſt jour ici, quand

il

il eſt nuit là &c il fit cent ſignes de croix & me repondit qu'il n'auroit jamais crû qu'on eut pû faire cela à moins que d'être ſorcier. Ce fut bien pis quand je lui dis que j'avois ſervi parmi les Anglois Flibuſtiers : il me demanda, je crois, plus de trente fois ſi je n'étois point heretique ; & malgré toutes les aſſurances que je lui donnai du contraire, il ne pût s'empecher à la fin d'arroſer d'Eau Benite la chambre où nous étions tous deux. Aparemment qu'il croioit que les Anglois avoient fait de moi un *Endemoniado.*

Pendant que j'étois à *Santos* il y eut une petite diſpute entre *Nueſtra Senora* & le *petit Jeſus* qu'elle tenoit. C'étoit au ſujet d'un jeune veuve, qui avoit bonne envie de ſe remarier. Elle fut conſulter l'image de *Nueſtra Senora*, qui lui promit qu'elle ſeroit remariée au bout de l'année. Ce terme que N. *Senora* donnoit parut trop long à la veuve, & cela l'obligea de reïterer ſes prieres avec tant de zêle, qu'enfin le petit Jeſus, ou plutôt un moine caché derriere l'image, l'aſſura qu'elle auroit un mari au bout de trois mois, pourvû qu'elle fit un voeu pro-

portionné à la grace qu'elle recevoit : à quoi la veuve fringuante s'accorda fort volontiers, & chacun ſe retira content. Le miracle fut bien tôt repandu dans *Santos*. Je ne ſai ſi la veuve en fut plûtôt mariée, mais l'Image y gagna beaucoup.

Il m'arriva à moi même à *Santos* une avanture aſſés ſinguliere. Malgré l'ignorance & la groſſiereté de ces bonnes gens, les femmes ſont, en fait d'amour, auſſi ſubtiles & auſſi ruſées qu'en aucune ville de l'Europe. Un jour que je me retirois chez moi ſur la brune, je fus arreſté par une Negreſſe qui me dit que ſa Maitreſſe lui avoit ordonné de m'enmener à quelque prix que ce fut. Comme je ſavois le danger auquel je m'expoſois en la ſuivant, je balançai longtems à repondre à ſes inſtances. Enfin je me laiſſai gagner. Elle me conduiſit par un long détour chez ſa Maitreſſe, afin que la nuit nous ſurprit avant que d'entrer. Cette femme me reçût parfaitement bien & avec une politeſſe que je n'aurois pas attendue à *Santos* : mais il n'y a rien qui inſpire plus de delicateſſe & d'honêteté que l'Amour. Elle n'épargna

rien pour me regaler magnifiquement en pluſieurs façons, & je promis de retourner dés le lendemain. Cette intrigue dura pluſieurs jours; mais comme j'étois perdu, ſi le mari venoit à la ſoupçonner, la donzelle me propoſa de prendre l'Equipage d'un Religieux, & je la vis ainſi ſans aucun riſque pendant que je ſejournai à *Santos*: car les Portugais reſpectent les *cornes eccleſiaſtiques*. Il n'y a que les *ſeculieres* qui les deshonorent.

Il arriva pourtant à la *Baie* un accident qui montre qu'il y a exception à cette regle. Un Portugais trouva un Religieux auprès de ſa femme dans une ſituation qu'il pretendoit ne devoir être permiſe qu'à un époux. Il poignarda ſur le champ ſa femme & le frere. La choſe fit beaucoup de bruit. La Relaçam en prit connoiſſance, & comme il ſembloit que le meurtrier n'alloit pas avoir beau jeu, on lui conſeilla ſous main de diſpoſer de ſes meilleurs effets en attendant la déciſion de cette afaire, & de s'embarquer pour Lisbone. C'eſt ce qu'il fit.

La maniere dont *San Paulo* ſe gou-

verne au milieu de la Capitainie de *San Vicente* eſt aſſés ſinguliere pour en dire ici quelque choſe. Cette Ville eſt à plus de douze lieuës avant dans les terres & enfermée de tous côtés par des montagnes inacceſſibles & par la grande & épaiſſe forêt de *Pernabaccaba*. C'eſt une eſpece de Republique compoſée dans ſon origine de toutes ſortes de gens ſans foi & ſans loi, mais que la neceſſité de ſe conſerver a forcé de prendre une forme de gouvernement. Il y a des Prêtres, des Religieux, des Portugais & des Eſpagnols fugitifs; des Creoles, des Meſtis, des *Caribocos* (ce ſont des enfans nés d'un Breſilien & d'une Negreſſe,) & des Mulatres. Cette ville ne conſiſtoit d'abord qu'en une centaine de ménages qui pouvoient faire autour de trois à quatre cent perſonnes en y comprenant quelques eſclaves & les Indiens qui s'étoient donnés à eux. Depuis 15 ou 20 ans elle s'eſt accrue dix fois autant pour le moins. Ils ſe diſent libres & ne veulent pas être ſujets des Portugais, mais ils ſe contentent de paier tous les ans pour tribut le quint de l'or qu'ils tirent de leur domaine. Ce

Tribut va bien à huit cent marcs par an. La tyrannie des Gouverneurs du Breſil a donnè naiſſance à cette petite Republique, qui eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle ne ſoufre pas qu'aucun étranger mette le pied dans ſes terres; & toutes les fois qu'ils envoient paier leur tribut, ils ont ſoin de faire connoitre qu'ils ne le paient que par reſpect pour le Roi de Portugal, & non par crainte ou par obligation. On aſſure qu'ils poſſedent quantité de mines d'or & d'argent, & que le Tribut qu'ils donnent n'eſt pas le quint de ce qu'ils pourroient donner. On en eſt fort perſuadé au *Breſil*; mais comment forcer des gens qui habitent dans des rochers qui ſont entierement inacceſſibles, & qui ajoutent ſans ceſſe de nouvelles défenſes aux paſſages qu'ils ne croient pas aſſés fortifiés par la nature?

Les Pauliſtes ne marchent qu'en troupes de 60 ou 80 armés de fléches & de fuſils, dont ils ont ſû conſerver l'uſage. Je ne ſai s'ils en ſavent faire, mais on aſſure qu'ils n'en manquent pas. Comme ils ont le renom de détrouſſer les voiageurs qui s'écartent, & qu'ils reçoivent beaucoup

de Negres fugitifs, il ſe peut que par ce moien ils amaſſent des Armes à feu. On aſſure auſſi qu'il y a parmi eux des Avanturiers de toutes les nations Europeenes & quantité de Flibuſtiers. Quoiqu'il en ſoit, ils font de grandes courſes de quatre ou cinq cens lieuës dans l'interieur des terres. Ils vont juſqu'aux Rivieres de la Plata & des *Amazones*, & traverſent même tout le *Breſil*.

Les Jeſuites du *Paraguay* ont fait tout ce qu'ils ont pû pour entrer dans les terres des Pauliſtes & pour s'y établir de la maniere qu'ils ont fait au *Paraguay* : mais ils n'ont pû y reüſſir juſqu'à preſent : ſoit que les Pauliſtes ſe défient de leurs vuës, on qu'ils ne ſoient pas aſſés religieux pour ſe ſoucier de loger chez eux ces Peres ſi reſpectés en tous les autres endroits du monde.

Lorſque des fugitifs ſe preſentent pour devenir habitans ou citoiens de la Republique, on leur fait faire une eſpece de quarantaine, non pour les purger du mauvais air du *Breſil*, mais pour ſavoir auparavant à quoi on pourra les emploier & pour voir s'ils ne ſont pas des traitres & des eſpions.

eſpions. Aprés un long examen, on les envoie faire de longues & pénibles courſes, & on leur impoſe pour tribut deux Indiens par tête, qu'ils doivent amener pour Eſclaves. On emploie ces Eſclaves aux mines & à cultiver les Terres. Si l'on ne ſoutient pas bien l'examen, ou ſi l'on vient à étre ſurpris en deſertion, on eſt aſſommé ſans miſericorde. Quand on eſt enrollé parmi les Pauliſtes, on y eſt ordinairement pour toute ſa vie: car ils n'accordent qu'avec beaucoup de difficulté la permiſſion de ſe retirer ailleurs.

CHAPITRE X.

Suite des Côtes du Breſil *&c. Route que l'Auteur vouloit prendre pour aller du* Breſil *au* Paraguay. *Deſcription de* Buenos-Ayres. *Voiage de* Buenos Ayres *au* Perou.

DE *Cabo Frio* à la pointe de *Buen-Abrigo*, il y a cent lieuës. Le Tropique du Capricorne paſſe au travers de cette pointe. De *Buen-*

Abrigo à la Baie de *Saint Michel* il y a cinquante lieuës, & de là à Rio de S. *Franciſco*, à 26. Degrés de latitude, il y en a ſoixante-neuf. De *San-Franciſco* à *Rio Tibiguira* il y a cent lieuës ou à peu pres. *Rio dos Patos* eſt à 28. Degrés. De R. *Tibiguira*, vers *Puerto* de *San Pedro* à l'embouchure de *Rio de la Plata* ou du *Paraguay* prés des *Maldonados*, il y a ſoixante lieuës. Ainſi il y a du Cap *S. Auguſtin* juſqu'à l'embouchure de *Rio de la Plata* environ ſix cent ſoixante dix lieuës.

Rio de la Plata git par ſon embouchure à 35. Degrés de latitude Meridionale. Elle a vint & trente lieuës de large à meſure qu'elle aproche de la mer, où ſon embouchure en a bien 70. & elle croit & décroit en certains tems de l'année, ce qui rend le Païs fertile. Lorſque cela arrive, les habitans des environs ont recours à des canots où ils ſe jettent, errans de côté & d'autre juſqu'à ce que l'inondation ſoit paſſée. Pluſieurs grandes Rivieres ſe joignent à *Rio de la Plata*, comme la *Parana*, *Rio vermejo* &c. Ceux des Eſpagnols qui ſe ſont établis ſur ce Fleuve de la

Plata

Plata ou aux environs, comme à *Buenos Ayres*, à *Santa Fé*, ou à l'*Assomption*, ont remonté plusieurs fois jusqu'à la source du Fleuve, & couru les bords du *Paraguay* & de la *Parana*: mais il n'y a personne qui connoisse mieux que les Peres Jesuites l'interieur du *Paraguay*. Insensiblement on s'est fraié un chemin jusqu'au *Potosi* & au *Perou*, & cette route est si frequentée, que le voiage peut bien se faire en un mois de tems.

Tout le Païs est fort beau le long de la côte depuis *Cabo Frio* jusqu'à *Rio de la Plata*. Il y a beaucoup de Bois de Bresil, d'ébene &c. Comme ces Côtes ne me sont pas bien connues, je n'en dirai pas davantage.

Le Commerce de *Buenos Ayres* & de tout le *Paraguay* est à peu prés entre les mains des Jesuites. On n'en profite qu'autant qu'il leur plait. Ils sont si puissans & si riches, qu'il n'y aura pas moien de tenir contre eux dans quelques années. Ils ont fait dépoſer plus d'une fois les Officiers qui leur déplaisent, & comme ils ont le moien de donner beaucoup, ils savent fort bien comment on doit arrêter les procedures d'un Gouver-

neur. Ils negocient assés ouvertement & ils ont de puissantes relations dans le *Paraguay*, par le moien de leurs Conquêtes spirituelles, qu'ils ont étendues dans l'*Vraguai*, & le *Tucuman*, chez les *Chaques*, & des deux côtés des *Cordillieras*. Il semble impossible, que des gens qui n'ont pour armes qu'un Breviaire & leur chapelet, qui n'ont rien à donner que des *Agnus*, & qui ne combatent la ferocité des Sauvages que par le signe de la Croix, puissent vaincre plus de Peuples que le canon. Il est pourtant sûr qu'avec leurs armes ils ont rangé quantité d'Indiens sous les loix de S. *Ignace Loiola*. J'en dirai davantage dans la suite de cette Relation, & je me contenterai maintenant de dire qu'ils ont quantité d'or & d'argent qui passe fort bien à *Buenos-Ayres*, sans étre *quinté* pour le Roi.

Je sejournai au *Bresil* jusqu'en 1690. & je puis dire que le tems que j'y ai passé à été presque le meilleur tems de ma vie. Cependant le desir de me retrouver avec mes compatriotes me fit prendre la resolution d'essaier de me rendre par terre du *Bresil* au *Paraguay*. Le dessein étoit

assés

assés difficile. Il paroissoit même impraticable par cette voie, à cause des Nations sauvages que l'on rencontre dans cette route. Outre qu'il falloit traverser des montagnes & des desers inaccessibles : mais malgré ces difficultés je me serois facilement déterminé à me mettre en voiage par cette route, à cause qu'elle est connue des Peres Jesuites, qui ont étendu leurs Missions dans l'*Vraghai* & chez les *Gualaches*, Peuples sauvages qui bordent la Capitainie de *Saint Vincent*. Je faisois donc état de traverser le *Bresil* depuis *Rio de Janeyro* jusqu'aux *Paulistes*, trajet perilleux que j'aurois fait avec le secours des Naturels du Païs, qui m'auroient servi de guides. Je comptois de me joindre ensuite aux Missionaires qui se trouvent chez les *Gualaches* & chez les autres Sauvages des Terres. Ensuite j'aurois gagné la Colonie qu'ils ont fondée dans l'*Vraghai* sous le nom de *Saint Xavier*, & de là suivant avec eux la Riviere qui donne son nom à l'*Vraghai* jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la *Plata*, je serois venu tomber à *Buenos-Ayres*. Pendant que je meditois cette course, il

se

ſe preſenta l'occaſion d'un Vaiſſeau Anglois portant pavillon Eſpagnol, qui, pour ſe rafraichir, vint toucher à *Rio de Janeyro* où je me trouvois pour lors. Comme ce Vaiſſeau faiſoit voile pour *Buenos-Ayres*, je ne balançai point à m'y embarquer.

Buenos Ayres eſt une des meilleures Colonies des Eſpagnols. Cette ville eſt ſituée à l'embouchure de la *Plata* du côté du Midi; car l'autre côté apartient aux Portugais, qui ont quelques habitations ſur le rivage du Fleuve. Les Eſpagnols y ont un fort, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller ainſi une mauvaiſe redoute accompagnée de quelques huttes & defenduë de trois ou quatre pieces de canon qui ſervent plutôt de parade que de defenſe. Ce côté eſt fort expoſé aux incurſions des *Jarres* & des *Charrouas*, qui ſont des Sauvages errans, ennemis jurés des Eſpagnols & des Portugais. Ces Peuples ſe conduiſent ſans aucune forme de police ni de loi. Ils vivent uniquement de ce qu'ils atrapent dans leurs courſes. Quand ils font des priſonniers, ils les aſſomment, les rotiſſent & les mangent ſur le champ.

Ils

PLAN DE LA RIVIERE DE LA PLATE

BAYE DES MALDONADES

Eschelle de 6 Lieues

Eschelle de 20 Lieues

Bonnes Ayres
R. Achuelo
Quelmes
Arbre de Coulant
Poudriere
Pte Braue
R. Joan Bays
les Saules
la Garde
Pte des Pierres
Banc Ortis
R. Ortis
Marque de la pipe
Pte des Pierres
Grosse Pointe
R. de Reparo
Las Rios de Las Vendas
Pte Ste Lucie
R. Ste Lucie
B. de mont Video
Les Charretes
Pte Braue
I. de Flores
R. Soles
Lagune Fertile
B. des Maldonaes
I. des Maldonaes
Pte des Castillos
Ste Marie
I. aux Loups Marins
Banc des Anglois
Banc des Francois
C.te Antoine
R. Ortis

Ils n'ont aucune connoiſſance des metaux & ne ſe ſoucient de quoi que ce ſoit qu'on puiſſe leur preſenter, excepté de petits couteaux & autres inſtrumens de fer, qu'ils admirent juſqu'à la folie: car ils les prennent, les baiſent & les preſſent contre leur poitrine. Ils ont pour armes une eſpece de Maſſue. Ils ſe ſervent pour coutaux de pierres qu'ils aiguiſent du mieux qu'ils peuvent, & de certains os, auxquels ils donnent auſſi un tranchant. On aſſure que les *Maldonados*, & les environs du *Tibiquiri* renferment beaucoup d'or & d'argent: cependant les Portugais ne font preſqu'aucun cas des habitations qu'ils ont au bord de la *Plata*.

Buenos-Ayres eſt defendue par un Fort, ou il y a paſſablement de munitions, & par une Garniſon aſſés nombreuſe, mais mal diſciplinée & incapable de ſoutenir les attaques d'un ennemi aguerri. Enfin cette Soldateſque ne vaut pas mieux que celle du *Mexique* & du *Perou*, & n'a rien de guerrier que l'épée & le fuſil: mais elle ſert à faire peur aux Sauvages des environs. *Buenos-*

Ayres

Ayres fait un grand commerce en Negres, qu'on envoie par terre au *Perou*, en ſuif, en beſtiaux, en cuirs, en or & en argent. Le Païs fournit au *Perou* beaucoup de bêtes de charge. L'or & l'argent qu'on tire du *Chili* & du *Perou* s'embarquent à *Buenos-Ayres* pour l'Eſpagne, ainſi que les cuirs, qui ſont d'un gros revenu pour cette Place.

Ces cuirs ſont les meilleurs des Indes Occidentales, à cauſe de leur longueur: car les *Creoles* du Païs ne chaſſent qu'aux Bêtes d'un certain ordre, & abandonnent les autres. Ils ſont ſi expers à cette chaſſe, qu'ils connoiſſent de loin à la vuë, ſi les Bœufs ſauvages ſont de la longueur qu'il leur faut. Aprés avoir depouillé de leurs peaux les Bêtes tuées ils vendent les cuirs aux vaiſſeaux qui ſont là en charge, à ſix, ſept & huit Reales la piece. Pour les charognes on les abandonne aux chiens ſauvages, qui viennent en mêute de ſept ou huit cent devorer ces chairs: de ſorte qu'en peu de tems on y voit à peine les os. Juſqu'à preſent la pareſſe n'a pas permis à nos gens de détruire cette prodi-

gieuſe

gieuſe quantité de chiens qui enlevent & étranglent beaucoup de bêtail. Ils font bien pis, car ſouvent ils attaquent les perſonnes.

Je ſejournai environ ſix mois à *Buenos-Ayres* & reſolus enſuite de paſſer droit au *Perou.* Nous ſortimes de la ville ſix de compagnie & nous mimes en marche pour aller à *Santa Fé.* On ne ſauroit voir un Païs plus beau que celui des environs de *Buenos-Ayres.* Tout y eſt rempli d'excellens Arbres Fruitiers & de paturages où l'on voit des bœufs & des vaches par milliers : mais cela n'empêche pas qu'il n'y faſſe aſſés cher vivre. Les Naturels du Païs ſont ſujets à de grandes indigeſtions d'eſtomac ; ce que l'on attribue à l'extraordinaire quantité de viande qu'ils mangent cruë. Les Jeſuites font ce qu'ils peuvent pour les en deshabituer, mais juſqu'à preſent ils n'ont pû en venir à bout. De *Buenos-Ayres* à *Santa Fé* le Païs eſt toujours également beau & bien peuplé. La terre produit beaucoup de froment & abonde en Bêtes à corne.

Santa Fé eſt une petite Ville au bord de la *Plata* entre deux Rivieres,

aſſés

assés jolie & batie de chaux & de briques. On assure que la terre entre cette Ville & *Cordoue* dans le *Tucuman* est pleine de mines d'or & d'argent. Les Sauvages des environs sont sort souvent visités des Jesuites Missionaires, qui de tems en tems viennent enlever au Diable plusieurs milliers d'ames, qu'ils enrollent ensuite sous la Baniere de Saint Ignace, & qu'ils fixent dans les Terres qui dépendent de la Societé. Ces Peuples sont fort courageux & bravent la mort jusqu'à la brutalité, car ils se batent quelquefois de sens froid entr'eux à coups de fléches, jusqu'à ce qu'ils tombent morts, & celui qui est le plus promt à recevoir les coups de son ennemi passe toujours pour le plus brave. Ils ne connoissent point de loix que leurs fantaisies, mais ils ont quelque idée de la Divinité, car ils ont des Prêtres qui se mêlent de faire les devins. Je m'imagine que par tout où il y a des Prêtres, il y a de la Religion, & que l'un est toujours relatif à l'autre : mais je ne saurois dire ce que les Sauvages adorent. Tout ce que je sais est que ces Prêtres haïssent mortellement les

Jeſuites, & qu'ils ne ceſſent d'exciter les Sauvages à les détruire : ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque les Peres de la Societé en leur otant des ouailles renverſent la puiſſance de ces Miniſtres de Satan.

Ces Sauvages vivent ordinairement dans les creux des arbres & dans les trous des rochers comme les Bêtes feroces. Lorſqu'ils vont en campagne, ils portent des nates qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe, & s'en ſervent pour ſe dreſſer des cabanes. Ils vivent de chaſſe, de ſerpens & de fourmis. On dit qu'ils mangent auſſi des charognes. Ils portent au menton une pierre qui leur pend quelquefois juſqu'à la poitrine, & cela fait un effet des plus bizarres. Je n'ai pas vû de Sauvages plus deſagreables : cependant les Jeſuites en ont civiliſé quantité, & l'on dit que ce ne ſont pas les moindres ſujets de leurs Miſſions.

Nous tombames à quelques lieuës au deſſus de *Santa-Fé*, en tirant vers *Sant Jago* d'*Eſtero*, dans un gros de ces Sauvages convertis. Ils avoient à leur tête un homme fort reſpectable par ſon air & ſa bonne mine. Je

ne ſai ſi c'étoit un Jeſuite, mais il portoit une eſpece de ſoutane noire, un bonnet carré, une croix à la main & un chapelet au col. Toute la troupe avoit auſſi des chapelets & paroiſſoit fort ſoumiſe à ce Jeſuite prétendu. Je crus étre au millieu d'une Proceſſion de S. Jaques. Ces devots Indiens nous firent beaucoup d'honnêtetés. Ils nous menerent quelques lieuës plus avant dans le Païs, tirant vers les Sauvages que nos Eſpagnols ont nommé *Frontones*. Nous y trouvames un camp en bon ordre. Il y avoit des Croix au millieu des rangs des cabanes, & la Baniere des Jeſuites, où étoient brodées les lettres & les armes de la Societé, ſe trouvoit dans le Centre au haut d'une Croix fort elevée. Ces Nouveaux Chrétiens obeïſſoient avec un reſpect ſurprenant aux ordres de quelques Miſſionnaires, qui nous regalerent de chaſſe, & de fruits. On nous preſenta de l'infuſion ou teinture de l'*herbe du Paraguay*, qu'on nous ſervit fort proprement. Enfin tout ſe reſſentit de la magnificence des Jeſuites, autant que cela ſe pouvoit dans un Deſert comme celui où nous nous trou-

trouvions. Je dois dire à la louange des Jeſuites, qu'ils ſont les gens du monde les plus propres à polir & civiliſer des Sauvages. Leur patience & leurs menagemens ſont inépuiſables. Quand ils ſont dans une Miſſion ils tachent d'abord de découvrir quel eſt l'objet qui frape le plus ceux qu'ils veulent convertir. Ils les ſuivent pied à pied ſur cet article, prenant toujours ſoin de les attaquer avec des raiſons qui frapent les ſens. Ils affectent en toutes leurs vuës une douceur & un deſintereſſement à toute épreuve, & ne ceſſent de les exhorter à la converſion en leur montrant au bout de la carriere de cette vie une felicité ſenſuelle, un Paradis où l'on ſera toujours dans la joie & dans le plaiſir. C'eſt ce qui entretient dans ces Indiens un ſouverain mépris de la vie, d'où ſuit une grande indiference pour les richeſſes, & une ſoumiſſion exceſſive aux ordres des Miſſionaires. Les Jeſuites, aprés les avoir converti, leur perſuadent que rien n'eſt plus agreable à Dieu que de lui offrir ſes biens & de ſeconder le zéle de ſes fidelles ſerviteurs, qui conſiſte à lui batir

des

des Egliſes, à lui orner des Autels, &c. qu'ils doivent donc leur aporter les revenus des terres, & leur paier des tributs. Quand ils ont gagné ce point, ils diſpoſent d'eux en toutes manieres. Ils vont à la chaſſe pour les Jeſuites. Ils aportent aux Jeſuites les meilleures denrées, dont une des plus conſiderables & qui leur produit un grand revenu, c'eſt l'*herbe du Paraguay*. Ils leur aportent auſſi de l'or qu'ils ramaſſent dans les ravines d'eau qui le détachent des montagnes, ou qu'ils tirent des mines qui ſe trouvent du côté des *Calchacos* & dans l'*Vraghai*. Cependant ils ne ceſſent de précher à ces nouveaux convertis, le peu d'état qu'on doit faire de ces richeſſes qui cauſent la corruption du Siecle ; & ce ſermon ſe fait ſans faute à l'arrivé du tribut. Aprés le ſermon un Jeſuite enleve ce tribut & le fait porter par des Indiens aux Magaſins de la Societé.

Il n'y a point de bonheur qui ne ſoit accompagné de quelques traverſes. Les Jeſuites ſont expoſés quelquefois à de facheuſes épreuves. Les *Chiriguanes*, qui ſont une nation er-

errante entre le *Paraguay* & le *Perou*, en ont ſouvent maſſacré : & cela me fait reſſouvenir d'une rencontre aſſés plaiſante que nous eumes entre *Sant Jago* d'*Iſtero* & *Salta*. A moitié chemin de cette derniere Place nous trouvames une cinquantaine de *Guapaches* armés de flêches & de maſſues aiant à leur tête trois Sauvages, que nous primes pour trois Jeſuites. Nous en avions deux dans notre troupe. Cette rencontre ineſperée leur fit tant de plaiſir qu'ils en rendirent auſſi-tôt graces à Dieu. Ils voulurent s'aprocher enſuite pour ſaluer ces trois Miſſionnaires pretendus, mais ils furent fort étonnés de trouver au lieu de trois Peres trois *Guapaches*, qui avoient le viſage peint : ce qui joint avec l'équipage Jeſuitique faiſoit un efet des plus bizarres ſur le corps de ces Sauvages. Leurs Reverences voulurent aborder ces *Guapaches*, mais ceux-ci leur firent connoitre par ſignes qu'ils ne les entendoient nullement. Nous les couchames en joue avec nos fuſils. Alors toute la troupe ſe mit à fuir en jettant des cris effroiables. Ces trois Chefs Sauvages portoient des ſoutanes noires, & des

bonnets de Jesuites. Ils avoient chacun la Croix à la main, & nous ne doutames point que cet équipage ne fut la dépouille de trois Jesuites qui avoient eu le malheur de tomber entre les mains de ces *Guapaches* & d'étre massacrés ensuite. A tout hazard on pria Dieu pour les ames des pauvres défunts, & nos deux Jesuites firent pour eux un service aussi solennel qu'on pouvoit le faire sur cette route.

Sant Jago de l'*Istero* est sur la Riviere de *Sant-Jago*. C'est une jolie ville tres bien située pour le commerce du *Perou* & du *Paraguai*. Les Espagnols y tiennent un *Corregidor*. Les chemins sont fort mauvais jusqu'à *Salta*, & ne sont pas meilleurs de *Salta* au *Potosi*; n'aiant eu dans la route que des montagnes fort difficiles & fort perilleuses à traverser.

Il y a au pied de la *Cordilliera*, entre le *Bresil* & le *Perou*, divers Peuples Sauvages inconnus à nos Espagnols. Les Jesuites commencent à y établir des Missions, & ils y avoient déja défriché plusieurs milliers d'Ames en 1692. Ils disciplinent ces nou-

nouveaux convertis de la même maniere que dans les Miſſions du *Paraguay* & vers l'*Vraghai*. Ils leur ont enſeigné à faire de la chaux & de la brique, & à batir des maiſons; car auparavant ils ſe nichoient dans les cavernes comme les bêtes feroces. Preſentement ils logent & vivent en hommes, ſous le gouvernement temporel & ſpirituel des Peres de la Societé.

Ces Communautés ſont fort bien entretenues & les Villages tres bien bâtis. Chaque famille a une certaine étendue de terre, mais on a ſoin de ne leur donner qu'autant qu'il en faut pour ſe maintenir entre la pauvreté & les richeſſes. Sous pretexte de craindre la corruption des ames, on leur ote tout ce que l'on juge devoir leur étre ſuperflu. Le reſte entre dans les Cofres de la Societé & ſert à entretenir les Miſſionnaires & les Egliſes. Les plus habiles de ces Indiens, & les plus dévoués aux Jeſuites ſont établis Caciques ou Chefs des Communautés. Il y a des Inſpecteurs ſur les familles & ſur leurs Domaines. Tous ces Caciques & Inſpecteurs ſont élevés dans une aveu-

gle déference pour les Peres, & quand il vient des Jesuites dans la Bourgade, les Caciques & les principaux Indiens sont obligés de leur aller faire la Cour & de baiser par respect la manche ou le bas de la Robe de leurs Reverences.

On instruit ces Indiens à faire toutes sortes d'Ouvrages de Mechanique. On leur aprend les Arts, & il y en a qui savent déja peindre & chanter parfaitement bien. Les Missionnaires tiennent tous les ans un Conseil general, que l'on peut appeller leurs *Grans jours*, pour faire rendre compte à chacun de son administration. On delivre l'état des Finances à ce Conseil; on y examine les griefs, & l'on dépose & chatie ceux des Caciques & autres Juges & Magistrats qui ont manqué à faire leur charge. Aprés cela on donne à chacun les nouveaux Reglemens, ou les changemens que l'on a jugé à propos de faire aux vieux, afin que les Officiers établis par les Jesuites tiennent la main à l'execution. Ces Communautés sont independantes des Espagnols, & peuvent étre regardées comme une partie de la Monar-

narchie des Miſſions du *Paraguay*. Les Jeſuites defendent même à leurs Sujets la communication avec les Eſpagnols, & à ceux-ci l'entrée dans les Terres des Miſſions, ſous prétexte d'empecher que les nouveaux Chretiens ne ſe corrompent avec eux, & que leur pieté ne ſoit bleſſée par cette communication. Lors qu'il arrive à quelqu'Eſpagnol d'entrer dans les Terres de la Miſſion, ſoit dans le *Paraguai* ou vers le *Perou*, des gens commis exprés le ſuivent par tout, ou l'accompagnent, ſous pretexte de lui faire honneur.

Les Sauvages de ce quartier là qui ne ſont pas encore convertis, n'ont aucune forme de gouvernement. Ils ſe font juſtice par leurs propres mains & vivent errans comme des bêtes. Ils ont parmi eux, comme tous les autres Americains, des Prêtres qui leur ſervent de medecins, & qui les gueriſſent en ſuçant la partie mal afectée, ou par la fumée du tabac. Ils ſe peignent le viſage & le corps comme les Peuples du Breſil, & enfilent à des cordons, qu'ils ſe mettent autour du corps, les dens de leurs ennemis, qu'ils ont maſſacré &

mangé. On assure aussi que ces Sauvages font mourir les enfans nouveaux nés qui ont le malheur de perdre leur mere.

A l'égard de leur Culte Religieux, il est sans regle & sans raison. Il semble qu'ils adorent tout ce qu'ils touchent: car ils venerent leurs arcs, leurs flêches, leurs filetz, leurs hamacs &c. alleguant qu'il y a un esprit dans toutes ces choses. Par exemple, lorsqu'une chasse n'a pas bien reussi, c'est l'*esprit de l'arc ou de la flêche qui en est cause*, & qui est irrité contre eux. Alors ils travaillent à l'apaiser par une espece d'invocation, qui est dirigée par leurs Prêtres.

Pour étre Prêtre ou Medecin parmi eux, il faut avoir jeuné longtems & souvent. Il faut avoir combatu plusieurs fois contre les Bêtes sauvages, principalement contre les Tigres, & en avoir été mordu, ou égratigné tout au moins. Aprés cela on peut obtenir l'ordre de Prétrise; car le Tigre est chez eux un Animal presque divin, & l'imposition de sa sainte grife leur vaut autant que chez nous le Bonnet Doctoral reçu

reçu à l'Univerſité de *Salamanque.* Enſuite on leur verſe ſur les yeux le ſuc de certaines herbes diſtillées, & c'eſt là l'Onction Sacerdotale, aprés laquelle ces nouveaux Prêtres ſavent apaiſer les eſprits de toutes les choſes ſenſibles & materielles, avoir des relations ſecretes avec ces eſprits & participer à leurs vertus.

Je me ſuis fait ſouvent cette objection à moi même. Pourquoi, diſois je, des hommes qui n'ont point d'ambition & qui ſemblent ne prendre interêt à quoi que ce ſoit qui entretienne l'avarice, qui ne paroiſſent avoir aucune idée d'une ſubordination; pourquoi de tels hommes cherchent ils à tromper les autres hommes? Car on ne ſauroit nier que tous ces Prêtres des *Indes Occidentales* ne ſoient autant d'impoſteurs plus fins que les autres Sauvages. Je repons à cela, qu'il eſt bien vrai que les Sauvages ſe regardent tous comme égaux, mais cela n'empêche pas qu'un raiſonnement naturel ne les oblige à établir malgré eux un eſpece d'inegalité de condition, qui ſuit des fonctions auxquelles chacun ſe trouve deſtiné. Par exemple, la

neceſſité, qui les oblige de ſe defendre, les oblige auſſi à choiſir quelqu'un qui les meine & qui maintienne l'ordre parmi eux. La nature les porte à chercher des moiens pour ſe guerir lorſqu'ils ſont malades, & celui qui pretend les fournir eſt écouté du patient. Si vous joignés à tout cela quelqu'idée de Religion plus dévelopée dans les uns que dans les autres, je ne doute pas que l'on ne conçoive, comment il y a des Sauvages qui deviennent capables de tromper les autres.

Il y a d'autres Sauvages nommés *Guaicares*, qui habitent entre le *Paraguay* & le *Breſil*. Ceux-ci ſont des plus feroces, ſuivant le rapport des Miſſionnaires, & cependant ils ont une déference & une ſoumiſſion extraordinaire pour leurs Chefs. On dit que c'eſt une coutume inviolable chez eux, que quand leurs Caciques font leurs neceſſités, ceux qui ſont autour de lui tendent la main pour recevoir cette ordure. Quelque impertinente que ſoit cette coutume, elle eſt pourtant veritable, ſuivant ce que j'en ai entendu dire à Lima de la bouche de deux Miſſionnaires qui venoient de

chez

chez ces Sauvages, & je ne vois pas ce qui les obligeroit à faire de faux rapports de pareilles choſes. Ils ne permettent pas aux femmes de ſe colorer le corps avant que d'avoir mangé de la chair de leurs ennemis.

CHAPITRE XI.

Du Potoſi. *Des Mines. Deſcription generale du Païs & des Côtes du Perou. Traverſée de* 4. *Portugais depuis l'Embouchure de* Rio d'Eſquibe *juſqu'à* Quito.

J'Arrivai au *Potoſi* au commencement de 1692. Cette ville eſt dans la Province de *los Charcas* ou de la *Plata*, au pied d'une montagne qui eſt faite comme un pain de ſucre. Elle peut renfermer autour de cinq mille maiſons. Il y a pluſieurs Egliſes, beaucoup de Prêtres & encore plus de Moines, au grand malheur des Naturels du Païs, qui s'en trouvent fort maltraités. La plus grande partie des Indiens eſt occupée aux Mines. Ils ſont obligés de fournir

pour ce travail autant d'hommes que nos Eſpagnols leur en demandent, & ceux-ci paient leur travail à raiſon de deux Reales par jour.

Les Eſpagnols & *Creoles* du *Potoſi* poſſedent de grandes richeſſes : c'eſt ce qui les rend fiers & ſuperbes. Ils ne ſont vêtus que d'étoffes d'or & d'argent, car tout autre habillement ne ſeroit pas aſſés bon pour eux. Leur vaiſſelle eſt toute d'argent, ce qui n'eſt pas extraordinaire dans un Païs où ce Metal eſt auſſi commun que le cuivre & le fer en Eſpagne. Je ne dis rien des Egliſes, où tout reluit d'or & d'argent. Ces Edifices ſacrés en renferment plus au *Perou* & au *Paraguai*, qu'il n'en faudroit pour remplacer tout ce qu'on a tiré de *Porco Plata* & *Potoſi* depuis cens ans. Les ameublemens des maiſons ſont magnifiques à l'excés, & cela paroit même chez les plus ſimple Bourgeois, qui paſſent facilement du neceſſaire au ſuperflu, quand l'or & l'argent ſont communs.

Les habitans du *Potoſi* voiagent dans des branles portés par des Naturels du Païs, à la façon des Portugais de *San-Salvador* & de *Rio-Janeyro*.

Qua-

Quatre Indiens ſupportent ordinairement ce branle ſur leurs épaules. Les femmes n'épargnent rien pour ſatisfaire le luxe ſi naturel à leur ſexe. Elles reçoivent les viſites, couchées ſur un petit lit de repos couvert d'une étofe tres riche d'or ou d'argent, qui eſt bordée d'une crêpine de même façon. Si Madame n'eſt pas couchée quand elle donne audience, elle eſt tout au moins apuiée negligemment ſur ſon bras. Lorſqu'elles ne ſont pas obſedées de leurs maris, ou de quelque vieille gouvernante, elles ont la converſation vive & enjouée: & ſi des hommes s'hazardent pour lors de les voir, ils trouvent des manieres delicates, des yeux paſſionnés & quelque choſe de plus. Pour peu qu'on veuille ſe riſquer alors, il ne ſera pas difficile de paſſer du languages des yeux à celui des mains: mais quand les maris ou les vieilles ſont au logis, ce qui arrive preſque toujours, elles ſont moins viſibles que ni à *Mexique*, ni à *Madrit*. Pour lors leur occupation ordinaire c'eſt de dormir l'aprés dinée, & de jouer enſuite de la guitarre. Au defaut de ces occu-

pations, elles disent leur chapelet avec beaucoup de devotion, mâchant en même tems du *Coca*, jusqu'à ce qu'elles en soient enivrées. Elles ont aussi la coutume de prendre à toute heure de la teinture de l'*herbe* du *Paraguay*. Cette teinture & le *Coca* sont fort en usage en tout le *Perou*, & il est ordinaire dans l'Amerique Meridionale de regaler de l'une & de l'autre ceux que l'on invite chez soi.

Cette ville est extrémement frequentée à cause de quantité d'Espagnols qui sont interessés aux mines. Ces mines attirent au *Potosi* plus de soissante mille personnes, sans parler de quinse ou dix-huit mille travailleurs. Cependant ces Mines ne donnent plus, depuis douze ou quinze années, le profit qu'elles donnoient autrefois : mais il y en a d'autres dans la Province de *Plata* que l'on pourra ouvrir avec le tems. Les Indiens difent qu'il y a beaucoup d'or & d'argent plus haut vers le Nord; que les habitans du Païs boivent dans des coupes d'or & mangent dans des plats de même metal; qu'ils portent des plaques d'or sur

la poitrine, que leurs Boucliers en ſont garnis, de même que leurs maſſuës, mais qu'ils mangent les gens tous en vie. Ils debitent pluſieurs autres pareils contes que l'on croira, ſi l'on veut. Quoiqu'il en ſoit, il eſt tres ſur qu'il y a beaucoup de mines d'or & d'argent en tous ces Païs Meridionaux. Les Sauvages qui habitent au delà du *Potoſi* ont accoutumé de crier à nos Eſpagnols, d'auſſi loin qu'ils les aperçoivent, *Oro oro Plata*, (deux mots qu'ils ont apris ſans doute à force de les entendre dire.) & leur font ſigne d'aprocher; mais nos gens ne s'y fient pas.

Les Indiens des Mines travaillent nuds, afin qu'ils ne puiſſent rien cacher, & cela me fait reſſouvenir de l'avarice de quelques Eſpagnols de *Terra Fierma*, qui, aprés que leurs Negres ſont revenus de pêcher des perles, leur donnent des vomitifs violens, pour voir s'ils n'en ont point caché dans leur eſtomac.

Voici un état des Mines du *Perou*, du *Chili*, & du *Paraguay*, ſuivant le raport qui m'en a été fait par les

Indiens & les Creoles du Païs, & ſuivant ce que j'en ai pû aprendre moi même dans mon voiage de *Buenos Ayres* au *Potoſi*.

au *Paraguay*.

Mines de *Maldonado* incertaines.
de *Tibiquiri* incertaines.
de *Sierra Selada* incertaines.
de *S. Michel* & des montagnes.
de L'*Vraghai* tres riches ſuivant les Indiens du *Paraguay*. La Societé des Jeſuites les connoit mieux que perſonne.
des *Gualaches*, des *Tupiques*, de *Tajoba* } s'il y en a elles ſont d'un accés fort dificile, à cauſe des Sauvages.
de L'*Aſſomption* incertaines.
des Montagnes du *Paraguay* connues, mais on pretend qu'elles ne valent pas la peine d'étre fouillées.
de *Santa Cruz* la vieille en poſſeſſion des Sauvages.
de *Santa Cruz de la Sierra*.
de *Rio Guapai*.

au

au *Perou* & *Tucuman.*

Mines de *Loxa & Camora*, *Cuenca*, *Puerto veio*, *S. Juan del oro.*
d'*Oruro.* } negligées.
de *Titiri.* }
de *Porco.* } fermées.
de *Plata.* }
de *Potoſi* ſous pluſieurs noms.
de *Tomina.*
de *Chocaia.*
d'*Atacama.*
de *Xuxui.*
des *Calchaques.*
de *Guaſco.*
de *Coquimbo.*
des Montagnes qui ſont aux environs de *Cordoue.*
de *Vilili.*
de *Caravaja* &c.

au *Chili.*

Mines des *Andes.* On aſſure qu'elles ſont tres riches en or, & que l'on en trouve beaucoup aux environs de *Baldivia* & d'*Oſorno* &c.

Je

Je viens maintenant à la deſcription generale du *Perou*. Ce Païs fut decouvert en premier lieu par les Eſpagnols, ſous la conduite de *Pizarre* & d'*Almagre*. On comprend ſous le nom de *Perou* toute cette étendue de terres qu'il y a depuis *Quito*, juſqu'au deſſous de *Villa del Plata*; & ſi l'on y ajoute le *Tucuman*, l'étendue du *Perou* ſera bien plus conſiderable encore. C'eſt un Païs tres riche, & qui feroit aujourdhui une puiſſante Monarchie, s'il n'étoit expoſé, comme les autres Provinces de la Domination Eſpagnole, au pillage des Vicerois & des Gouverneurs &c. ſi les habitans n'étoient pas abandonnés au luxe & à la faineantiſe; ſi une partie des Moines, qui y fourmillent comme autant de Sauterelles qui s'engraiſſent du revenu de la terre, étoit reduite au travail, & ſi les Indiens y étoient traités avec plus d'humanité.

Les *Yncas* du *Perou* poſſedoient des richeſſes immenſes à l'arrivée de nos Eſpagnols. Nos Ancêtres ont écrit, qu'ils trouverent en ce beau Païs des maiſons dont le frontiſpice & les toits étoient couverts de plaques d'or pur.

Les

Les armes des Habitans d'*Anzierma* étoient, dit-on, d'or maſſif. Enfin, ſi l'on en croit nos Hiſtoriens, les Montagnes de la Province de *Quito* donnoient autant d'or que de terre. L'*Yncas Athahualipa* offrit pour ſa rançon autant d'or qu'il en pouvoit entrer dans une chambre de 22. pieds de long & de 17. de large, & ſi haute, que tout ce que pouvoit faire un homme debout en hauſſant le bras, c'étoit d'atteindre du bout des doits à la hauteur du monceau d'or. Il offrit le double en argent, mais nos Conquerans étoient trop bons connoiſſeurs en fait de metaux. Ils choiſirent l'or. Chaque Cavalier eut pour ſa part douze mille Caſtillans en or, ſans compter l'argent. Chaque fantaſſin, 1450. Caſtillans ſans compter l'argent. La ſomme qu'offrit L'*Yncas* pour ſa rançon n'aprochoit pas de ce que ſon frere *Guaſcar* promettoit de paier, s'il eut eu la vie ſauve: car ce *Guaſcar* poſſedoit tous les threſors de ſon Pere & de ſes Anceſtres.

Je reprendrai la Côte depuis *Panama* au *Perou.* Il ne faut pas oublier que le vieux *Panama* & *Nombre*

de Dios, que l'on a transporté à *Porto-Belo*, étoient deux villes à l'oposite l'une de l'autre; l'une à la Mer du *Sud* & l'autre à la Mer du *Nord*. Le vieux *Panama* étoit dans une petite vallée. Le nouveau *Panama* a une rade auſſi bonne qu'un havre pour de petits vaiſſeaux, parce qu'elle eſt couverte de trois Iles qui ſe ſuivent en ligne parallele au rivage. Cette ville eſt batie ſur un terrain uni & revêtue de bonnes murailles du côté de la mer, ſans aucune fortification remarquable. Elle eſt environnée de *Savanes*, de collines & de bois taillis, avec quelques fermes ça & là, où l'on nourrit du Bêtail. *Panama* eſt le rendés-vous de la Mer du *Sud*, & l'on y reçoit les richeſſes du *Perou*. Sa juriſdiction renferme à preſent *Nata*, *Lavelia*, *Realeio* &c. Entr'autres denrées cette ville reçoit du *Perou* du maïz, de la farine, du miel, & de la volaille. Pour les bœufs & les cochons, ils n'y manquent pas, non plus que les legumes, les herbes potageres & les fruits, qui y croiſſent en abondance.

La Province de *Panama* a été autrefois tres peuplée & tres riche.

Les

Les rivieres y rouloient de l'or : mais maintenant & les rivieres & le Païs ſont également épuiſés. Nos gens pillerent autrefois avec une telle avidité la terre & les eaux, que je ne doute pas qu'ils n'euſſent pillé de même l'air & le feu, s'il y eut eu là des threſors à prendre. Quand on veut traverſer de *Panama* à *Porto-Belo*, la premiere journée eſt aſſés agreable, mais aprés cela on tombe dans quelques bois.

La ſaiſon la plus favorable pour voiager de *Panama* au *Perou* c'eſt dans les trois premiers mois de l'année ; car alors la mer eſt ouverte, & les vens de bize y ſouflent. On peut auſſi voiager à la fin d'Aout & en Septembre, mais non pas ſi agreablement qu'en Janvier, Fevrier & Mars. Les Vens de Sud & Sud Oueſt regnent le reſte de l'année & rendent la Navigation de *Panama* au *Perou* fort dangereuſe. Les Navires qui partent de *Panama* touchent aux Iles des *Perles* & s'y rafraichiſſent. Ces Iles ont été nommées ainſi, parce que quand on les découvrit, on y trouva beaucoup de perles : mais il n'y en a plus maintenant. De là on prend ſa hauteur à

l'Oueſt

l'Oueſt & l'on vient reconnoitre la pointe de *Garrachine*, qui eſt N. O. & S. E. à *Caboga*. Cette pointe eſt une terre haute & montagneuſe. De cette Pointe la côte s'étend à *Rio de Pinas* S. O. & S. O. quart au Sud. On voit le long de la mer quantite de pins dont cette terre porte le nom. La Côte s'étend enſuite S. & S. quart à l'Oueſt juſqu'à *Cabo de Corrientes*. Les Courans ſont fort rapides de ce côté là & c'eſt à quoi il faut prendre garde. Ces Courans ont leur cours à l'Eſt. Les Navires qui ſillent la nuit dans ces parages doivent ſouvent mouiller l'ancre, & il leur arrive plus d'une fois qu'au matin croiant avoir avancé, ils ſe trouvent arreſtés, ou même il ſe trouve que les Courans les ont fait dériver: ainſi ils ſont quelquefois quinze ou vint jours à croiſer autour de ce Cap ſans avancer. On vient enſuite à *Palmas* & de là à *Bonaventure*. De *Corrientes* à *Palmas* il y a 22. lieuës, De *Palmas*, à la Riviere ou Baie de *Bonaventure* 9. Bord à bord du Rivage qui eſt fort elevé git un écueil haut, & c'eſt l'entrée de la Baie à trois Degrés & demi. Tout ce côté

eſt

eſt bordé de montagnes fort élevées, & pluſieurs rivieres s'y vont jetter dans la mer. Les vaiſſeaux entrent dans le havre par l'une de ces rivieres, mais les Pilotes côtiers qui veulent entrer doivent avoir bonne connoiſſance de la riviere, ſans quoi ils mettroient les navires en danger. Depuis la dite Baie la côte court Eſt & Eſt quart au Sud juſqu'à la *Gorgone* qui eſt à... lieuës du rivage. La côte de ce parage eſt fort baſſe, pleine de bois, & de monticules. Il ſe jette auſſi pluſieurs rivieres de ce côté là, dont la principale eſt celle de S. *Jean.*

Les Indiens qui vivent en ce quartier là ſont guerriers & grans ennemis des Eſpagnols. Ils habitent en des maiſons élevées ſur des poutres en maniere d'échafauts. Elles ſont larges & longues comme une eſpece de tonneau, un peu à la façon de celles qui compoſent les *Aldejats* des Breſiliens. Ils habitent pluſieurs enſemble. Le Païs eſt fort fertile. Il y a beaucoup de volaille & de gibier: cependant ces Sauvages ne vivent gueres que de plantains & de maïz. La terre y eſt riche en or. Les Courans

rans des rivieres & les torrens en entrainent beaucoup des montagnes : mais ce Païs eſt ſi bourbeux & ſi mareſcageux, qu'il ne peut étre conquis qu'avec une extréme peine & tres grande perte de gens.

L'Ile Gorgone a de circuit environ deux lieuës. La terre eſt elevée. Il y pleut & tonne huit mois de l'année. C'eſt dans cette Ile que François Pizarre & ſes compagnons furent contrains de combatre pendant pluſieurs jours la faim & pluſieurs autres fatigues, lorſqu'ils allerent à la decouverte du *Perou*.

Depuis cette Ile la côte s'étend O. S. O. juſqu'à celle qu'on nomme *del Gallo*. Toute cette côte eſt inegale & l'on y voit pluſieurs rivieres. Cette Ile a une lieuë de tour & git à la hauteur de 2. Degrés. D'ici la Côte s'étend S. O. juſqu'à la pointe *Manglares*, ainſi nommée à cauſe qu'on y trouve quantité de Mangles. Depuis l'Ile del *Gallo* à cette pointe il y a neuf lieuës. Dans tout cet eſpace la côte eſt bordée de baſſes collines & arroſée de quelques eaux qui ſe rendent à la mer. De là elle s'étend

tend au S. O. juſqu'à la riviere de *Sant Jagho.* Il y a un Golfe qui fait un grand coude de terre baſſe, que l'on nomme *Ancon Sardinas.* Prés de l'embouchure de la riviere de *Sant Jagho* le bord eſt ſi droit, qu'un vaiſſeau touchant de prouë le bord ſe trouve pourtant avoir la prouë à quatre vint braſſes de profondeur. Il arrive auſſi que ſillant ſeulement à deux braſſes, on vient incontinent ſur quatre-vint-dix. Cela vient du cours impetueux de la riviere, mais cependant ces bancs ne ſont pas dangereux & n'empéchent point les Navires de ſuivre leur route. La Baie de S. *Mathieu* eſt au S. E. quart au S. D'ici la Côte s'étend à l'Oueſt vers le Cap de S. *François* à dix lieuës de S. *Mathieu.* Ce Cap fait partie d'une terre haute. D'ici la Côte court au S. O. juſqu'à la pointe de *Paſſao.* Entre ces deux pointes il y a les rivieres qu'on nomme *Quiximas,* & divers bons havres où les vaiſſeaux peuvent faire aiguade & ſe rafraichir. Plus loin tirant vers la terre on voit les montagnes nommées *Quacos.*

Depuis le Cap *Paſſao* la Côte du *Pe-*

rou s'étend au Sud & S. quart à l'O. juſqu'à *Puerto-veio* : mais avant que de venir là on trouve *Characas* qu'on peut aborder ſans danger, car l'entrée & le débouquement y ſont également ſurs. C'eſt un lieu fort propre à s'y radouber. On obſervera pourtant qu'à demi chemin ou rencontre quelques ilets de roche; mais on peut les éviter. *Puerto veio*, eſt une des cinq villes que les Eſpagnols bâtirent d'abord dans le plat Païs du *Perou*: cependant cette Ville eſt peu de choſe maintenant à cauſe de l'intemperie de l'air. On pretend pourtant qu'il y a par là des Mines d'émeraudes : mais juſqu'à preſent les Indiens du Païs les tiennent cachées. Ces Indiens avoient autrefois quantité d'or & d'argent ; preſentement ils n'ont pas grand choſe: mais une ordonnance du Roi, qui n'eſt pas toujours obſervée, les ſoulage dans leur pauvreté & ils ne doivent paier que le dixieme du revenu de leurs terres. Cette pauvreté eſt cauſe que les Moines les laiſſent aſſés vivre en paix dans la Religion de leurs Peres. A l'arrivée de nos Eſpagnols les habitans de ce

Païs

Païs là ſe refugierent ſur les branches des arbres comme les oiſeaux. Ils y dreſſoient même des cabanes pour y étre à couvert de leurs ennemis: cependant il ne faut pas attribuer cela uniquement aux perſecutions de nos gens. C'eſt un Païs fort marêcageux & fort expoſé à des inondations. Le peu de ſeureté qu'ils trouvent ſur terre en certains tems de l'année les a obligés de chercher à ſe loger entre le ciel & la terre, pour mettre leur vie à couvert. Lorſque nos gens vinrent les attaquer dans leurs marais, ces Indiens ſe défendirent avec un courage extraordinaire, à coups de pierres & de javelots, en leur vuidant ſur la tête des pots pleins d'eau bouillante; enfin par tous les moiens imaginables. Ils détruiſirent beaucoup de monde; car il falloit eſſuier bien des coups avant que de pouvoir abatre les arbres ſur leſquels ces demi-oiſeaux s'étoient nichés : outre qu'on ſe trouvoit dans un Païs fort ſterile.

C'eſt en ce quartier là qu'eſt le paſſage fameux de *Guainacapac*. Ce *Guainacapac* étoit Pere d'*Athaualipa*.

Celui-ci aiant envoié ſes troupes à la conquête de ce Païs dificile, il fut queſtion de paſſer une riviere, & pour cet effet ce Prince fit dreſſer un pont de cordes : mais ces cordes aiant eté coupées par les ennemis, une bonne partie de l'Armée d'*Athaualipa* fut emportée par le courant de l'eau & le reſte diſſipé. Là deſſus *Guainacapac* aſſembla de nouvelles troupes, marcha contre ce Peuple & le defit entierement : aprés quoi il reſolut de faire une Digue ſur la riviere, afin de pouvoir la paſſer à pied. Ce projet ne pût reüſſir, parce que la violence du courant entrainoit les materiaux, à meſure qu'on les poſoit.

Au delà de *Puerto Vieio* & de *Sant Jagho* on a *Monte Chriſti*, & plus loin au Sud le Cap *Saint-Laurent*. Plus au delà & vers le Sud-Oueſt on trouve l'Ile de *Plata*. C'eſt là que les Indiens de cette Côte alloient ſacrifier à leurs Idoles des brebis, des agneaux & même de petits enfans. Lorſque *François Pizarre* & ſes treiſe compagnons découvrirent le *Perou*, ils aborderent à cette Ile & y trouverent des joiaux d'or & d'argent, des man-

manteaux à l'Indiene & des casaquins d'une laine magnifique. C'est là l'origine du nom de *Plata* qui lui est resté, mais on la nomme aussi *Saint Laurent*, à cause du Cap de ce nom. Les Indiens qui habitent de ce côté là ont beaucoup de manieres Juifves, aussi bien que les *Calchaques*, qui habitent entre le *Perou* & le *Tucuman*. Ceux-là ont une espece de circoncision & ne mangent point de chair de cochon. Ils ont la voix tremblante & parlent entre les dens comme les Mores, mais ils sont adonnés à la Sodomie, jusqu'à ne faire cas des femmes que pour la multiplication de leur espece. Ils ont beaucoup de commerce avec les *Quixos* & les *Chevelus*, ainsi nommés parce qu'ils portent de longues chevelures. Ces *Chevelus* habitent sur les bords de la Riviere des *Amazones* dans un Païs si abondant en or, en Emeraudes & autres choses precieuses, qu'il n'y en a point qui aproche de celui là pour les richesses. Ils portent de grandes plaques d'or sur l'estomac, & aux oreilles, à cause dequoi on les a aussi nommé *Plateros*. Ils haïssent fort les Espa-

gnols, parce que ceux ci ont essaié plusieurs fois de les assujettir pour se rendre maitres de leurs thresors. Les peuplades de ces Indiens s'étendent sur l'un & l'autre bord de l'*Amazone*, & vers le Fleuve de *Putomaia*. Ils changent de nom à mesure que leurs Colonies s'étendent, & c'est ce qui est cause que nos gens en ont fait differens Peuples. Ils ont tous la coutume ridicule d'aplatir la tête & le visage de leurs enfans aussitôt qu'ils sont venus au monde. Ils leur mettent pour cela la tête entre deux ais destinés à cet usage : ce qui fait qu'avec le tems les traits du visage grossissent si fort en long & en large, qu'on diroit de loin, que le visage est sur la poitrine. Ils n'ensevelissent point leurs morts, mais ils les pendent à l'air jusqu'à ce que la chair se pourrisse : aprés cela ils gardent les os comme des Reliques. Il y a pourtant de ces Indiens qui brulent les morts, ou qui les ensevelissent dans des fosses : mais ils celebrent tous des anniversaires à leur honneur par des lamentations & des pleurs extraordinaires, qui sont suivis

de feſtins à leur maniere. Ils boivent alors avec le même excés qu'ils ont pleuré.

Lorſqu'ils ſont malades, ils envoient chercher leurs Prêtres. Ceux-ci leur font accroire que c'eſt un eſprit qui eſt cauſe de leur mal. Alors les Prêtres commencent à conjurer l'eſprit, pour l'obliger à ſortir du corps du patient, qu'ils parfument en même tems avec des herbes. Ils reïterent cela juſqu'à ce que le malade ſente du ſoulagement. Pendant qu'ils parfument ainſi le malade, ils marmotent des prieres entre les dens, & font diverſes grimaces, juſqu'à ce que le patient acheve d'être ſoulagé, & ſi le malade vient à mourir, ils font accroire aux parens du mort, que l'eſprit a enmené l'ame du défunt dans un lieu où elle ſera toujours dans les plaiſirs, & qu'il a choiſi celle là preferablement à d'autres. C'eſt un expedient pour couvrir leur ignorance: outre que par ces idées ils entretiennent ces Peuples dans la ſuperſtition & dans le mépris de la mort.

Ces Peuples ſont fort nombreux & étendent leurs courſes dans les

terres qui ſont entre l'*Orenoque* & l'*Amazone*. Ils ont des relations avec les Indiens de la *Nouvelle Grenade* & de la *Guiane* ; même du *Breſil*, s'il eſt vrai que les *Tapaios* & les *Toubinamboux* aillent negocier avec eux, comme je l'ai apris à la *Baie*. Ce qui eſt ſûr eſt que tous ces Peuples ont une langue commune, par le moien de laquelle ils ſont en commerce les uns avec les autres. D'ailleurs je ne ſuis point du tout ſurpris des courſes extraordinaires de ces Indiens ; car il eſt certain que toutes ces Nations de l'Amerique ne s'embaraſſent gueres de la nourriture, ni du ménage. Ils vivent uniquement de ce qu'ils prennent à la chaſſe & de leur *Yucas* ou *Manioc*, dont ils font du pain. Ils ſont ſi accoutumés à courir, & ſi agiles dans leurs courſes, qu'ils ont beaucoup de peine à ſe fixer en un endroit, aprés qu'on les a civiliſé & diſcipliné ſelon notre maniere de vivre.

Tous ces Peuples ont la vengeance fort à cœur & font tres cruellement la guerre à leurs ennemis, à la façon des autres Sauvages de l'Amerique. Cependant ils ſont dociles

les & traitables quand on les ſait prendre : & ſi l'on pouvoit leur ôter cette prévention où ils ſont, que l'on veut ſe rendre maitres de leur or & de leur argent, je ne doute pas que l'on ne pût avec le tems former de grandes correſpondances dans les terres, en s'établiſſant vers une des Pointes de la *Terra-fierma*. Il ne ſeroit pas difficile enſuite de s'emparer de L'*Orenoque* en batiſſant ſur ſes bords, au deſſous de *Val de Sayma*, une bonne fortereſſe : car on ſeroit en état par ce moien de profiter des richeſſes de ces Païs inconnus, & de trafiquer même juſqu'aux portes de *Quito* : ce qui feroit tomber inſenſiblement une partie du trafic qui ſe fait à la Mer du *Sud*.

Toutes les particularités que je donne ici ſont le reſultat d'une longue converſation, que j'eus à *Quito* avec un Eſpagnol fort éclairé ſur ces matieres. Cet Eſpagnol nommé Dom *Pedro de las Fuentes* avoit été long tems Directeur pour le Roi des Mines de *Guancabilca*, & il étoit actuellement Aſſeſſeur de *Quito* : Charge dont il s'acquittoit avec beaucoup de prudence & de ſageſſe.

Il me disoit aussi fort souvent, que la negligence & l'avarice des Espagnols seroient un jour causes de la perte de l'*Amerique* : „ car, ajou-
„ toit il, comment est il possible
„ qu'une poignée de gens comme
„ nous sommes conservent les vastes
„ Etats des *Indes Occidentales* contre
„ des milliers d'ennemis Idolatres ou
„ Heretiques ; sans parler de la haine
„ & de l'envie des *Creoles*, qui, quoi-
„ que formés la plus part de notre
„ sang, ne laissent pas de nous haïr
„ presqu'autant que les Indiens,
„ parce que nous les mépriſons?
„ Nous sommes regardés par les In-
„ diens comme des usurpateurs & des
„ tyrans, & par les Creoles comme
„ des étrangers. Si les uns & les autres
„ pouvoient s'entendre, il y a long
„ tems qu'on nous auroit renvoié en
„ notre *Espagne* : mais j'espere, pour
„ le bien du Roi, qu'ils ne s'enten-
„ dront jamais. C'est d'ailleurs un
„ effet de la Providence, que les au-
„ tres Peuples de l'Europe ne mettent
„ pas à profit nos desordres & notre
„ mauvaise conduite : car combien
„ d'endroits foibles n'y a t'il pas dans
„ l'*Amerique* propres à établir des Co-
„ lo-

„ lonies par lesquelles on pourroit
„ bien-tôt s'insinuer dans les terres
„ que nous possedons ? ce qui seroit
„ à la fin la ruine de notre negoce. Je
„ vois d'ailleurs que même sans cela
„ les étrangers profitent plus que
„ nous du commerce qu'ils font sur
„ nos terres. Il ne leur reste donc plus
„ que d'achever de nous détruire
„ avec nos propres richesses, & c'est
„ ce qu'ils feront bien-tôt, si Dieu
„ n'arrête leurs progrés, & si le Roi
„ n'y met ordre.

Il est certain que c'est un bonheur pour nous que les autres Peuples de l'Europe ne se gouvernent gueres mieux que nous avec les Indiens qu'ils assujettissent. Ils ont le même appetit que nos Espagnols pour l'or & l'argent du *Nouveau Monde*, & cette passion enragée est cause que les Peuples de l'*Amerique* se défient autant d'eux que de nous. Ceux donc qui voudroient s'établir sur l'*Orenoque* penetreroient indubitablement dans les terres & feroient un des plus beaux commerces qui se puisse faire, si 1o. ils gagnoient assés sur eux pour paroitre d'abord indiferens à l'égard des richesses du Païs & traiter en

amis & alliés les divers Peuples qui habitent entre le *Perou*, le *Breſil* & l'*Amazone*. 2°. S'ils diſſimuloient les ſuperſtitions de ces Peuples juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent bien établis chez eux; & pour cet effet il ne faudroit pas charger les vaiſſeaux & les Colonies de beaucoup de Moines, Prêtres & autres Eccleſiaſtiques de quelque Religion qu'ils ſoient. On feroit auſſi fort bien de défendre aux Prêtres deſtinés pour l'équipage, de ſe mêler en quelque façon que ce pût être des affaires ſeculieres de la Colonie. 3°. S'ils venoient à maltraiter les Indiens ſur le fait de la Religion, on feroit fort bien de châtier leur zéle indiſcret, ſans avoir égard à la robe. 4°. Ils faudroit ſe contenter de trafiquer de bonne foi avec les Indiens, ſans uſer ni de détours ni de violence. Il faudroit leur étaler ſans affectation ce qu'on aporte, & leur faire accroire qu'on a aſſés de richeſſes en Europe, pour pouvoir ſe paſſer des leurs, ſi l'on veut. Tous ces Peuples ont une ſi forte paſſion pour une infinité de bagatelles qui viennent d'Europe, qu'ils apporteroient d'eux mêmes quantité d'or & d'argent &c. en échange.

J'ai

J'ai connu pluſieurs mariniers qui ſe ſont hazardés pluſieurs fois de penetrer dans les terres dont je parle, dans l'eſperance de ſe charger de threſors: mais je n'en connois aucun qui ſoit revenu. Ils ont tous été maſſacrés. Cependant le même Dom *Pedro de las Fuentes* me dit à *Quito*, que quelques années auparavant quatre matelots Portugais, qui avoient fait naufrage à l'embouchure de *Rio d'Eſquibe*, remonterent cette riviere juſqu'à ſa ſource. De là traverſant pluſieurs terres habitées par des Sauvages inconnus, ils vinrent à la Riviere de *Curana*, d'où ils ſuivirent l'*Amazone* & *Rio Coca*, juſqu'à ce qu'enfin ils vinrent tomber à *Quito*. En voici la Relation, telle que Dom Pedro me fit la grace de me la communiquer.

Ces quatre Matelots Portugais, aprés s'étre ſauvés ſeuls du naufrage de leur vaiſſeau, gagnerent les bords de *Rio* d'*Eſquibe* avec quelque peu de proviſions à moitié gatées ou pourries par les eaux de la mer: mais ces proviſions ne laiſſerent pas de les ſoutenir pendant un aſſés long eſpace de chemin qu'ils firent avec

beaucoup de peril & de fatigues à travers des montagnes & des rochers, où ils eurent à combatre les tigres & les ſerpens, juſqu'à ce qu'ils tomberent dans une plaine fort étendue. Ils prirent le parti de ſuivre, autant qu'ils le purent, le cours de l'*Eſquibe* : & ils avoient marché dejà 15. jours, quand les proviſions acheverent de leur manquer. Ils s'eſtimoient alors à quatre vint ou cent lieuës de la mer. Cependant le défaut des proviſions n'étoit pas ce qui leur faiſoit le plus de peine, parce qu'ils avoient des fuſils avec leſquels ils abatoient chaque jour beaucoup plus de gibier qu'il n'en auroit fallu pour nourrir dix hommes ; mais les bêtes feroces qu'ils étoient obligées d'écarter, principalement la nuit, diminuerent tellement leur poudre, que pour la ménager dans la ſuite ils reſolurent de vivre des fruits qu'ils trouvoient en abondance dans tout ce Païs, & qui ne leur coutoient que la peine de les prendre : ſans parler du poiſſon que la riviere pouvoit leur fournir. Mais comme ils n'avoient pas le moien de le pécher, ils s'aviſerent de faire des

filetz

filetz avec des roſeaux qui ſe trouvent au bord de cette riviere : ce qui leur reüſſit parfaitement bien.

Tout ce Païs, ſelon leur raport, eſt parfaitement beau. Il n'y manque rien que la culture : car le terroir paroit tres fertile, propre au tabac, aux cannes de ſucre, & aux pâturages. Lors qu'ils eurent fait environ la moitié du chemin du cours de l'*Eſquibe*, toujours en le remontant, ils rencontrerent quelques Sauvages, qui firent mine de les venir attaquer, & qui s'enfuirent à leur aproche, parce qu'ils apercurent les armes à feu des Portugais. Mais à force de ſignes & de careſſes ils les aprivoiſerent ſi bien, aprés leur avoir fait entendre le malheur qu'ils avoient eu, que ces Sauvages les prirent en amitié. Ceux-ci les menerent avec eux à leurs cabanes, leur ofrirent à boire & à manger : car c'eſt toujours la premiere marque d'hoſpitalité chez ces Indiens. Pour arriver à ces cabanes, ils firent plus de quatre journées de chemin, & traverſerent de hautes montagnes, d'où deſcendent des torrens qui roulent de l'or dans leur ſable. Les Indiens leur firent

entendre que plus avant dans les terres ils trouveroient des Peuples puiſſans & poſſedant auſſi quantité d'or ; mais fort méchans & fort inhumains. Je dirai, à l'occaſion de ces ſignes, que ce language eſt ſouvent fort équivoque, ainſi que j'ai eu occaſion de l'experimenter moi-même.

Ces Indiens vont nuds, excepté une écharpe de coton dont ils ſe ceignent autour du corps. Ils ont les oreilles, le né & les levres ornés de pierres verdâtres fort agreables à la vuë. Le Cacique ou chef du village avoit, outre ces pierres, une plaque d'or pendue ſur chaque jouë, & une autre ſur l'eſtomac. Il ne paroiſſoit pas faire beaucoup de cas de cet or, mais il cheriſſoit fort les fuſils, & quand il vouloit les manier, c'étoit avec une précaution capable de les faire rire en tout autre tems, évitant ſur tout d'aprocher de la détente, quand il eut remarqué que le fuſil faiſoit feu aprés qu'on avoit laché le chien. La premiere fois qu'ils lacherent leurs fuſils chez les Indiens, ceux-ci ſortirent tous de leurs cabanes & coururent les champs en criant comme des enragés. Les Portugais eu-

eurent beaucoup de peine à les faire revenir de leur fraieur ; mais ces fusils contribuerent fort à leur attirer le respect des Barbares qu'ils rencontrerent.

S'il en faut croire les 4. matelots, ces Peuples ne sont pas aussi intraitables qu'on se l'est persuadé jusqu'à present : cependant ils sûrent fort bien faire entendre à ces Portugais, que des gens venus de la mer & faits comme eux avoient été autrefois dans leur Païs pour chercher de l'or. Ils prirent si bien nos 4. étrangers en amitié, que tous les jours ils leur aportoient des poules, des canars, de la farine & des fruits, fort au delà de ce qu'il leur falloit pour se nourrir.

Aprés qu'on se fut reposé sept ou huit jours, les Indiens se mirent en marche au nombre de deux cent, enmenant avec eux les Portugais. Ces Peuples ne restent pas long tems chez eux, non plus que ceux du *Bresil* & du *Paraguay*. Ils sont sans cesse en campagne, ou pour se faire la guerre les uns aux autres, ou pour trafiquer ensemble ; & pendant qu'ils font leurs courses, ils laissent

au

au logis les femmes, les enfans & les vieillars. Ils trouverent, aprés une journée de marche, les Indiens *Cayaris*, qui ſe joignirent à eux, & avec leſquels ils marcherent juſqu'au Fleuve des *Amazones*. Les Portugais furent ſurpris de la grande propreté des cabanes ou caſes de ces Indiens, chez qui ils virent beaucoup d'or & de pierreries qu'ils offroient de troquer aux Portugais, s'ils vouloient leur donner du fer, des couteaux & autres pareilles choſes : & ceux-ci leur faiſoient entendre qu'à leur retour ils aporteroient ce qu'ils demandoient. Mais rien ne frapa davantage les mariniers, que l'adreſſe avec laquelle ces Peuples travaillent en menuiſerie, & la beauté de leurs hamacs, qui étoient peints en rouge avec des compartimens de pluſieurs couleurs, auſſi bien faits qu'on pourroit les faire en Europe. Ils virent pluſieurs de ces lits en differentes cabanes, tous également propres & tous faits differemment. Cependant ils ne virent aucun inſtrument de fer en toutes les caſes des Indiens. La premiere fois que ces Matelots parurent, plus de deux cens cin-

cinquante canots pleins de femmes & d'enfans descendirent la *Curana* pour les voir, portant avec eux du poisson, du pain fait de farine de *Manioc*, & autres provisions que ces gens offroient avec beaucoup d'humanité. Une femme entr'autres aiant vû des ciseaux à l'un de ces Portugais défit les deux plaques d'or de ses oreilles, & les lui offrit en échange.

Les Bords de la *Curana* sont habités de plusieurs peuples plus differens les uns des autres par les lieux où ils habitent, que par les maniéres & les mœurs. Ils se servent tous de flêches empoisonnées, & sont fort cruels à ceux qu'ils savent étre leurs ennemis declarés ; mais ils ont beaucoup de compassion pour les miserables, comme cela parut à l'égard de ces Portugais, dont ils aprirent les malheurs à force de signes. Tout le Païs que cette grande riviere traverse est tres fertile, excellent pour la culture, plein de pâturages & de toutes sortes d'arbres fort propres à la charpente. Ces Peuples, au raport de nos Portugais, sont tous riches en or & en pierreries, courageux.

geux & adroits autant qu'il ſe puiſſe. Deux Rivieres qui viennent de la *Curana*, ou plutot deux bras qui s'étendent de celle-ci dans l'*Amazone* renferment un Païs iſolé par ces quatre rivieres, qui eſt un vrai *Potoſi*, s'il faut les en croire : car les Naturels prodiguent l'or ſur eux & le trafiquent avec des Peuples éloignés, comme nous trafiquerions le fer. Ils diſoient en avoir vû ramaſſer en quantité au pied d'un rocher, d'où une de ces rivieres deſcend avec beaucoup de rapidité pour s'aller jetter dans l'*Amazone*.

Ils ſéjournerent dix huit mois avec ces Indiens, vivant comme eux & ſe faiſant à leurs maniéres, allant en courſe &c. de ſorte qu'ils auroient pû inſenſiblement s'habituer avec eux, ſi le deſir de revoir leurs compatriotes n'avoit ſurmonté toutes les commodités de cette vie ſauvage. Ils ne ceſſoient de le faire entendre par ſignes aux Indiens, & ce fut aux environs de la *Curana* que ceux-ci les remirent aux *Quixos*, qui viennent tous les ans trafiquer avec les Peuples de l'*Amazone*. Ils traverſerent avec les *Quixos* le Païs des *Chevelus*, qui

qui habitent entre ce Fleuve & le *Putomaio.*

A l'égard de la maniere de traiter leurs ennemis, il n'eſt pas probable qu'ils les mangent, ou du moins ces Portugais n'eurent pas occaſion de le remarquer. Cependant ils les tuent ſolennellement en leurs jours de fêtes & dans les aſſemblées publiques. Ces Portugais aſſiſterent deux ou trois fois à de pareilles ſolennités. Ils élevent les enfans des captifs à leurs coutumes, & ſe marient fort bien avec les femmes des priſonniers, ſi elles leur plaiſent. Ils ne marchent jamais ſans leurs Idoles : car s'ils vont par eau, ils les placent à la prouë de leurs canots, & s'ils vont par terre, un Prêtre marche à leur tête avec l'Idole au haut d'une perche. Pour leurs armes elles ſont toutes empoiſonnées. Outre le javelot l'arc & la flêche, qu'ils font d'un bois fort dur & extrémement aigu, au défaut du fer qu'ils n'ont pas, ils ont encore l'*Eſtalica.* C'eſt une planche de trois doigts de large & d'une longueur raiſonnable, au bout de laquelle il y a un os fait en dent, où ils arrêtent une fléche de ſix ou ſept

pieds

pieds de long. La pointe de cette fleche eſt d'un bois tres dur. Ils tiennent l'*Eſtalica* & la fléche d'une main, en telle ſorte que la fléche eſt arrêtée dans la dent qui eſt au bout d'enhaut de l'*Eſtalica*, d'où ils lancent la fléche avec une telle adreſſe, qu'ils ne manquent jamais leur coup. A la guerre ils commencent la mêlée en chantant, & ils obligent les priſonniers de chanter avant que de les faire mourir.

Il y a dans tous ces Païs un nombre infini de rivieres & de ruiſſeaux, qui rendent le terroir fertille, & même une bonne partie de ces rivieres roule de l'or dans ſes ſables, ce qui prouve que les Montagnes d'où elles découlent doivent avoir des mines fort riches. Le cacao, le tabac, le coton, le fil de *pite*, le *rocou* y ſont abondans. Il y a auſſi une eſpece de marbre verd excellent, dont les Peuples de l'*Amazone* font divers ouvrages, comme des colliers, des bracelets, &c. Ils en font auſſi des taſſes & des gobelets, & même de la vaiſſelle commune.

Voila le raport de ces quatre Matelots Portugais, tel que je l'ai reçu

de

de Dom *Pedro de las Fuentes.* Je reviens maintenant à la ſuite de la Deſcription de la Côte. Suivant la route Sud & Sud quart à l'Oueſt juſqu'à la pointe de *Sainte Helene*, on trouve le port *del Callo*, enſuite *Salango* & *Rio Colanche*, & enfin *Sainte Helene*, qui eſt à 2. Degrés de hauteur. En dedans de cette Pointe il y a un golfe vers le Nord, qui eſt un bon parage. A la portée d'une arbalete on trouve une eau qui ſe diviſe en quatre ou cinq branches. Il coule de cette eau une eſpece de bitume, dont on pourroit ſe ſervir à calfeutrer les navires. Les Indiens diſent qu'autrefois il y a eu des geans dans ce Païs, qu'ils vivoient de poiſſon, mais qu'ils ne laiſſoient pas de manger les gens. En effet les Eſpagnols étant à *Puerto vejo* y trouverent deux Images de pierre repreſentant des geans, dont l'une étoit la figure d'un homme & l'autre celle d'une femme. Les Perouans raccontent ainſi la deſtruction de ces geans. Ils diſent qu'un jeune homme deſcendit du ciel tout raionnant de lumiere comme le Soleil, qu'il les combatit avec des flames

de

de feu; que les pierres & les rochers, qui furent frapés de ces flames, ſe fondirent, ou ſe fendirent en deux, de quoi les fentes & les crevaſſes, que l'on voit aujourd'hui dans les rochers, ſont des preuves manifeſtes ſuivant eux; qu'enſuite la peur fit prendre la fuite à ces geans, qui ſe ſauverent en des cavernes & des trous, où ils furent conſumés par le feu de ce jeune homme. En 1553. *Juan d'Helmos* Gouverneur de *Puerto-vejo* fit fouiller en quelques endroits. On y trouva des oſſemens d'homme ſi grands & ſi peu proportionnés aux notres, que la choſe en paroit preſque incroiable. Cependant il étoit facile de reconnoitre aux cranes &c. que c'étoient des oſſemens d'homme. Les dens des machoires avoient trois doits de large & quatre de long.

Les Naturels du Païs portoient autrefois des joiaux d'or à leur né & à leurs oreilles. Ceux qui demeurent plus avant dans les terres en portent encore, & poſſédent pluſieurs mines d'émeraude, à ce qu'on aſſure. Ils ſe noirciſſent le corps & portent les cheveux coupés devant

& derriere la tête. Ils ont aux bras & aux jambes des colliers d'or & d'argent, & trafiquent avec des Indiens, qui demeurent, à ce qu'ils disent, à plus de six cent lieuës d'eux.

Ce Païs est chaud & mal sain. Entr'autres maladies il y regne souvent une sorte de galle douloureuse, dont les pustules sont grosses comme des noisettes. C'est une espece de petite verole, car elle laisse des creux comme celle-ci, mais plus grans & plus diformes. On l'enleve avec des fils fort fins, quand elle est meure.

Ces Indiens ont aussi la coutume de se peindre la bouche & le visage, & de se percer les joues & les levres pour y mettre des ornemens d'or & d'argent. Leurs canots sont faits de cinq, sept & neuf longs bâtons joints ensemble, de telle sorte que celui du millieu est le plus long & que les autres vont tous en diminuant. Lors qu'ils les mettent à l'eau, ils font, pour attirer la benediction de leurs Dieux, une espece de sacrifice, qui consiste à jetter dans la mer du pain & des fruits. Lorsque

nos

nos Eſpagnols aborderent en ce quartier là, ils y trouverent des Temples tres riches, tous percés du côte de l'Orient où pendoient de belles toiles de coton. On voioit en ces Temples deux Idoles de pierre, chacune ſous la forme d'un bouc noir. Il y avoit devant ces Idoles un feu allumé où ils jettoient du bois qui diſtille le baume connu ſous le nom de *baume du Perou*. Ces arbres croiſſent là en quantite & le baume qui en découle eſt d'un uſage admirable. On voioit encore dans ces Temples des figures de ſerpens: mais outre les Divinités publiques, chacun avoit la ſienne en particulier & ſuivant ſa profeſſion. On voit encore dans les Terres qui aboutiſſent au *Cabo Paſſao* des Temples d'Idoles, aux pilliers deſquels il y a des hommes & des enfans mis en croix, des têtes d'Indiens &c. Tout cela ſéché & conſervé parfaitement bien.

De la Pointe de *Sainte Helene* à l'Ile *Sainte Claire* à l'embouchure du *Guaiaquil* il y a 17. lieuës, de *Sainte Claire* à *Tumbez* il y en a 6. La Riviere de *Tumbez* git S. S. quart à l'Eſt

l'Eſt de ladite pointe. Les Montagnes de *Tumbez* s'étendent le long de la côte juſqu'à *Punta-maro*. Entre *Sainte Helene* & la Riviere de *Tumbez* on trouve l'Ile de *Puna* ou de S. *Jaques*, qui a ſept lieuës & demies de tour, autrefois tres riche & fort habitée. Ces Inſulaires étoient perpetuellement en guerre avec ceux de *Tumbez* & les autres Indiens de la Terre ferme: mais tout cela a changé à la venue des Europeans. L'Ile de *Puna* eſt fertile en fruits & en gibier. On y pêche beaucoup de poiſſon. Il y a bonne aiguade. Ces Inſulaires avoient autrefois des canots qui pouvoient tenir juſqu'à cinquante perſonnes, & qu'ils menoient à voile & à rame. Ces canots furent cauſe de la perte de quantité d'Eſpagnols: car, pour ſe vanger des mauvais traitemens de leurs nouveaux hôtes, quand les Perouans étoient obligés de les paſſer d'un lieu à l'autre dans ces canots, ils défaiſoient une partie du fond & les faiſoient noier. Pour eux ils ſe ſauvoient à la nage. Ils avoient pour armes des frondes, des arcs, des maſſes d'argent, des lances à

pointes d'or. Les hommes & les femmes portoient des joiaux d'or & d'argent. Le *Cacique* de l'Ile étoit fort reſpecté de ſes ſujets, & ſi jaloux de ſes femmes, qu'il faiſoit non ſeulement couper les parties naturelles, mais encore le nez à ceux qui en avoient la garde. *François Pizarre* y fut parfaitement bien reçu, mais les Inſulaires remarquant qu'il en vouloit à leur or & à leur argent; qu'avec cela les Eſpagnols s'émancipoient auprés des femmes; & qu'enfin ils n'avoient pas dans leurs manieres, toute la bonne foi requiſe, chaſſerent *François Pizarre* & ſes gens. Celui-ci indigné de ce traitement chercha de s'en vanger ſur ceux de *Tumbez*, qui ſe retrancherent plus avant dans le Païs. Alors *Pizarre* feignit de vouloir bien vivre avec eux, rechercha leur amitié & parla de paix. Il invita le *Cacique* à venir chez les Eſpagnols. Le Cacique n'en voulut rien faire: mais les Eſpagnols trouverent moien de le ſurprendre, s'emparerent enſuite de la Ville de *Tumbez*, & pillerent ce Temple ſi riche & ſi fameux, qui étoit dédié au Soleil. C'eſt là auſſi que les Eſpagnols

gnols s'inſtruiſirent des grandes richeſſes du *Perou.*

On aſſure qu'il y avoit autrefois dans l'Ile de *Puna* des Temples qui renfermoient de riches threſors. Ces Inſulaires étoient de grans idolatres, & fort enclins au péché contre nature. C'eſt en cette Ile que ſe retira *Vincent de Valverde*, Moine qui fut le premier auteur de la guerre contre les *Perouans*, & enſuite premier Evêque du *Perou.* Il s'y retira pour ſe ſauver de *Diego* d'*Almagre* ; mais aiant eté decouvert & ſurpris par les Inſulaires, il fut aſſommé à coups de maſſue: digne recompenſe, pour s'étre mêlé de choſes qui ne ſont pas du reſſort de la devotion.

Il croit en cette Ile & à la côte beaucoup de *Salſepareille.* Les Indiens en tirent le jus, le mêlent avec de l'eau chaude & le donnent aux malades pour les faire ſuer.

Les Indiens de *Puna* enſeveliſſoient leurs morts à *Sainte Claire*, & y faiſoient leurs ſacrifices. Leurs ſepulchres étoient fort élevés, & il y avoit beaucoup d'or & d'argent enfouï à l'honneur des morts qui logeoient dans ces tombeaux. Voiant

l'avidité de leurs nouveaux hôtes les Eſpagnols, ils cacherent ces richeſſes autant qu'ils purent; & il arrive encore aujourd'hui que l'on découvre une partie de ces threſors.

Les environs de la Riviere de *Tumbez* ſont encore aſſés habités, mais ils l'étoient bien davantage avant la venue de nos Eſpagnols. Une partie de ces Indiens s'eſt transplantée en des terres plus éloignées. Il y avoit autrefois prés de cette Riviere une fortereſſe batie par les *Yncas* de *Cuſco*, qui regnoient ſur tout l'*Empire* du *Perou* & même au delà. Ils y tenoient leurs threſors, & il y avoit auſſi là un riche Temple dédié au Soleil, avec un Convent de *Mamacanas*. C'étoient des femmes & des filles qui s'étoient vouées au Soleil, & qui le ſervoient dans ce Temple, ſans jamais rompre le vœu du celibat, ni violer leur virginité, comme les anciennes Veſtales Romaines. Quoique cette fortereſſe ait été entierement ruinée, on voit encore dans ſes maſures des marques de la magnificence du bâtiment.

L'embouchure de la Riviere de *Tum-*

Tumbez eſt à quatre ou cinq lieuës au Sud. Je ne dois pas oublier, avant que de quitter cette Riviere, une choſe aſſés particuliere. C'eſt que nos gens trouverent de ce côté là des perſonnes à qui il manquoit ſix dens de la machoire ſuperieure. On ne ſait s'ils faiſoient cela par un principe de ſuperſtition ou de vanité, ou ſi c'étoit une peine que les *Yncas* impoſoient. On croit pourtant qu'ils faiſoient de leurs dens un hommage à leurs Idoles.

Depuis la Riviere de *Tumbez* la côte s'étend au S. O. juſqu'à *Cabo-blanco.* Ce Cap git à 3. dégrés & demi. De là la Côte s'étend au Sud juſqu'à l'Ile de *Lobos.* On trouve entre le Cap & l'Ile la Pointe de *Parina*, qui s'étend en mer à peu prés comme le Cap. Depuis la pointe l'étendue de la côte eſt au S. O. juſqu'à *Paita. Saint Michel* eſt entre *Cabo-Planco* & *Paita.* Cette Ville, qui fut une des premieres que nos gens bâtirent dans le *Perou*, ſous la conduite de *Pizarre* en 1531. eſt maintenant peu de choſe.

Toute la Côte de *Tumbez* eſt baſſe, ſans collines & ſans monta-

gnes, excepté quelques petits tertres ſteriles, pleins de ſable & de gravier. Le Havre de *Payta* eſt par delà la pointe à 6. Degrés. C'eſt un fort bon havre, propre à y donner le radoub aux Navires, & une des étapes du *Perou*. Il eſt Eſt & Oueſt à l'Ile de *Lobos*. *Payta* eſt une petite ville bâtie ſur le ſable ſous une hauteur. Elle renferme 140. à 150. maiſons d'un étage, & deux Egliſes. Deux Forts la défendent, l'un prés de là mer, l'autre du haut de l'eminence. Suivant la Côte au Sud on vient à la pointe de la *Scura*. Cette pointe fait un grand golfe où il y a bon abri pour les vaiſſeaux. Elle eſt à 6. Degrés de Latitude Meridionale. De là on vient à deux Iles nommées auſſi *Ilhas de Lobos*, & qui ſont à la pointe Nord & Sud. La prémiere eſt à trois lieuës d'Eſpagne du Continent. De là à *Malabrigo* la Côte s'étend N. E. & S. O. C'eſt un lieu où les vaiſſeaux ne peuvent entrer que par un bon tems. Sept à huit lieuës au delà eſt le recif de *Truxillo*, mauvais havre, où tout ce qu'on peut faire c'eſt d'y étre à l'ancre. Les Vaiſſeaux y vont pour-

pourtant aborder pour ſe rafraichir. *Truxillo* eſt dans les terres, à deux lieuës de la mer. Cette ville eſt du nombre de celles que les Eſpagnols ont bâties dans le *Perou*. Elle eſt ſur le bord d'une riviere en la vallée de *Chimo*. Le terroir qui l'environne eſt tres fertile & tres abondant en maïz & en bêtail. La ville eſt fort bien bâtie. Ses ruës ſont larges. Elle a une belle place qui ſert de marché, & l'on voit autour de la ville de beaux jardins, qui ſont verds & rians toute l'année. Nos Eſpagnols y cultivent tous les fruits qu'on voit en Europe, ſans parler de ceux du Païs qui ſont excellens. Le gibier & la volaille y ſont fort communs & de tres bon goût. Les Indiens y apportent leurs denrées de cinquante ou ſoiſſante lieuës à la ronde, & c'eſt un des endroits où je les ai trouvé le plus affables à nos gens.

Truxillo eſt une des Villes des *Indes Occidentales* le plus peuplées. Ses richeſſes ſont convoitées des Avanturiers : mais une forteresſe les tient en reſpect ; quoi qu'elle ne ſoit pas à beaucoup prés dans l'état où elle

devroit être, pour défendre une Place telle que *Truxillo*. On fait en cette Ville un grand commerce d'eau de vie, de ſucre, de confitures & de ſoies.

Il part tous les ans de *Truxillo* pour *Panama* quatre Navires remplis de marchandiſes du Païs; & ſouvent des vaiſſeaux entiers ſont chargés de belles toiles de coton fabriquées par les Indiens. Ces toiles ſe portent en pluſieurs lieux des Indes Occidentales.

Cette Ville a eté fondée par *Pizarre* en 1533. Son Evêque a de revenu ſept mille pieces de huit, & ceux qui deſſervent l'Egliſe aprés lui ont à proportion : mais il y a de plus le tour du bâton. La Cour de Juſtice de *Truxillo* dépend de *Lima*.

Il y a quarante cinq lieuës d'Eſpagne de *Truxillo* à *Saint Michel*. On paſſe par la vallée de *Motupa*, qui en eſt à quinze lieuës. Cette vallée eſt large & fertile, bien que la riviere, qui prend ſa ſource des montagnes, vienne à ſe perdre avant que de ſe rendre à la mer. A trois lieuës de là on trouve la vallée de *Xavanca*, qui eſt traverſée par une ri-

riviere. Ces deux vallées ont eté fort habitées autrefois, & il y avoit beaucoup de Palais de grans Seigneurs du *Perou*. De cette vallée on paſſe à celle de *Tuquema*, qui eſt aſſés grande & pleine de petits bois fort agreables. On y voit encore les ruines de pluſieurs *Palais*. Une journée au delà on vient à celle de *Cinto*. On ne voit entre ces deux vallées que ſable & rochers ſans habitations, & ceux qui paſſent par là ont beſoin de bons guides pour ne pas s'égarer à travers les ſables. Plus loin on trouve la vallée de *Colliquen*, qui eſt arroſée d'une riviere de même nom qui la traverſe. Enfin on vient à *Zana* ou *Mira-flores*, & enſuite à *Paſcamaio*, la plus fertile & la mieux habitée de ces vallées.

On aſſure que les habitans de toutes ces vallées étoient fort puiſſans & fort reſpectés de leurs voiſins, avant que d'avoir été ſubjugés par les *Yncas*. Ils avoient des Temples tres riches, où ils ſacrifioient à leurs Idoles avec beaucoup de magnificence: mais maintenant ces Temples ſont ruinés. Le grand Chemin Roial des *Yncas* paſſe par pluſieurs de ces

agreables vallées, où l'on voit beaucoup de paturages, & de Maisons de Campagne. Il y a plusieurs sucreries considerables dans celle de *Chancama*. Les Espagnols y ont bati un Couvent de Dominicains, & ces bonnes gens y prient Dieu fort à leur aise, dans une sainte abondance de toutes choses. Les Creoles y vont faire leurs devotions, & ne s'en vont jamais qu'ils n'y laissent quelque don: sans parler des dixmes & de plusieurs autres gains sacrés tres considerables.

Il y a encore prés de *Truxillo* une fort agreable vallée. C'est celle de *Chimo*. *Truxillo* est à 8. Degrés de Latitude Merid. De *Truxillo* on va à *Santa*, Ile & port de même nom. L'Ile a une lieuë de longueur. La ville est à l'embouchure d'une riviere dont l'eau est tres bonne. Toute cette côte est sans montagnes, mais il y a seulement quelques petits tertres pierreux & steriles. Le port de *Santa* est à 9. Degrés. A quatre lieuës plus loin est le port de *Ferol*. Ce havre est tres bon & tres sur, mais on n'y trouve ni eau douce ni bois à bruler. Cinq lieuës plus loin

on

on a *Casma.* La Côte s'étend ensuite au Sud jusqu'à *Los Farallones* de *Gaura.* On trouve *Guarmay* à l'embouchure d'une riviere agreable. De là on suit la même route toujours au Sud jusqu'à *Barranca.* Quatre ou cinq lieuës plus loin on a le havre de *Gaura* où l'on trouve beaucoup de bœuf salé, dont on fait un grand commerce avec *Lima* & *Panama.* Il y a tant de sel de ce côté là, que je crois, sans exageration, qu'on en pourroit fournir l'Espagne & l'Italie tout à la fois. A trois lieuës de là on a les écueils qui sont N. E. & S. O. à la pointe la plus proche. Ces écueils sont à 12. Degrés. D'ici la Côte tourne au S. E. jusqu'à l'Ile & port du *Callao.* A demi chemin & un peu plus vers *Lima*, on a un rocher nommé *Salmerina.* Le *Callao* est à 12. Degrés & à deux petites lieuës de *Lima.*

CHAPITRE XII.

De l'état des Perouans *naturels, qui ſont ſous la Domination Eſpagnole. Maniere dont on traite les Heretiques que l'on a fait priſonniers. Baptême des* Convertis. *Des mines* &c.

LEs Naturels du *Perou* s'abatardiſſent tous les jours de plus en plus, & il eſt à craindre qu'à la fin on ne voie plus aucune marque de cette induſtrie avec laquelle ils reüſſiſſoient dans tous les Arts Mechaniques & Liberaux. Il ſeroit pourtant facile de remedier à cela, en arrêtant les inſolences & la tyrannie de ceux qui poſſedent les Charges Civiles, & en reprimant la licence des Eccleſiaſtiques : mais il n'y a gueres d'aparence à cette reforme, parce que les Eſpagnols que l'on envoie au *Perou* y viennent en loups affamés, & que les Eccleſiaſtiques, qui ſont la pluſpart avares, ignorans & artificieux, ne ſe ſoucient de la Religion que pour s'attirer le reſpect & pour la faire ſer-

ſervir à leurs paſſions déreglées. Je pourrois donner diverſes preuves de ce que j'avance; mais je me contenterai d'indiquer ici ce qui ſe pratique ordinairement aux Baptêmes & aux Enterremens.

Lors qu'il eſt né quelqu'enfant dans la Paroiſſe, la premiere choſe à laquelle il faut ſonger, c'eſt de paier les droits du Curé. Ces droits montent quelquefois à des ſommes exceſſives pour l'état des Parens de l'enfant: mais le Curé ne regarde gueres à cela, & il arrive ſouvent que l'enfant meurt avant que l'on ait ramaſſé la ſomme qu'exige le Curé. J'ai vû des Parens demander à mains jointes, & les larmes aux yeux le Baptême de leurs enfans, ſans pouvoir l'obtenir, parce qu'ils n'avoient pas dequoi paier. Il en eſt de même des enterremens, qui ne ſe font qu'en paiant des droits fort hauts, & il en coute quelquefois aux riches juſqu'à huit ou neuf cent piaſtres. La pauvreté ne met pas les pauvres à couvert de ces exactions, & cela me fait reſſouvenir d'une pauvre femme des environs de *Lima*, qui n'aiant pas dequoi paier pour faire

enterrer un enfant qui lui étoit mort, fut obligée de le garder trois ou quatre jours chez elle, faute de moiens pour l'enterrer. Le Curé, homme dur & grand eſcroq, ne voulut jamais entendre parler du *gratis*. A la fin la pauvre femme ne pouvant plus ſuporter la puanteur du corps mort, que la chaleur rendoit exceſſive, alla jetter ce miſerable cadavre à la porte de cet indigne Prêtre, qui fut obligé de le faire enterrer malgré lui par un Indien.

J'attribue à ces exactions & à une infinité de violences que l'on commet impunément, la faineantiſe des Indiens & toutes leurs fraudes. Ils ont d'ailleurs beaucoup de penchant à la débauche & à l'ivrognerie, que l'on n'a garde de reprimer; parce qu'elle les rend inſenſibles & ſtupides, & par conſequent plus ſoumis à tout. Ils ſont timides & laches, mais quand ils peuvent ſe revanger contre les Eſpagnols, ils les traitent fort cruellement. Nos gens diſent que les Indiens n'ont point d'honneur, qu'ils vivent comme les bêtes & qu'ils commettent inceſte avec leurs meres & leurs ſœurs. Il eſt bien vrai qu'il

y en

y en a de fort vicieux ; mais les Curés ne s'en mettent gueres en peine. Pourvu qu'ils ſoient baptiſés & qu'ils paient les droits qu'exige le Curé, ils ſont toujours aſſés bons Chretiens. D'un autre côté les Indiens ſont plus malheureux que les bêtes ; car aprés avoir travaillé comme des forçats aux mines & à tout ce qu'il y a de plus rude, on leur enleve en un jour tout ce qu'ils ont gagné pendant pluſieurs mois. Cette tyrannie eſt cauſe que les Colonies diminuent, parce qu'une bonne partie des Naturels retourne à l'idolatrie, pour vivre tranquillement avec les Sauvages qui ſont plus avant dans les terres. Il y en a même pluſieurs qui abandonnent de deſeſpoir femmes & enfans ; & nos Eſpagnols, au lieu d'avoir compaſſion de leur miſere, en font des eſclaves, pour ſe vanger de la fuite de ces miſerables oprimès.

Lors que nos gens atrapent quelqu'Anglois ou quelque François, (qu'ils regardent comme heretiques, auſſi bien que les premiers,) le moins qui leur arrive eſt d'étre envoiés aux mines : car bien ſouvent on les fait mourir de faim, on les déchire à coups

coups de fouet & on les pend. Ils en uſent ainſi à l'égard des Avanturiers, qui ſont la pluſpart Anglois ou François, & de ceux qui viennent negotier ſur les Côtes ſans permiſſion, (laquelle ne s'accorde jamais directement,) ou ſans la colluſion des Garde-côtes. On emploie dans le *Mexique*, beaucoup de ces priſonniers, à couper du Bois de teinture & à quelques Manufactures, où ils ſont traités avec toute la rigueur poſſible. Avec cela on ne leur donne qu'à moitié leur ſaoul de méchante nourriture, qui n'eſt ſouvent que du pain moiſi avec du piment. Il y en a pluſieurs qui meurent de fatigue & de miſere. D'autres ſe convertiſſent & s'établiſſent dans le Païs. C'eſt le moien le plus ſeur pour s'affranchir de l'eſclavage. On rebaptiſe les heretiques qui ſe convertiſſent, & cette Ceremonie ſe fait avec beaucoup de ſolemnité. On donne un parrain au converti; on lui met du ſel ſur la langue & on le frote d'huile avec du coton. Aprés cela on le fait marcher en proceſſion par la ville en habit blanc & ſuivi d'une foule de Prêtres & de Moines juſ-

juſqu'à la principale Egliſe du Lieu, où le nouveau Converti fait ſa confeſſion de foi. S'il veut s'attirer la confiance publique & de bons patrons, il faut qu'il entre auſſi-tôt dans quelque Confrairie. Le coton & le ſel qui ont ſervi au Baptême de l'Heretique, ſont regardés comme des Reliques, & la Ceremonie du Baptême eſt à peine finie, que les plus devots s'empreſſent à tacher d'en avoir des brins de la main du Prêtre.

On ne ſauroit croire combien il perit d'Indiens aux mines, ſoit par les mauvaiſes vapeurs, qui les tuent quelquefois du premier coup, ou par la dureté du travail, qui n'eſt pourtant paié qu'à quatre reales par jour. Comme il faut creuſer la mine, à meſure que l'on veut en tirer le mineral, il arrive ſouvent que la terre, qui s'éboule, étoufe les travailleurs. Il en perit auſſi beaucoup à monter & à deſcendre le long des * *arbres* deſtinés à cet uſage. Ceux qui

* C'eſt une eſpece de piloti où il y a de diſtance en diſtance des entaillures pour poſer les pieds. On monte & deſcend avec un flambeau à la main, & ce qui contribue

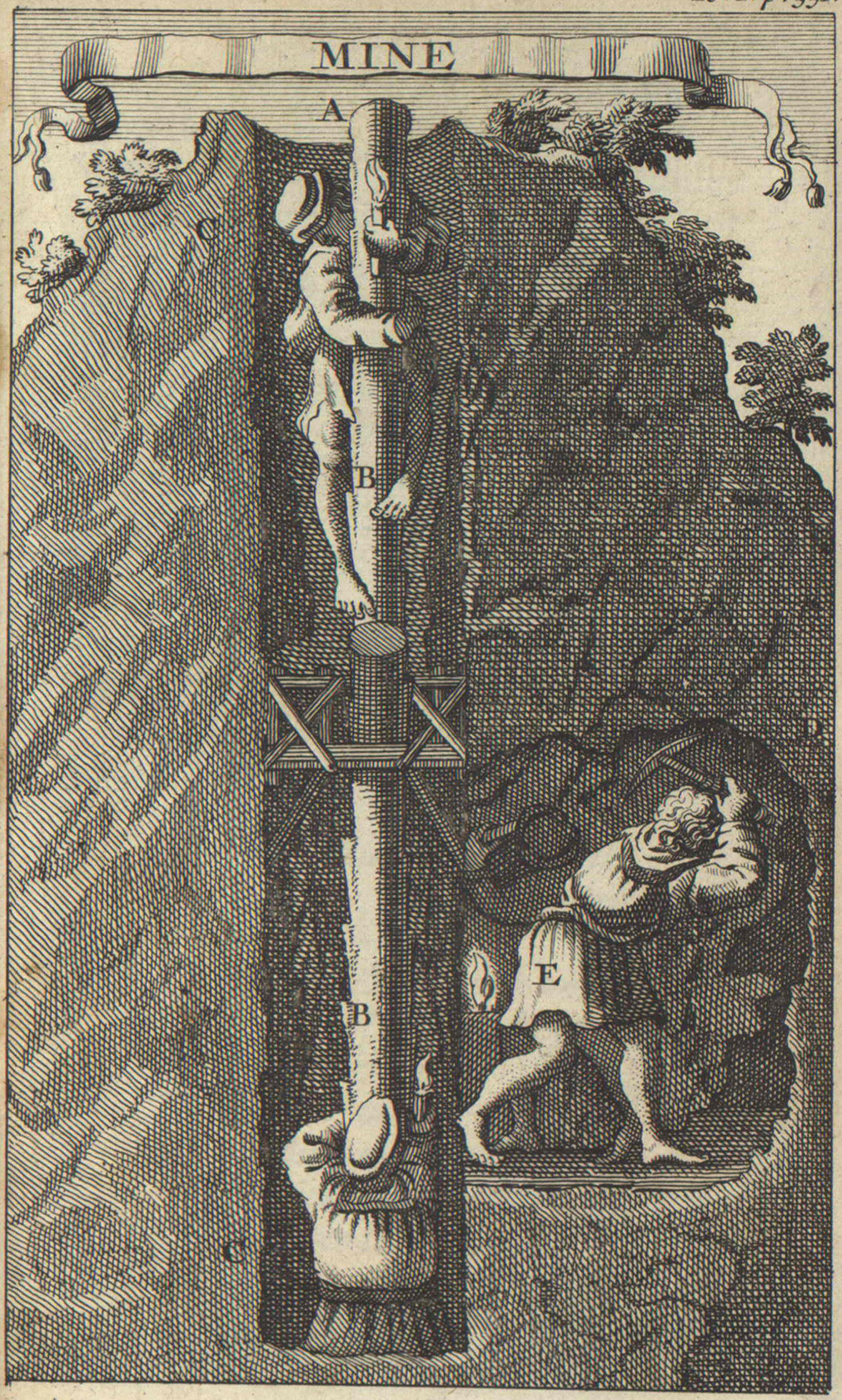
à

qui travaillent aux mines ſe garantiſſent du mauvais air, en mâchant beaucoup de *coca* & en beuvant tres frequemment de l'*herbe* du *Paraguay*. Ceux qui demeurent aux environs des mines ſont obligés de pratiquer la même choſe, à cauſe des ſufocations continuelles auxquelles ils deviennent ſujets par la malignité de ces vapeurs, qui rendent l'air qu'ils reſpirent peſant & mal-ſain. Les Indiens qui travaillent à ces mines ſont encore expoſés à un facheux accident, c'eſt un engourdiſſement douloureux dans tous les membres. Cette maladie ſaiſit ceux qui ne ſont pas encore accoutumés à ce travail, ou qui ne ſont pas aſſés robuſtes pour reſiſter à la fatigue. On aſſure que le meilleur remede eſt de rapporter le malade dans la mine: mais quoiqu'il en ſoit, je ſai bien qu'à force de retomber dans ce facheux accident, pluſieurs en demeurent perclus pour le reſte de leur vie.

C'eſt au reſte une choſe remarquable

à faire perir les travailleurs qui montent, c'eſt la peſanteur du metal qu'ils emportent avec eux, dans un ſac qu'ils chargent ſur les épaules.

MINE



ble que les Païs ou il y a des Mines d'or & d'argent, ſoient generalement ſteriles & mal ſains ; que les grandes précautions qu'il y faut prendre pour ſe conſerver la ſanté doivent étre continuelles, & que malgré ces précautions, les habitans aient toujours la couleur mauvaiſe & pâle ou jaunâtre. Cette indiſpoſition s'étend ſur les bêtes & ſur les plantes, comme ſur les gens ; & je dirois preſque qu'elle eſt l'effet de la peine que Dieu inflige à ceux qui s'habituent dans ces endroits, pour l'amour de l'or & de l'argent qui y croiſſent.

On peut voir dans la *Figure* cy jointe la diſpoſition des Mines.

A. *Ouverture de la Mine.*
B. *Arbre qui ſert à deſcendre & à monter.*
C. *Travailleur qui monte chargé d'un ſac où eſt la matiere Minerale.*
D. *Veine du Metal.*
E. *Indien qui fait ſauter la Matiere Metallique, pour en tirer le mineral.*

Les

Les Mines doivent au Roi le quint du produit : cependant la diſette & la chereté de l'argent vif ſont cauſe que beaucoup de mines ne rendent pas toujours à proportion de leur abondance. Le Mines d'or ſont aſſés communes dans le *Chili*, mais celles d'argent y ſont plus rares & plus negligées qu'au *Perou*. Les premieres rendroient conſiderablement aux Eſpagnols, ſi la bonne intelligence regnoit entr'eux & les Naturels du *Chili*.

F I N.

TABLE
DES CHAPITRES

De la Premiere & Seconde Partie des VOIAGES de FRANÇOIS COREAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER L'*Auteur, apres avoir declaré le ſujet de ſon Voiage aux* Indes Occidentales *donne la deſcription des principales Autilles.* Page premiere.

CH. II. *Deſcription de la* Floride. 27

CH. III. *Du* Mexique, *que l'on appelle* Nouvelle Eſpagne. 52

CH. IV. *Suite de la Deſcription de la* Nouvelle Eſpagne. 69

CH. V. *Suite de la Deſcription de la* Nouvelle Eſpagne. *De la Province de* Nicaragua. 86

CH. VI. *De l'Anciene Ville de* Nombre de Dios, *des deux* Panama, *de* Porto-Belo, *de* Darien &c. 97

CH. VII. *De la* Nouvelle Grenade, *de* Carthagene, Sainte Marthe &c. 112

CH. VIII. *Suite de la* Côte *depuis* Golfo

Golfo Triſte *juſqu'à la* Nouvelle Andalouſie. 129
Ch. IX. *Des Païs ſitués le long de la* Côte *vers le* Golfe *de* Paria *en tirant vers le* Breſil. 142
Ch. X. *Des cauſes de la décadence des* Eſpagnols *aux* Indes Occidentales. 147
Ch. XI. *Des Mœurs & de la Religion des* Creoles *& des* Eſpagnols *des* Indes. 157

SECONDE PARTIE.

Ch. I. L'*Auteur paſſe au* Breſil *& ſejourne à la* Baie *de tous les Sains. Deſcription de San* Salvador &c. 167
Ch. II. *De quelques Sauvages du* Breſil *& de leurs maniéres.* 182
Ch. III. *Des autres* Breſiliens Naturels *& de leur façon de vivre.* 184
Ch. IV. *Des Animaux du* Breſil. 195
Ch. V. *Des Arbres, fruits & autres plantes du* Breſil.... 205
Ch. VI. *Des Guerres des* Breſiliens Naturels, *& de la conduite qu'ils tiennent à l'égard de leurs ennemis.* 211
Ch. VII. *De la Religion des Sauvages du* Breſil. 223

DES CHAPITRES.

Ch. VIII. *Des Mariages des* Breſiliens *& de pluſieurs uſages de ces Sauvages.* 230

Ch. IX. *Deſcription de la Ville de* Santos, *dans la Capitainie de* Saint-Vincent, *& de la petite Colonie de* San-Paulo. 243

Ch. X. *Suite des Côtes du* Breſil *&c. Route que l'Auteur vouloit prendre pour aller du* Breſil *au* Paraguay. *Deſcription de* Buenos-Ayres. *Voiage de* Buenos Ayres *au* Perou. 251

Ch. XI. *Du* Potoſi. *Des Mines. Deſcription generale du Païs & des Côtes du Perou. Traverſée de* 4. *Portugais depuis l'Embouchure de* Rio d'Eſquibe *juſqu'à* Quito. 273

Ch. XII. *De l'état des* Perouans *Naturels, qui ſont ſous la Domination Eſpagnole. Maniere dont on traite les Heretiques que l'on a fait priſonniers. Baptême des* Convertis. *Des mines* &c. 324

1199.
3 vol 537
3. C. 00.